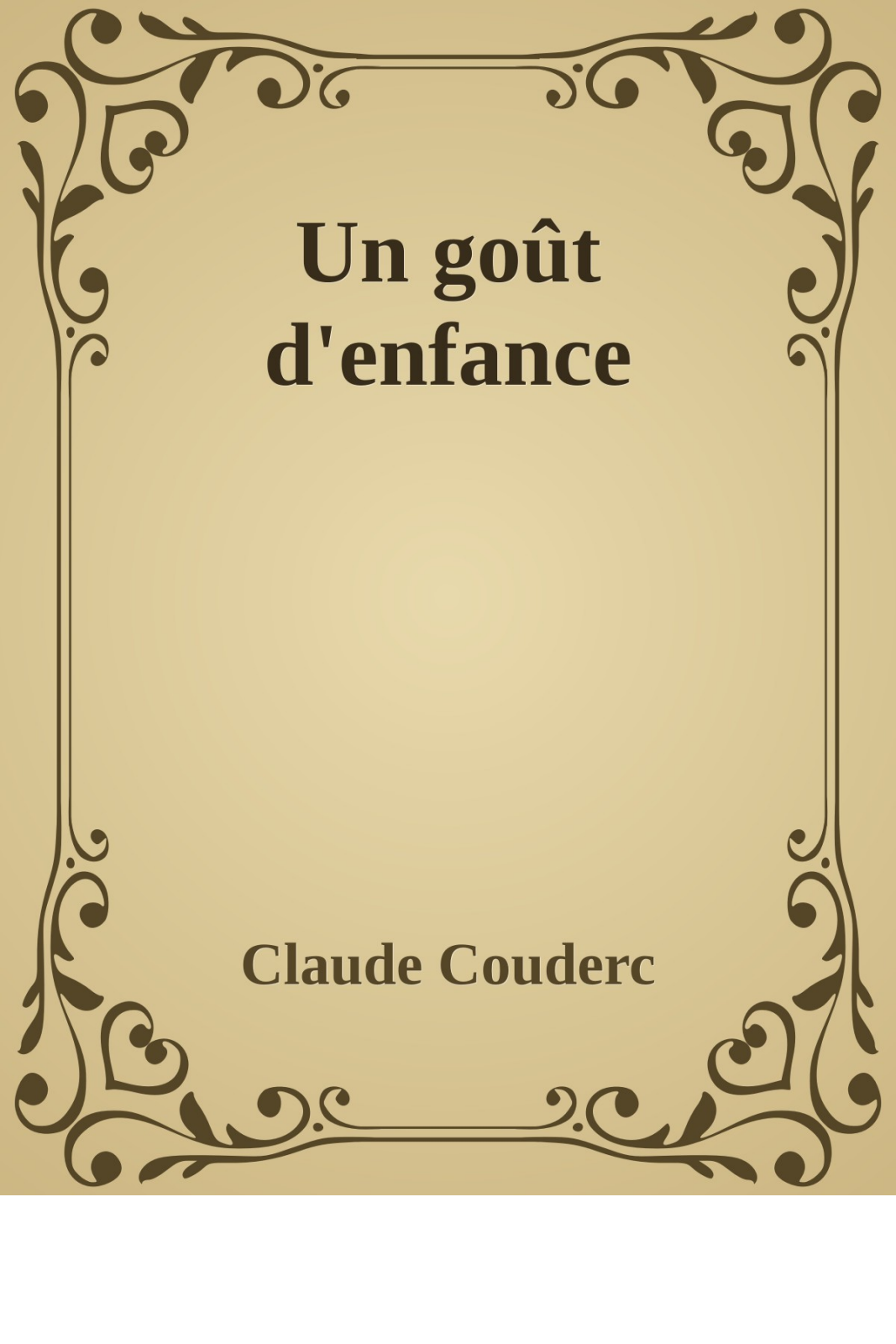


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Un goût d'enfance

Claude Couderc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Claude Couderc

Un goût d'enfance

ROMAN

« Avec sensibilité, Claude Couderc dépeint cette période délicate où l'enfance aborde les sentiers escarpés de l'adolescence. »

GILBERT BORDES

l'Archipel

CLAUDE COUDERC

UN GOÛT D'ENFANCE

roman

l'Archipel

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/larchipel

E-ISBN : 9782809824704
Copyright © L'Archipel, 2018.

Table

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
Épilogue

- Tom, l'enfant rebelle*, L'Archipel, 2017.
- Nous n'étions pas tous des salauds. Algérie 1961-1962*, Liv'Éditions, 2016.
- La Maîtresse de l'île d'Yeu*, Groix Diffusion, 2016.
- Fragments de l'absent et autres miscellanées*, Édilivre, 2014.
- Reste encore un peu*, France-Empire, 2013.
- La Petite Lumière d'Armor*, Liv'Éditions, 2009.
- Le Petit Gauguin du Pouldu*, Liv'Éditions, 2008.
- Adolescence : les années violence*, préface de Sylvie Angel, Robert Laffont, 2007.
- La Rieuse*, Arthemus, 2007.
- Colère et Passion à Doëlan*, Liv'Éditions, 2006.
- Nous n'avons pas fini d'être ensemble*, Arthemus, 2005.
- Lettre à mon fils dans l'invisible*, Jean Picollec, 2004.
- Confidences au salon*, Presses de la Renaissance, 2003.
- Quelque chose de nous*, Arthemus, 2003.
- Mon père, cet inconnu cruciverbiste*, Presses de la Renaissance, 2002.
- L'Enfant dans les vents du monde*, B. Édition, 2001.
- Adrien hors du silence*, Presses de la Renaissance, 2000.
- D'errance et de lumière*, Le Bateau-Livre, 1996.
- Le Petit*, Robert Laffont, 1996.
- C'est sûr, la journée sera belle*, Robert Laffont, 1995.
- Un amour clair-obscur*, Robert Laffont, 1994.
- Nos enfants face à la drogue*, Fixot, 1994.
- Le Mal d'enfance*, Fixot, 1992.
- Mourir à dix ans*, Fixot, 1991.
- Les Enfants de la violence. Bourreaux par manque d'amour*, Fixot, 1990

À mon frère Guy

À la Rieuse, à mes enfants et petits-enfants

« Dans toute œuvre d'imagination, il y a un récit de soi. Dans toute autobiographie, il y a un remaniement imaginaire. »

Boris Cyrulnik

Onctueux, bouillant, le cacao velouté se dissipe progressivement à la surface du lait crémeux. De petites billes de chocolat se forment, éclatent en silence et dégagent des fumerolles qui alertent les papilles. Près du bol : deux brioches moelleuses piquées de grains de sucre, un croissant fourré à la pâte d'amande, une tranche de pain d'épices, un pot de confiture à la myrtille, au couvercle habillé d'un carré de tissu à carreaux rouges et blancs, maintenu par un élastique. Les coudes sur la table, droit comme un I sur le bord de la chaise, le Petit, avant de satisfaire son palais et son estomac, fait durer le plaisir des yeux, amplifié par une délicieuse sensation olfactive. Une larme glisse sur sa joue. Il l'efface aussitôt d'un rapide revers de la main gauche.

Pour rien au monde il ne raterait ce goûter, auquel le convie chaque jeudi la bonne dame de la cité Mion, le quartier chic au sud de la ville où abondent les villas méditerranéennes nimbées de glycines, de grappes de bougainvilliers et de chèvrefeuilles entêtants, qui convoquent aux heures les plus chaudes de la journée mouchérons, bourdons et abeilles gorgées de sucres enivrants, sous le lancinant concert des cigales.

Il s'est coiffé en plaquant la masse de ses cheveux frisés sous une abondante couche de gel Pinto. Il a enfilé son pull gris en V aux coudes ajourés, gommant deux taches sur la poitrine avec la pointe d'un torchon imprégné de savon de Marseille. Il a jeté un coup d'œil par la fenêtre entrouverte. Dehors, des nuages blancs, soyeux, s'étiraient lentement dans le ciel estival.

Puis il a quitté son short, aussi large que son slip kangourou, pour son pantalon du dimanche en suédine. Enfin, il a glissé dans ses mocassins noirs deux bouts de carton découpés dans un vieux calendrier des postes, pour masquer les trous des semelles. Une lumière incolore glissait à travers les persiennes de la cuisine.

Il a vérifié une dernière fois son image dans la glace ébréchée, au-dessus du robinet de l'évier de la cuisine. Il a trouvé qu'il ne faisait pas trop pauvre. Puis il a descendu à toute vitesse les escaliers qui sentaient la pisserie de chat et s'est engagé sur le chemin vicinal 108 en longeant les vignes grasses du père Séguier, direction la cité Mion, qu'il a pris l'habitude de surnommer « la cité Million... »

La voie de chemin de fer, qui conduit à la gare de triage et que le Petit franchit quotidiennement, marque le passage de la campagne et d'une certaine pauvreté à l'opulence incarnée par toutes ces villas qui ont subitement poussé aux abords des faubourgs.

Villas des Œillets, des Roses et des Lilas rivalisent avec les villas

Stella Maria, Sainte-Clotilde, Les Mimosas et Les Pervenches à l'architecture imposante en pierre de taille et marbre, aux balcons en fer forgé artistiquement torsadé, garnis de jardinières de géraniums. La plupart sont entourées de palmiers, de cyprès, derrière des grilles aux pointes dorées effilées comme des lances, aux portes pleines souvent surmontées de lions massifs en plâtre ou en bronze veillant sur la tranquillité des propriétaires, comme s'ils pouvaient dissuader d'éventuels cambrioleurs... À moins que ces lions arrogants n'aient pour vocation d'afficher un signe extérieur de richesse, de réussite, et d'impressionner le passant. Ces villas gardent tout au long de la journée leurs persiennes fermées pour sauvegarder la fraîcheur des pièces, mais aussi pour se protéger d'éventuels regards indiscrets.

Ainsi l'intérieur est-il toujours dans une pénombre, troublée par les jalousies dont les lamelles orientables distribuent çà et là des faisceaux blancs qui zèbrent la table où le Petit se délecte de son goûter hebdomadaire. Parfois, son attention est attirée par les milliers de particules de poussière qui dansent dans ces saillies de lumière, traversent la table et meurent sur le parquet magnifiquement lustré. Mais rien ne peut troubler très longtemps la savoureuse collation que le jeune garçon absorbe en prenant son temps, essuyant régulièrement avec la pointe de la serviette mise à sa disposition les commissures de sa bouche d'un geste affecté, car il s'agit devant Mme Pozzi de faire « bien élevé ». Mais il n'y parvient pas vraiment. Son ventre plein gargouille et il ne peut retenir un pet qui fuse sous la chaise, tel un long gémissement qu'il tente de couvrir en toussant plusieurs fois.

Les yeux mi-clos, recueillie, la bonne dame semble n'avoir rien perçu et se réjouit intérieurement de voir l'enfant se sustenter avec une telle dévotion. Les mains jointes, un discret sourire de compassion aux lèvres, elle semble se dire : « Cela fait tant de bien de faire le bien... »

Elle observe l'enfant, appuyée des deux mains sur le dos d'une chaise. Pas très grande, le teint pâle relevé par un très léger maquillage, habillée d'une jupe plissée bleue, d'un chemisier blanc maintenu à la taille par une large ceinture rouge, un petit crucifix autour du cou ; le Petit la regarde du coin de l'œil, amusé par l'aspect tricolore de la tenue de la maîtresse de maison qui lui fait penser au drapeau de la France.

Elle s'approche de la table, saisit la chocolatière d'argent et dit d'une voix douce :

— Je te sers une autre tasse ? Veux-tu encore une brioche ?

Il répond par un signe affirmatif de la tête, au moment où surgit, un balai dans une main, un seau dans une autre, engoncée dans une blouse grise à fines rayures jaunes, les cheveux pris dans un foulard, ou plutôt une serviette de table à carreaux rouges et bleus, chaussée

de charentaises, la femme de ménage de Mme Pozzi.

Quand il l'aperçoit devant les doubles portes de la salle à manger, le Petit pique du nez dans son bol et tente de contenir le rouge qui irradie soudain ses joues.

— Entrez, Jeanne, lance la patronne. Regardez donc comme il a bon appétit, votre gamin...

L'enfant n'ose pas lever les yeux. Il rejette la tête en arrière. Il ne veut pas voir sa mère ainsi dans son emploi. Il a du mal à réprimer le sentiment de honte qu'il éprouve à cet instant. Son cœur s'emballe. La gorge sèche, il déglutit plusieurs fois, se tasse sur sa chaise, comme s'il voulait se dissimuler aux yeux de sa mère. Il sait bien pourtant que c'est son métier, « femme de ménage ». Il la voit partir tous les matins, mais ce n'est que le jeudi, chez Mme Pozzi, qu'il prend conscience de sa tâche. Il mesure alors qu'elle est au service des autres, de ceux qui ont de l'argent, qui la commandent et qui la contraignent à prendre en charge leur salle de bains, leur linge sale, leurs toilettes, leur lessive, leur vaisselle, leurs poubelles, leur poussière, leurs vêtements à repasser et parfois leur bouffe à préparer. Un pauvre sourire s'affiche sur le visage de sa maman. Elle n'ose pas s'avancer davantage. Elle bredouille :

— Je n'ai pas trop de temps, j'ai encore les escaliers et le perron à laver.

Elle a deviné l'embarras de son fils. Elle se glisse aussitôt en silence dans le couloir.

— Alors ? Je te redonne un peu de chocolat ? demande à nouveau la bonne dame de la cité Million en lui caressant la joue de l'index.

Le Petit, cette fois, fait non de la tête, repose la brioche qu'il tenait à la main et murmure :

— Je crois que j'ai mal au ventre. Je vais rentrer à la maison.

Ce n'est pas lui qui dirige son vélo. C'est le vélo qui connaît le chemin et qui le reconduit à la maison, le Pater, quand il est bourré et qu'il ne tient plus debout. Il est capable de siffler sa bicyclette pour qu'elle le ramène. Ce n'est pas trop compliqué car, du bistrot où il fait sa dernière étape à la maison, c'est tout droit et en pente.

C'est dans ce café, chez la mère Pancarel, qu'il dépasse généralement sa dose de pastis, le préparateur en pharmacie. Il a du mal ensuite à tenir sur ses jambes. Dans son genre, c'est un artiste de cirque, mon père. Il a finalement un sacré sens de l'équilibre.

Il déboule sur le chemin vicinal 108 en zigzaguant et en évitant malgré tout les quelques motos ou voitures qui montent en sens inverse. Il va d'un côté à l'autre de la chaussée, les mains crispées sur le guidon, les yeux braqués sur la roue avant, qu'il doit voir en double. Il penche à droite, à gauche, manque de verser, se rétablit, lâche les pédales, les récupère, trouve le moyen de faire tinter la sonnette pour prévenir de son arrivée. Le bas du pantalon pris dans deux épingles à linge en bois, la cravate au vent, les lunettes rondes, métalliques, sur le bout de son grand nez, il a dans ces cas-là un faux air de Don Quichotte qui me ferait presque rire, s'il ne me filait pas la honte, surtout quand il surgit au bord de la route sous le regard des copains qui lui lancent en l'applaudissant :

— Vas-y, Fausto Coppi, te casse pas la gueule avant l'arrivée !

Moi, c'est leur gueule que j'ai envie de casser quand ils se foutent de mon père. La ligne d'arrivée, c'est le porche de la villa La Plaine, difficile à franchir, vu l'étroitesse du passage. Mais le Pater s'en sort toujours bien. C'est qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes... Je m'en suis souvent aperçu !

Ce qui est moins drôle, c'est quand il rentre à la maison. Il a plutôt l'alcool méchant.

Ce soir encore, il est dans tous ses états. En fermant les volets et les fenêtres pour éviter que les voisins l'entendent, j'ai vu une grosse lune d'un jaune vif qui riait dans le bleu profond de la nuit. Je serais bien resté là, planté le nez dans les étoiles, mais j'ai préféré me barricader dans la chambre que je partage avec mon frère Christian, l'apprenti coiffeur qui pue des pieds et qui veut toujours qu'on dorme tête-bêche... J'ai beau me mettre les deux mains sur les oreilles et m'enfouir sous le polochon, je ne peux éviter d'entendre ma mère se faire traiter de noms d'oiseaux. La voix prise par le tabac et l'alcool, le père hurle entre deux quintes de toux grasses :

— T'es qu'une bécasse, ma pauvre femme, une dinde, une

cougourde.

Je libère mes oreilles et perçois de vagues froissements. Mamoune doit tenter de le déshabiller pour le coucher, l'ivrogne. Il y a un bref silence, puis ça repart. Le Pater, de plus en plus hargneux, beugle :

— Lâche-moi ou je t'en fous une !

Je me lève d'un bond, me précipite vers la porte, prêt à intervenir si je le vois porter la main sur ma mère. C'est arrivé plus d'une fois et je me suis juré l'autre jour de lui voler dans les plumes s'il recommençait. Il ne me fait pas peur. J'entrouvre et aperçois mon père assis sur le bord du lit, le dos voûté, les deux mains osseuses, presque transparentes, à plat sur ses cuisses, la tête dodelinant, la chemise à moitié ouverte découvrant son torse blanc, creusé. Ses quelques cheveux dressés sur le haut du crâne le font ressembler au professeur Nimbus. Ma mère, courbée en deux, tente de lui enlever ses chaussures. Le Pater, les yeux exorbités, le teint aviné, la repousse d'un geste méchant. Même assis, il vacille.

Il n'a plus d'allure, cet homme-là. Pourtant il fut quelqu'un. Par bribes, j'ai appris par Mamoune et les frangins qu'il a été gérant d'une pharmacie à Casablanca. Là-bas, au Maroc, il avait fini par faire une petite fortune. C'était, paraît-il, la belle vie à la maison. Mon frère aîné avait même un professeur de violon à domicile. Mamoune recevait ses amies européennes et se faisait servir le thé à la menthe par une bonne indigène.

Elle ne pouvait pas imaginer alors qu'un jour ça serait elle qui ferait la bonniche. Les choses ont commencé à se gâter quand le père est devenu l'amant de la proprio de la pharmacie. Ça a failli tourner vinaigre... Les parents ont dû quitter le pays en quatrième vitesse. Dans le bateau qui les a ramenés en France, le Pater a perdu un maximum d'argent au jeu. En débarquant à Marseille, il ne restait plus grand-chose de la fortune faite au Maroc. Comme les parents n'avaient pas d'appartement, ils se sont installés à l'hôtel pendant plusieurs mois et ça a fini par les mettre sur la paille. Il ne restait plus que l'argenterie rapportée du Maroc pour payer la chambre. Mon père a commencé à picoler sérieusement. Comme il n'avait pas trouvé de boulot dans une pharmacie, une connaissance de bistrot lui a proposé de rejoindre une troupe de théâtre pour devenir régisseur. C'est pas ce métier qui l'a incité à devenir sobre.

L'alcool ne lui suffisait plus.

— Il est devenu éthéromane, m'a lâché Christian, mon frangin apprenti coiffeur.

Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Le frangin m'a expliqué :

— Le vieux, il snife de l'éther.

— Ça sert à quoi ?

— Ça fait planer dans la tête.

Puis, le père a fini par trouver un boulot comme préparateur en pharmacie à Montpellier, où s'est installée toute la famille. Là, il était à la bonne place pour se fournir. Il était dans les vapes en permanence. Mais, un jour, il s'est fait gauler par le patron qui l'a menacé de le mettre à la porte. Il a juré qu'il n'y toucherait plus. Il a tenu sa promesse. Il a remplacé les vapeurs d'éther par les vapeurs d'alcool en faisant étape tous les soirs au café de la mère Pancarel, près de chez nous. Mais, avec le Pater, je n'étais pas au bout de mes surprises. J'en ai encore appris de belles. Un soir, j'ai surpris une conversation entre lui et Mamoune. Elle lui reprochait de lui avoir menti toute sa vie. C'est comme ça que j'ai appris qu'il avait fait deux enfants à ma mère sans avoir divorcé d'un premier mariage. Il avait fini par l'épouser quand est arrivé le troisième lardon...

Je referme la porte de la chambre et me glisse à mon tour dans le lit, le cœur serré. Je ferme les yeux, cherche le sommeil un long moment. J'ai beau le chercher, je ne le trouve pas. Je me relève, me dirige vers la fenêtre, ouvre les volets. Dehors, la nuit toute bleue sent bon. Dans le ciel, un avion qui clignote traverse le voile brumeux de la Voie lactée qui s'étire vers la planète du Petit Prince. C'est sûrement un Super Constellation. Je reconnais le bruit des moteurs. Depuis que j'ai lu *Vol de nuit* de Saint Exupéry, je voudrais devenir pilote...

Le Petit et Vivi ont l'habitude de se retrouver près de ce bassin en béton où les femmes de la villa La Plaine font toutes les semaines leur lessive. Elles viennent frapper leur linge sur le plan incliné en ciment de cette cuve partagée en deux parties d'un mètre cube environ. L'une est remplie d'eau savonneuse et l'autre d'eau claire pour le rinçage.

Ils sont assis de part et d'autre des rebords des bacs, jambes nues dans le vide qui se balancent au même rythme.

Vivi, robe à carreaux vichy, retroussée jusqu'à mi-cuisse, chaussée de sandalettes rouges à semelles de corde maintenues par des rubans croisés jusqu'au-dessus des chevilles, les cheveux noirs coupés au carré, à la garçonne, les yeux verts, les lèvres fines, mâchonne bruyamment un chewing-gum qu'elle porte de temps en temps au bord des lèvres en l'étirant devant elle comme un élastique et qu'elle finit par relâcher avec un bruit de succion semblable à un sifflement de serpent. Elle sort de sa poche un paquet de Hollywood et propose à son ami, l'air absent :

— T'en veux un ?

Avant que ce dernier ait le temps de répondre, elle commande avec autorité :

— Prends-en un, les Hollywood, ça fait sentir bon de la bouche.

Puis, sur un ton plus doux, elle ajoute :

— Si on s'embrasse tout à l'heure, ça sera mieux.

Immédiatement sensible à cette invite, le Petit saisit la plaquette métallique, libère la pâte de gomme de sa protection, qu'il hume avant de la porter à sa bouche. Vivi l'observe du coin de l'œil, fronce les sourcils et fait remarquer gravement en croisant les bras sur sa poitrine :

— Dis donc, ils sont drôlement en deuil, tes ongles. Tu te les frottes parfois ?

— Ben oui, répond le garçon en cherchant à éviter le regard soupçonneux de son amie.

Il glisse aussitôt les mains dans son pantalon et ajoute avec conviction :

— J'ai tout lavé ce matin...

— Tout ? Mazette ! s'étonne Vivi, l'air impressionné, en agitant sa main droite devant elle.

Le Petit fait un signe affirmatif de la tête en mâchonnant à son tour le chewing-gum offert par Vivi. Celle-ci cesse soudain de balancer ses jambes, saute de la cuve, se plante devant son copain, remonte une bretelle de sa robe, plisse des yeux et demande en s'esclaffant :

— T'as fait la quéquette aussi ?

— Évidemment, répond le Petit en soulevant les épaules et en détournant le regard.

Vivi reprend en levant les yeux au ciel :

— T'as pas fait tes ongles et tu veux me faire croire que t'as fait ta quéquette ?

— Si je l'ai faite, bougonne le garçon.

Et, pour couper court à la discussion qui l'agace, il lance en gonflant les joues :

— On fait des bulles ?

Vivi hésite à répondre. Elle remet en place une nouvelle fois la bretelle de sa robe qui glisse sans cesse de son épaule et propose :

— D'accord on fait des bulles, mais celui qui fait éclater son chewing-gum le premier a un gage...

Les voici mâchonnant, gonflant les joues, resserrant les lèvres pour laisser passer un filet d'air et un bout de langue. C'est Vivi la première qui fait surgir de sa bouche une bulle transparente, très vite aussi grosse qu'une orange. Le Petit lui jette un coup d'œil méfiant tout en s'appliquant à surpasser son amie. Le volume de la bulle qu'il réalise devient impressionnant. Mais à vouloir faire mieux, la bulle finit par éclater, et une pellicule de chewing-gum s'étale sur la moitié de son visage. Il cherche aussitôt, du bout des doigts, à se débarrasser du magma collant qui obstrue son nez et sa bouche. Vivi sautille de joie et, moqueuse, s'exclame :

— Ça t'apprendra à jouer la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf ! Et le gage c'est pour toi, pauvre couillon.

L'air piteux, tout occupé à se défaire des fils gélatineux qui l'embarrassent, le Petit marmonne :

— C'est quoi le gage ?

Vivi prend un air malicieux et susurre à l'oreille du garçon :

— Tu sais bien.

— Je sais bien quoi ?

— Que tu vas devoir me la montrer ! pouffe Vivi.

Embarrassé, cherchant ses mots, le Petit soupire et dit :

— Je te l'ai déjà montrée l'autre jour.

— Ben, je veux la revoir, ta quéquette !

— Oui, mais toi, se défend le garçon en rattachant un lacet de ses baskets, toi, tu me montres jamais rien !

— T'es amnésique ou quoi ? répond Vivi, le rouge aux joues. Je te les ai bien montrés l'autre fois.

— Qu'est-ce que tu m'as montré ? interroge innocemment le garçon.

— Ben, mes seins.

— T'en a pas ! réplique vivement le Petit. Donc ça compte pas, c'est comme si tu ne m'avais rien montré.

L'air outré, Vivi bombe le torse, tire des deux mains sur sa robe, pour marquer la légère empreinte de sa poitrine.

— T'as bien vu qu'ils ont un peu poussé quand même, dit-elle soudain sur un ton qu'elle tente de rendre plus doux.

Elle baisse les yeux et ajoute :

— En échange, tu pourras comme l'autre jour m'embrasser la fente.

Elle marque un temps, le saisit par la main et commande :

— Allez, viens, on va dans le cabanon de mon père. J'ai la clé. On ne risque rien. On sera tranquille. Il est en déplacement pour son travail...

Ils traversent la cour écrasée de soleil sous les aboiements du chien du voisin. L'animal tire désespérément sur sa longue laisse métallique qui fait un bruit sinistre sur la plaque de ciment recouvrant la fosse septique de la villa La Plaine, d'où s'échappe une odeur acide, nauséabonde, amplifiée par la chaleur. Les deux enfants s'éloignent en se pinçant le nez avec deux doigts. Un peu plus tard, après avoir passé un bon moment dans le cabanon, Vivi dit au Petit :

— Il en tenait une sacrée ton père, hier soir !

Elle ajoute sans le regarder :

— Un de ces jours, il va se fracasser la tête et se tuer.

Le Petit hausse les épaules et répond d'un ton indifférent, en bâillant :

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Quand même, c'est ton père, rappelle sévèrement Vivi.

Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur deux pierres plates sous le pont des crapauds, à trois kilomètres à peu près de la villa La Plaine. Ils viennent là, au bord du ruisseau, se tremper les pieds quand il fait trop chaud. Il n'y a pas assez d'eau, mais on apprécie la fraîcheur sous ce pont, où des libellules aux ailes vertes et bleutées virevoltent entre des grappes de moustiques dodus que l'on chasse en faisant des tourniquets de la main ou en se donnant de grandes claques sur les bras et les jambes.

— Moi je ne les crains pas trop, se vante le Petit, car j'ai la peau d'un crocodile.

— Tu t'en fiches alors s'il se tue, ton père ? reprend Vivi en se farfouillant soigneusement les trous de nez.

Absorbé par le déplacement d'un têtard qui navigue sur une feuille de platane, le garçon répond froidement :

— J'en ai rien à foutre de lui. Il peut bien crever !

— Tu peux pas dire ça, quand même...

— Lui aussi, il en a rien à faire de moi. Il ne m'adresse jamais la parole. C'est comme si je n'existais pas. Il ne pense qu'à picoler et à emmerder son monde.

— Quand même, insiste Vivi, c'est ton père. C'est celui qui t'a fait.

Elle fronce les sourcils, cherche ses mots et ajoute avec un air d'assistante sociale en remontant les genoux sous son menton :

— On ne peut pas renier son père ni sa mère.

Elle saisit un petit caillou qu'elle lance dans le ruisseau et reprend sur le ton des grandes confidences :

— Tu sais, moi, ma mère, elle fait cocu mon père à tire-larigot. Je pourrais la détester aussi, mais c'est ma mère, c'est comme ça.

Le Petit enlève ses sandalettes et plonge ses deux pieds dans l'eau froide jusqu'au-dessus des chevilles. Vivi l'imité aussitôt en l'éclaboussant. La fraîcheur de l'eau l'invite peut-être à s'adoucir, à dire des choses moins horribles :

— Remarque, je reconnais, je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à le détester complètement. C'est plus fort que moi.

— Ah, tu vois ! reprend Vivi, satisfaite.

Elle sourit, découvrant ses dents du bonheur, et reprend son air un peu pincé pour faire son importante :

— Vous êtes du même sang. On ne peut pas se détester quand on est du même sang. C'est comme ça.

Le Petit se contente de répondre en reniflant longuement :

— Si tu le dis, Madame Je-sais-tout...

Il saisit trois pierres plates et tente plusieurs ricochets sur la surface du ruisseau dont la petite musique résonne sous les arcades du pont tapissé de mousse verte et brune.

— On se fout à poil et on se baigne ? propose subitement Vivi.

Le Petit fait remarquer en haussant les épaules :

— Tu vois bien qu'il n'y a pas assez d'eau.

— C'est pas grave, fait Vivi en se débarrassant aussitôt de sa robe vichy. On va juste s'allonger.

Avant que le Petit ait eu le temps d'enlever son short et sa chemisette, elle s'étend de tout son long sur le lit de cailloux bleus du ruisseau, indifférente à la vase gluante. L'eau court sur ses flancs. Elle met ses mains en creux et s'arrose le reste du corps en hurlant :

— Elle est froide ! Elle est froide ! Allez, viens, grand couillon...

Mais il ne se précipite pas. « C'est pas que ça m'embête de me mettre à poil devant elle, pense-t-il, mais ça me gêne de me montrer en slip. Surtout que celui-là, je l'ai emprunté à mon frère le coiffeur. Il est trop grand pour moi et me rend ridicule... »

— Mamoune, tu crois que ça se voit qu'on est pauvres ?

Attablé dans la cuisine devant son cahier de devoirs de vacances l'invitant à résoudre une fois de plus un maudit problème de baignoire qui fuit, le Petit finit par renoncer à ânonner l'énoncé de l'exercice et préfère, de la pointe de son canif, rassembler les miettes de pain oubliées sur la toile cirée légèrement grasse. Comme chaque année, il s'est juré de les faire, ces satanés devoirs de vacances, mais son cahier restera presque intact à la fin de l'été.

La pièce est dans la pénombre. Les longs jours de juillet permettent d'économiser l'électricité. La lumière douce, feutrée et l'air suave qui s'est glissé dans la maison après un après-midi étouffant de grand cagnard despotique apaisent, invitent à la parole murmurée, à la confiance.

Sa mère, devant l'évier, achève avec des gestes lents la vaisselle du soir. Elle lui tourne le dos et ne semble pas avoir entendu la question. Le Petit la relance en repliant la lame de son Opinel qu'il glisse dans sa poche après l'avoir essuyée sur le plat de sa main. Il bougonne :

— Ça se voit, hein, Mamoune, qu'on est des pauvres ?

Sa mère saisit un torchon, se défait de son tablier qu'elle roule en boule et répond, l'air un peu désespéré, la voix fatiguée :

— Qu'est-ce qui te prend de poser des questions pareilles ? Fais donc attention à ne pas te tailler avec ce couteau !

L'enfant referme son cahier, fixe la couverture qui représente un avion de ligne. C'est un Super Constellation au sigle de la compagnie Air France, avec quatre moteurs effilés et triple empennage.

Le Petit esquisse un sourire de dépit et dit :

— Les voisins et les gens savent bien qu'on est pauvres. Ils voient bien que je suis toujours habillé pareil et que je porte les affaires de mes frères.

Il jette machinalement un coup d'œil vers la fenêtre restée entrouverte. Dehors, une lueur vespérale diffuse des ombres bleutées qui dansent sur la cime des figuiers et des acacias. Des odeurs de rose et de chèvrefeuille, portées par la douceur du soir, grimpent le long des murs de la villa La Plaine.

Sa mère le dévisage un instant et lui rétorque en toussotant, pour s'éclaircir la voix :

— Tu n'as peut-être pas beaucoup d'affaires, mais tu es toujours propre sur toi et tu es toujours bien coiffé.

Elle marque un nouveau silence, attend une réaction de son garçon qui ne vient pas, se baisse, glisse une casserole sous l'évier, derrière un

rideau, et ajoute d'un ton plus léger :

— D'ailleurs, Mme Pozzi me l'a fait remarquer, que tu es toujours bien coiffé.

Instinctivement, le Petit se passe une main dans les cheveux pour s'assurer que son cran, au-dessus du front, est toujours en place, figé par l'excès de gel Pinto. Il baisse la tête et murmure :

— Ça me fait tellement honte d'être pauvre !

— Ne parle pas comme ça, rétorque sa mère en le pressant du regard.

Et, voulant se montrer rassurante, elle ajoute maladroitement :

— Il y a pire, tu sais. Nous, on a un toit. On ne mange pas de la viande tous les jours, mais on ne meurt pas de faim. Et puis, ton frère aîné nous aide bien. Sans lui, je me demande ce qu'on deviendrait. Les mandats qu'il nous envoie tous les mois me permettent de joindre les deux bouts.

Trop souvent entendue, l'expression « joindre les deux bouts » hérisse l'enfant ; mais, à l'évocation de son grand frère, son regard s'illumine. Guy, l'aîné de la famille, un temps sous les drapeaux en Indochine, est resté à Saïgon après la guerre. Là-bas, il a trouvé un travail bien payé dans une entreprise d'exploitation de caoutchouc. Pour le Petit, ce grand frère est une sorte d'aventurier qui le fait rêver. Il se complaît parfois à regarder longuement cette photo sur le buffet de la cuisine, qui le représente en trench-coat, le col relevé, serré à la ceinture, façon Humphrey Bogart au pied d'un DC3, le célèbre bimoteur qui sert au transport des troupes. Avec sa petite moustache fine, il lui trouve également une ressemblance avec Clark Gable sur la couverture de *Cinéma*. Il l'imagine là-bas, en jonque, sur la mystérieuse baie de Ha Long, ou dans les ruelles grouillantes de Saïgon, dans les odeurs d'épices et de cuisine exotique.

Ce frère, il le vénère. Souvent, il se dit qu'il aurait aimé avoir un père qui lui ressemble. Il rejette avec violence celui que la nature lui a donné, qui se contente d'être un aventurier de comptoirs et claqué la moitié de son salaire de préparateur en pharmacie, dans les bistrotts qui jalonnent ses retours du centre-ville au chemin vicinal 108, après avoir traversé en titubant la cité Mion. Son arrivée à la villa La Plaine, constate fréquemment le Petit, se fait dans le fracas et les cris. La montée des escaliers avec l'aide de la Mamoune en larmes, appelée à la rescousse par les voisins, ressemble au mieux à l'ascension du pic Saint-Loup, la montagne la plus proche, ou du Mont-Blanc, selon l'état de ce montagnard particulier dopé au Pastis 51.

Ce géniteur qui brille par son absence s'est contenté d'engendrer près d'une douzaine d'enfants dont il ne s'est jamais vraiment préoccupé. La plupart, à l'âge de la majorité, se sont empressés d'aller faire leur vie ailleurs. Guy, l'aîné, en Indochine. Le suivant, Alain, au

Sahara comme soudeur sur les puits de pétrole. Une sœur, Jacqueline, s'est retrouvée en Afrique du Nord comme infirmière dans un hôpital en Kabylie.

Le père, lui, en fait baver à la frangine. Quand elle a eu seize ans, il lui a balancé :

— Tu es assez bien foutue maintenant pour te débrouiller toute seule par tes propres moyens, si tu vois ce que je veux dire...

La grande sœur n'a pas hésité à déguerpir de la maison. Elle a trouvé un petit boulot de femme de salle dans un hôpital. Elle n'avait pas été très longtemps à l'école, mais elle voulait apprendre pour s'en sortir. À l'hosto, elle passait des nuits entières la tête dans le dictionnaire et les manuels pour devenir infirmière. Comme elle était jolie et persévérante, et puisque le travail ne lui faisait pas peur, elle a fini par se faire remarquer. Le professeur du service dans lequel elle bossait apprécia ses aptitudes. Évidemment, il n'était pas insensible aux charmes de la jeune fille. Il la forma à tous points de vue. Dans la famille, on dit qu'ils se sont aimés passionnément. Mais le professeur était marié et avait une kyrielle de marmots. L'histoire ne pouvait pas s'éterniser. Ils décidèrent de rompre. Mais, pour ne pas succomber de nouveau à la tentation, le professeur trouva à la frangine un poste d'infirmière en Algérie...

Un autre frère, René, a été appelé pour la dernière guerre coloniale en Algérie. Un plus jeune, Jean-Louis, a mis des kilomètres entre lui et le père détesté en sillonnant les routes de France comme chauffeur-routier. Seuls restent au foyer un apprenti coiffeur de seize ans, Christian, et une autre sœur, Anne, qui fréquente les cours Pigier, dans le dessein de trouver rapidement un travail de secrétaire qui la mettra elle aussi à distance de la maison, des écarts, des incohérences de ce père que le Petit ne parvient pas à détester tout à fait. Quand l'homme est à jeun, il lui trouve une certaine allure et se laisse impressionner par ses capacités de réflexion et par son talent obsessionnel pour remplir les grilles de mots croisés. Ce cruciverbiste éminent a deux personnalités, mais l'enfant ne sait pas ce qui a fait de lui un Dr Jekyll doublé d'un Mr Hyde. Il lui est arrivé quelquefois de demander à sa mère :

— Pourquoi il est comme ça, Papa ?

Mais elle s'est toujours montrée évasive, se contentant de répondre :

— Tu comprendras plus tard.

Elle ne s'est guère révélée plus loquace quand son garçon lui a demandé un peu brutalement, avec un soupçon de reproche :

— Tu l'aimes toujours ?

Elle a simplement répliqué d'une voix retenue, troublée :

— Il n'a pas toujours été comme ça !

Quelque chose de lumineux est passé furtivement dans le regard de

Jeanne et s'est effacé.

Il est vrai qu'il la trouve toujours triste. Il comprend qu'il peut difficilement en être autrement. Dernier de la famille, il sait que deux enfants sont morts avant sa naissance. Michel, emporté par la maladie à seize mois, et Raymond, écrasé par une voiture à neuf ans. Ces deux drames expliquent-ils la conduite aberrante de son père, ses frasques, ses excès ? s'interroge le Petit. Quel mystère obscur justifie son comportement ? Qui est véritablement cet homme ? En fin de compte, il ne sait rien de son père, de son passé, de son enfance. Il ne sait rien de ses grands-parents paternels. Il ignore leur région d'origine, leur métier. Il vit avec l'idée d'un père venu de nulle part. Avait-il des frères, des sœurs ?

Mille fois, l'enfant a brûlé de l'interroger, mais le regard, l'attitude de ce père si lointain le glaçaient et il remettait sans cesse à plus tard l'occasion de lui poser des questions sur son passé, sa jeunesse, sa vie. Comment s'approcher de cet homme, cet étranger si distant, si froid, dont la taille immense, la maigreur, la calvitie partielle, le visage creusé, les grands cernes sous les yeux et un nez imposant accentuaient la rigidité. Combien de phrases, de mots avait-il échangés avec lui depuis qu'il était en âge de parler, de raisonner ? Aujourd'hui encore, dans la cuisine, feuilletant le cahier de devoirs de vacances, il confie à sa mère qui vient de s'asseoir près de lui :

— Je crois que je ne l'appelle jamais papa. Je ne me souviens pas qu'il m'ait pris par la main ou qu'il m'ait embrassé une seule fois. Pourquoi il est comme ça, Mamoune ?

Jeanne, une fois de plus, ne répond pas. Elle se lève pour dissimuler son embarras, se dirige vers la fenêtre qu'elle ouvre en grand et aspire une longue bouffée d'air. Le Petit ne voit pas les deux larmes qui glissent sur son visage. Dehors, une chouette hulule dans le noir. Au loin, une lune ronde, impassible, est nimbée d'un halo de légers nuages et s'approprie l'immensité céleste. Un chien jappe, un crapaud lui répond avec obstination, tandis qu'une dizaine de chauves-souris prises de folie balaient en tous sens de leurs ailes grises et de leurs cris aigus la cour de la villa La Plaine entièrement soumise à la nuit, au secret...

Chaque fois que je vais chez la mère Pozzi, j'utilise ses WC. Je prends souvent pour prétexte un subit mal au ventre. C'est superbe, des WC de riches. J'y resterais enfermé pendant des heures. L'autre jour, elle est venue frapper à la porte et m'a demandé si je n'étais pas malade. Les WC de riches, c'est les seuls au monde qui ne sentent pas mauvais. C'est pas comme chez nous, à la villa La Plaine...

En vrai, on n'habite pas une villa. On vit dans une sorte de grande bâtisse avec quatre autres familles. Deux au rez-de-chaussée et deux au premier étage. Ce n'est pas un immeuble non plus. C'est une sorte de grand mas surélevé couvert de tuiles rouges, avec six grandes fenêtres en façade avec des volets pleins à la peinture écaillée et délavée qui tirait jadis sur le vert olive. La famille occupe la partie gauche et la chambre des parents bénéficie d'un petit balcon qui donne sur les cabanons qui nous servent de fourre-tout et sur un jardin sauvage à l'herbe brûlée, traversé par une dizaine de fils extensibles sur lesquels on étend avec les voisins les lessives hebdomadaires. Ça provoque de sacrées rigolades quand on découvre les culottes d'éléphant de la mère Mauriol, les caleçons longs de cow-boy du père Rode et les soutien-nénés de la mère Palsan qui pourraient nous servir de hamac.

Il y a une grande cour où l'on se retrouve le soir après le souper, avec les voisines, sur un muret qui borde un potager à moitié envahi par des herbes sauvages. Nos toilettes à nous se trouvent au fond du jardin, dans une cabane en bois. Elles sont « à la turque », je ne sais pas pourquoi on les appelle comme ça. En tout cas, c'est une vraie infection. Surtout l'été. On évacue nos besoins avec un broc d'eau à moitié rouillé et qui fuit. On s'essuie le cul avec des pages du *Midi libre* coupées en quatre. Quand il n'y a plus de papier, certains gros dégueulasses n'hésitent pas à laisser de drôles d'empreintes digitales sur les murs. Alors, les cabinets de Mme Pozzi, je les trouve magnifiques. J'y mangerais même mon goûter s'il fallait ! Le papier-cul est vachement fin. Parfois, j'en pique pour en rapporter à la maison. Quel bonheur de s'essuyer avec du papier comme ça ! C'est si doux... C'est du papier qui sent bon. Certains rouleaux sont parfumés à la violette. Je crois même qu'il y en a à la menthe. La cuvette est nickel, jamais de traces douteuses. C'est normal, c'est ma mère qui la frotte. Quand je pense qu'elle nettoie la merde des riches, ça me met en colère et ça me donne envie de chialer.

Un autre truc qui me fascine chez Mme Pozzi, c'est la salle de bains. Il y a une baignoire en marbre rose, un lavabo avec des robinets en or,

des étagères en verre avec des dizaines de pots de crème pour le visage, des shampoings, des sels parfumés, des eaux de toilette. Il y a également une gigantesque cabine de douche aux vitres fumées. On pourrait s'y laver à quatre ou cinq. Sur un petit meuble mural en formica rouge, des serviettes de toilette épaisses comme des coussins sont empilées les unes sur les autres. Enfin, sur une patère, derrière la porte, sont suspendus deux peignoirs bleus molletonnés. Ça me fait rêver, un endroit pareil, parce que moi, les douches, je ne sais pas trop ce que c'est. À la villa La Plaine, je me lave devant l'évier de la cuisine, dans une bassine en étain que je remplis d'eau chauffée sur la gazinière. Et je ne peux faire ma toilette que par petits bouts avec un gant qui ne sent pas toujours très bon, vu qu'il sert aussi à mon frangin Christian qui pue des pieds. Je commence toujours par les oreilles et je finis par les arpiens, sans oublier ma quéquette que je lave vite fait en baissant mon slip, de crainte que quelqu'un ne se pointe.

L'autre jeudi, tandis que je finissais mon troisième bout de pain d'épice, Mme Pozzi est partie en ville faire des courses. Ma mère est venue en catimini dans la cuisine et m'a susurré avec un air mystérieux :

— Tu veux prendre une douche ?

D'une voix de conspirateur, j'ai demandé :

— Tu crois que je peux ?

— Je nettoierai bien comme il faut derrière toi, personne ne s'apercevra de rien, a répondu Mamoune en retrouvant sa vraie voix.

D'un hochement de tête, elle m'a fait signe de la suivre. Je me suis précipité dans la salle de bains de Mme Pozzi et je me suis déloqué à toute allure. Je me suis glissé sous la douche en prenant soin de masquer d'une main mon zob devant ma mère, qui a réglé la température de l'eau pour ne pas m'ébouillanter.

— Je te laisse, m'a dit Mamoune. Ne reste pas deux heures là-dessous. La patronne pourrait revenir plus tôt que prévu.

Moi, je serais bien resté une heure sous le jet. Prendre une douche, c'est comme... je sais pas, c'est comme embrasser une fille sur la bouche !... C'est bouleversant.

Je reste figé, les bras ballants sous la flotte qui plaque mes cheveux, m'inonde les oreilles et les trous de nez. Là, je rêve d'être riche, d'avoir une grande maison avec plusieurs salles de bains. Je me dis que je prendrais au minimum trois douches par jour : une au réveil, une autre à midi et une dernière avant de me coucher. Je pourrais peut-être même en prendre une autre à l'heure du goûter.

Je reste planté sous le jet qui me picore les joues, le front, la poitrine. Ça me mitraille la tête avec un claquement sec, comme si les gouttes ricochaient sur les pavés. Je me laisse bercer par le bruit de

l'eau qui fait une petite musique douce à l'intérieur de mon crâne. J'ouvre la bouche, absorbe de grandes quantités de flotte que je recrache sur le marbre qui couvre le mur. Quel bonheur, cette eau qui dégouline sans limite sur les épaules, le dos, le ventre et qui glisse jusqu'à la raie du cul ! La douche, je la prends tellement chaude qu'en moins de cinq minutes la salle de bains est envahie de buée.

Quand Mamoune est venue voir où j'en étais, elle s'est écriée en ouvrant le velux :

— Mais, malheureux, tu veux mourir asphyxié !

Je me frictionne avec le savon Bébé Cadum qu'utilise Mme Pozzi. Sur l'emballage, il y a le portrait d'un bébé aux grosses joues, frisé comme moi et dodu comme un petit cochon rose. Aujourd'hui, ce bébé aurait au moins cent cinquante ans !

La patronne de Mamoune est revenue plus tôt que prévu. Je n'avais pas fini de sécher mes cheveux. Elle m'a fait remarquer qu'ils étaient mouillés. J'ai expliqué que j'avais un peu mal à la tête et que je m'étais passé la tête sous le robinet d'eau froide. Mais j'avais abusé d'un parfum que j'avais pris sur une des étagères de la salle de bains et je crois qu'elle s'en est aperçue. Elle m'a regardé avec un drôle d'air, comme si j'avais piqué un billet de cent francs dans son sac à main. Elle s'est apprêtée à dire quelque chose, mais elle est restée bouche bée. Un peu plus tard, alors que j'engloutissais une nouvelle tartine de confiture de fraises, je l'ai entendue discuter assez fort avec ma mère. Elle a dû penser que c'était Mamoune qui m'avait badigeonné de parfum.

Sur le chemin de la maison, en traversant la cité Million, ma mère s'est contentée de dire :

— Mme Pozzi ne veut pas que tu viennes jeudi prochain. Tu es privé de goûter.

J'ai demandé, inquiet :

— Seulement jeudi prochain ?

Mamoune a fait un signe affirmatif de la tête. J'étais à la fois rassuré et un peu déçu car, si je m'étais lavé pour quinze jours, je n'avais pas mangé pour autant...

Je savais bien que ces fleurs, ça lui ferait plaisir à Mme Pozzi. J'ai caillassé le chien du père Séguier pour qu'il me foute la paix, grimpé par-dessus le grillage de son jardin et piqué une dizaine de roses à ce vieux grincheux.

J'avais peur qu'il me voie car il aurait bien été capable de me tirer dans le cul au gros sel avec sa pétoire. Aussi, j'ai préféré attendre l'heure de la sieste, le moment où le cagnard brûle tout ce qu'il touche, quand les cigales n'ont même plus la force de se gratter le ventre contre l'écorce des arbres et quand on peut à peine respirer tellement l'air est chaud et poussiéreux. Après, je suis remonté en silence à la maison et j'ai glissé les fleurs dans une double page du *Midi libre*...

Machinalement, j'ai jeté un coup d'œil sur la page des faits divers. J'aime bien les histoires de meurtres et de vols. J'en lis souvent dans les magazines *Détective* et *Radar*. Mais j'ai pris l'habitude d'éplucher les faits divers dans *Midi libre*, depuis l'affaire de mon frère Jean-Louis. Le journal en avait parlé en quelques lignes dans un coin. Le frangin avait fait une sacrée connerie. Il avait, paraît-il, détourné de l'argent chez son employeur.

Comme mon frère aîné Guy, j'étais fier de Jean-Louis. Lui aussi avait une sacrée allure. Cheveux noirs, fines moustaches, l'œil andalou, il était toujours sapé comme un milord. Il ne gagnait pourtant pas beaucoup dans son boulot, mais il me donnait l'impression de mener la grande vie. Le dimanche, il débarquait souvent à la maison au volant d'une belle bagnole. Il avait une préférence pour la Vedette, un modèle qui faisait américain. Il avait toujours une belle pépée à ses côtés. Quand il montait à la maison, la fille l'attendait et moi je la regardais les yeux écarquillés, rougissant quand elle me souriait en me faisant un petit signe amical. J'étais fou amoureux et j'oubliai Vivi. Les voisines prétendaient que le Jean-Louis fréquentait des femmes de mauvaise vie. Je ne savais pas trop ce que ça signifiait, mais j'étais bien décidé à fréquenter, moi aussi, des femmes de mauvaise vie...

Le frangin arrivait toujours les bras chargés de victuailles et je l'ai vu souvent glisser quelques billets dans la main de Mamoune. Personne n'avait l'air de se demander d'où tout cela provenait.

Et puis, un jour, les gendarmes ont débarqué à la maison. Le frangin était accusé de se livrer à quelques petites malversations dont la famille profitait en silence. Je l'ai vu repartir menotté entre deux gendarmes, sous les yeux effarés et pas mécontents des voisins.

Moi, je faisais mon mariolle. J'étais le frère d'un gangster. Ça plaisait bien aux copains et on me devait le respect. La justice donna à Jean-Louis le choix entre la prison ou l'Algérie. Il fut contraint de s'engager dans un bataillon disciplinaire de parachutistes. Il crapahuta dans les djebels pendant plus de trois ans. J'avais toujours la crainte de revoir les gendarmes à la maison, mais, cette fois, pour nous annoncer que mon ancien gangster de frère s'était fait descendre par les rebelles. Heureusement, il revint sain et sauf d'Afrique du Nord. Aujourd'hui, tout ça est oublié.

Je me suis pointé vers les quatre heures chez la patronne de ma mère, encore sous le coup de l'émotion car, en traversant la voie ferrée, avant d'arriver à la cité Million, j'ai failli me faire mordre par une vipère qui se faisait bronzer sur une traverse entre deux rails brûlants. Je l'ai évitée de justesse et lui ai fracassé la tête avec une pierre en la traitant de salope.

Quand elle a ouvert sa porte, j'ai vu tout de suite que Mme Pozzi me faisait la tronche. Elle n'avait pas oublié que, l'autre jeudi, j'avais abondamment abusé de son eau de Cologne. J'avais planqué les roses dans mon dos et quand je lui ai tendu le bouquet, avec un air contrit vachement bien imité, un large sourire est apparu sur son visage et elle m'a mis la main sur la tête en me chiffonnant les cheveux badigeonnés de gel Pinto. Elle a dû s'en mettre plein la main, mais elle a fait comme si de rien n'était et m'a poussé vers la cuisine.

— Tu tombes bien, qu'elle a dit en plissant les yeux, on fait des confitures avec ta mère.

En m'apercevant, elle n'avait pas l'air contente. Elle m'a tourné le dos en plongeant une grosse louche dans un chaudron en cuivre sur la gazinière, d'où s'échappait un bouillonnement semblable au bruit de bouche que je fais en mangeant ma soupe.

Devant elle, il y avait une dizaine de petits pots en verre avec des étiquettes comme celles que l'on colle en classe sur les couvertures des cahiers.

— Installe-toi, a ordonné Mme Pozzi en tirant une chaise.

Je me suis posé à l'extrémité de la table en chêne, cirée par ma mère, face à la fenêtre où pendouillaient de belles grappes de glycines autour desquelles tournoyaient des bourdons ventrus. Les persiennes des deux autres fenêtres de la cuisine étaient fermées à demi. La pièce demeurait dans la pénombre. Une bonne odeur de fruits cuits flottait dans la maison.

Cela fait plus d'une demi-heure maintenant que je me remplis la panse comme un goret. Ma mère et Mme Pozzi sont descendues à la cave, plus précisément dans le garage qui sert de cave et où sont entreposés sur d'épaisses étagères les pots de confitures qu'elles ont mitonnées.

Je n'ai jamais vu un garage aussi bien rangé et aussi propre. On dirait une salle à manger. À la villa La Plaine, on n'a pas de garage, on a des cabanons. Et, dans le nôtre, c'est un sacré bordel. On y a entreposé une vieille armoire sans portes, un buffet sur pieds, une pioche au manche brisé, une cage d'oiseau rouillée, un tabouret au pied tordu sur lequel on a oublié de vieux *Cinémonde* couverts de poussière, avec en couverture des stars comme Sophia Loren, qui a une grande bouche et des gros nichons, et Gina Lollobrigida qui a aussi de gros nichons. Il y a encore une vieille cuisinière, un tapis plein de puces roulé sur lui-même, deux chaises sans fond, un vieux matelas, de la vaisselle ébréchée, des casseroles sans manche et plein d'autres cochonneries qui ne servent à rien dans des cartons à moitié bouffés par les souris. Et, accroché sur un mur, un vélo sans roues...

Avant que ma mère la passe sous le robinet du lavabo, j'ai été autorisé à lécher la cuiller en bois et gratter le chaudron où stagnait du sucre un peu caramélisé.

Aujourd'hui, comme je n'étais pas prévu pour le goûter, la patronne de Mamoune a sorti pêle-mêle ce qui fait ma collation. Je me gave aussitôt de pâtes de coing, de trois barres de chocolat Poulain, de miel, de lait Nestlé en tube, d'abricots, de pain d'épice, de brioche, de bananes et de petits-beurre. Pour faire passer tout ça, j'engloutis trois verres de limonade qui me font roter. J'ai le ventre tout dur. Je vais être encore constipé, mais je ne sais pas m'arrêter.

Je vais faire quelques réserves que j'envisage de partager avec Vivi. Je mets deux barres de chocolat, deux abricots et une brioche dans les poches de mon pantalon, aussitôt déformées. Je décide alors de glisser les fruits dans mon slip. Je m'accorde une deuxième lampée de lait Nestlé et engouffre un dernier Petit Lu. Il craque sous mes incisives qui taillent la bouffe comme des lames de rasoir.

La bouche archi-pleine, je suis sur le point de m'étouffer. Une nouvelle rasade de limonade m'évite l'apoplexie. Ça serait vraiment bien si Vivi pouvait partager avec moi ces goûters pantagruéliques. Je ne sais pas si j'oserais demander à Mme Pozzi d'inviter ma copine. C'est à ce moment-là que Mme Pozzi refait surface. Une odeur de confiture chaude flotte encore dans la pièce. Mme Pozzi dispose les roses dans un vase et me précise au passage, avec un mouvement de tête :

— Ce vase, c'est du cristal de Bohême.

Je réponds : « Ah ! », sans savoir si je manifeste ainsi mon étonnement ou mon ignorance. La Bohême, ça ne me dit pas grand-chose. Les yeux mouillés, elle ajoute en posant une main sur mon bras :

— C'est vraiment gentil à toi d'avoir eu ce geste...

Je me retiens de lui avouer que ce « geste » a failli me valoir une

brassée de gros sel dans le derrière... Mme Pozzi reprend :

— Je ne savais pas que vous aviez des rosiers à la villa La Plaine...

Je réponds sans ciller :

— On a plein de fleurs sauvages aussi. Mais personne ne s'en occupe. Personne n'arrose. Ça pousse dans tous les sens.

Alors qu'elle dispose les roses sur le guéridon, près de la porte vitrée à double battant qui sépare la cuisine du salon, je me demande pourquoi j'invente ces bobards. À la villa La Plaine, il n'y a pas une seule fleur. Même l'herbe de la cour est cramée. Il y a plus de béton que de plantes vertes ou d'arbustes.

Le père Rode, qui habite au rez-de-chaussée, a bien tenté de cultiver quelques plants de tomates dans un coin, près des cabinets, mais elles sont rachitiques. Il est plus doué pour les grillades qui rôtissent devant chez lui en nous enfumant. Il fait cuire ses côtelettes d'agneau sur une grille rouillée posée sur quatre petites pierres et alimente son feu avec des sarments de vigne qui dégagent une fumée qui pique le nez et qui pétaradent comme au 14 Juillet.

La dame de la cité Million revient vers moi. Elle porte aujourd'hui une robe légère en tissu bleu à pois blancs, assez décolletée. Elle est plus maquillée que d'habitude. Elle a forcé sur la poudre. Ses pommettes sont plus roses. Ses lèvres sont barbouillées de Rouge Baiser, comme celui des stars d'Hollywood. Elle n'a pas mégoté non plus sur le parfum. Elle a dû se vider tout un flacon derrière les oreilles.

Elle se penche en me demandant d'une voix très douce :

— Tu as fini ?

Je m'aperçois pour la première fois qu'elle a de beaux nichons blancs. Je crois distinguer la pointe brune de l'un d'eux et cette vision me met le feu aux joues.

Mon embarras ne lui échappe pas. Elle porte aussitôt une main sur son décolleté en se relevant et en saisissant trop vivement la bouteille de limonade qu'elle laisse échapper et qui éclate sur le carrelage. Elle pousse un cri qui alerte aussitôt ma mère, laquelle surgit en m'apostrophant :

— Qu'est-ce que tu as fait encore, malheureux ?

Avant que j'aie le temps de répondre, Mme Pozzi me fixe une nouvelle fois avec un regard étrange et lance en soupirant :

— C'est moi, la maladroite. Il n'y est pour rien, votre garçon.

Ai-je rêvé ou m'a-t-elle vraiment fait un clin d'œil de complicité, en tournant le dos à ma mère qui éponge la limonade étalée sous la table de mon goûter ? Je ne sais pourquoi, je suis pris d'un soudain fou rire que je réprime très vite en voyant Mamoune à genoux, serpillière à la main, aux pieds de sa patronne.

Je crois que j'ai honte de ma mère...

À cette heure de l'après-midi, la villa La Plaine n'est que ronflements, soupirs, froissements de draps, grésillements d'insectes, de mouches aveugles et frémissements de feuilles de figuiers et d'acacias agitées par un souffle de vent chaud qui parvient à se glisser entre les jalousies. Elles modulent dans chaque pièce une lumière douce favorisant pour les uns un sommeil réparateur, pour les autres, comme dit Vivi, des « siestes canailles » qui n'en finissent pas. Et justement la sieste, pour les deux amis, est propice à la transgression d'interdits.

Ils se sont retrouvés dans le cabanon du Petit en s'empressant de se débarrasser de leurs vêtements, à l'exception de leur culotte. Par une sorte de soupirail, à droite de la porte d'entrée à la peinture écaillée, un souffle brûlant imprègne l'abri des deux enfants.

Dehors, un soleil blanc accable murs et toiture de la villa La Plaine. Il n'est pas recommandé de traverser pieds nus la cour, dont la plus grande partie cimentée est presque incandescente. Les tessons de verre sur le mur séparant la cour de la propriété du père Séguier étincellent sous les rayons du soleil.

Les chats de la maison, en rangs d'oignons, ronronnent à l'unisson dans la pénombre au pied de la cage d'escalier. Les dalles en ciment ont gardé un peu de fraîcheur...

Les deux amis sont allongés sur le dos, côte à côte, sur le matelas que le Petit a recouvert d'un drap usé. En se glissant sur le flanc, le bras en équerre soutenant sa tête, Vivi observe son ami d'un air circonspect. Elle dit avec une moue revêche :

— Ton zlip kangourou, tu ne le quittes jamais ou quoi ?

Vivi ne dit pas slip. Elle dit « zlip », avec un « z » très appuyé.

— Il n'est pas sale, se défend le Petit sans énergie. C'est à cause des abricots...

Il sourit avec une sorte de gêne.

— C'est tes petites couilles que tu appelles des abricots ? demande-t-elle en s'allongeant sur le dos, les yeux fixés sur les poutres du cabanon couvertes d'une épaisse poussière blanche.

— Ben non, c'est pas mes couilles, bafouille le garçon en esquissant un geste vague de la main. Chez la mère Pozzi, explique-t-il, j'avais piqué des abricots. Et, pour ne pas déformer mes poches, je les avais glissés dans mon slip. Mais je les ai écrasés en marchant.

Vivi répond en le fixant, l'air perplexe :

— T'es pas bien malin. Et tu crois que je les aurais mangés, tes abricots qui se sont baladés dans ton zlip ? Tu te prends pour un

kangourou ou quoi ? C'est ton zlip qui est kangourou, pas toi, pauvre pomme !

Ne sachant que répondre, le garçon se redresse sur un coude, fuit les yeux de son amie, regarde le torse maigrelet de Vivi et lance avec un sifflement :

— C'est vrai qu'ils ont poussé, tes nichons ! Ça se voyait pas sous ta robe.

— Dis pas « nichons », le reprend Vivi.

Elle soupire et ajoute fermement :

— « Nichons », c'est vulgaire, ça fait femme. Vieille femme, même.

Elle hésite et ajoute, péremptoire :

— Ça fait même péripatéticienne !

— Périquoi ? bafouille le garçon.

Vivi observe une araignée qui n'en finit pas de tisser entre deux poutres un voile frémissant. Elle poursuit avec la suffisance d'une première de la classe :

— C'est le vrai nom pour dire prostituée. Une pute, si tu préfères. Tu sais pas encore ça, à ton âge ?

— Si, je le savais. Mais j'avais oublié.

Le Petit marque un temps, se mordille la lèvre inférieure, pose son index sur le nez de Vivi et dit d'une voix douceuse :

— Je l'aime bien, ton petit nez...

— Il y a que mon nez qui t'intéresse ? demande la gamine avec un air coquin.

Le Petit hésite à répondre. Après un bref instant de silence, il dit en baillant à s'en décrocher la mâchoire :

— Bien sûr que non, il n'y a pas que ton nez que j'aime.

Aussitôt, Vivi reprend par-dessus son épaule :

— Alors viens sur moi, idiot de la lune. Nous aussi, on va la faire, la sieste, canaille !

Par la petite lucarne au-dessus d'eux, couverte de fientes gris et blanc, Vivi jette un coup d'œil sur le ciel qui se couvre de nuages noirs de plus en plus menaçants. Une ride de contrariété barre son front. Comme si elles pressentaient l'orage, deux araignées s'agitent en remontant précipitamment leur fil comme pour se mettre à l'abri. L'air semble soudain manquer dans le refuge.

Alors que le garçon roule avec maladresse sur son amie, celle-ci le prévient :

— Tu gardes ton zlip, hein ? Moi aussi, je garde ma culotte. On va faire l'amour par-dessus. Comme ça, je ne tomberai pas enceinte.

— T'es trop jeune pour tomber enceinte, glapit le Petit.

Vivi regarde son copain avec sévérité et dit :

— Qu'est-ce que t'en sais si je les ai pas, mes choses ?

Comme s'il retrouvait une soudaine assurance, le garçon répond sur

un ton hâbleur :

— J'ai bien vu que t'en avais pas, des serviettes hygiéniques. Je suis pas aveugle !

— T'es peut-être pas aveugle, s'empourpre l'adolescente, mais t'es pas moderne. C'est les vieilles qui ont encore des serviettes. Nous, maintenant, on a des tampons.

— Des tampons de quoi ? demande le Petit, l'air un peu niais.

Vivi pose ses deux mains sur les épaules du garçon en le repoussant légèrement et reprend en plantant ses yeux dans les siens :

— Des fois, je me demande si tu les as vraiment, tes treize ans, tellement que t'es nouille.

Vexé, le Petit s'apprête à se laisser glisser sur le côté. Vivi le retient, l'enserme des deux bras et murmure :

— Allez, espèce d'abricot, embrasse-moi et mets la langue.

Ils restent ainsi, dans les odeurs de poussière et de chaud, une bonne partie de l'après-midi. Inondés de transpiration, le corps brûlant, la bouche sèche, ils finissent par se détacher l'un de l'autre.

— Ça donne soif de faire l'amour, dit Vivi tout ébouriffée. On aurait dû amener une bouteille d'eau avec de la poudre de coco.

Boudeur, le Petit marmonne, les yeux dans le vide, mâchoires serrées :

— On n'a pas fait l'amour. C'est pas comme ça, faire l'amour. Là, on fait semblant, puisque je mets pas ma quique dans ta fente.

— Je t'ai dit que je voulais rester vierge jusqu'à mon mariage, dit Vivi sur un ton qui n'appelle plus la discussion.

Le Petit se relève à demi en faisant une grimace.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Vivi les yeux mi-clos.

— Rien, rien, balbutie le garçon embarrassé.

— Mais si, il y a quelque chose. Tu en fais une drôle de tête...

— J'ai mal, finit par admettre le Petit.

— Où tu as mal ? demande Vivi en enfilant son tricot de corps.

D'un doigt, le garçon montre son bas-ventre.

— Il y a du sang sur ton zlip, constate Vivi intriguée. D'habitude, ajoute-t-elle, c'est les filles qui saignent.

— C'est à force de me frotter contre ta fente, confie le garçon d'un ton morose.

Et Vivi reprend d'une voix malicieuse :

— C'est vrai qu'elle était bien dure, ta quique.

— Faut plus faire comme ça ! Ça me fait trop mal. Et puis, à force de pas laisser sortir mon sperme, ça me donne une douleur dans le ventre.

Sincèrement attendrie, Vivi murmure alors, à genoux devant son ami :

— Allez, montre-le-moi ton oiseau, que je lui fasse un bisou. Ça lui

fera du bien.

À cet instant, un long grondement résonne dans le cabanon, suivi du bruit de grosses gouttes de pluie qui fouettent les tuiles. Très vite, leur cache est plongée dans une demi-obscurité. Vivi enlace son ami et chuchote, frémissante :

— J'étais sûre que ça allait tourner à l'orage. On crevait trop de chaud.

Elle marque un temps et ajoute d'une voix de petite fille :

— Ça me fait peur, l'orage. Surtout la nuit...

— T'inquiète pas, je suis là, répond le Petit d'une voix qu'il veut rendre rassurante.

L'orage s'abat sur la villa La Plaine, couche les arbustes, malmène les longues branches des acacias. Une pluie de grêlons mitraille les feuilles du figuier et crépite sur le toit du cabanon.

— Tu crois que c'est comme ça, la fin du monde ? demande Vivi le regard fixe. Tu y penses, toi, des fois ?

Le Petit la serre contre lui et l'embrasse dans le cou, enivré par sa peau à l'odeur de violette. Il se dit qu'il ne pourra jamais se passer d'elle. Mais qu'il faudra attendre encore pas mal de temps avant de la demander en mariage...

Sur le chemin vicinal, les hirondelles rivalisaient dans un étourdissant concours de rase-mottes. Puis, au-dessus des vignes vertes du père Séguier, ça s'est mis à craquer une nouvelle fois. Un éclair blanc a déchiré l'épaisse couche de nuages lugubres et c'est retombé d'un coup, à gouttes épaisses. Elles avalaient le goudron en faisant de grosses bulles qui éclataient les unes après les autres. C'était comme si l'orage effaçait le paysage. On n'y voyait pas à cinq mètres.

Et c'est à ce moment-là que j'ai vu Humphrey Bogart. Il portait son trench-coat avec le col relevé et tenait à la main une belle valise en cuir, entourée de grandes courroies reliées par des boucles métalliques rutilantes. Il avait l'air d'être passé entre les gouttes.

Sur le moment, je ne l'ai pas reconnu. Vivi venait de sortir du cabanon et je m'apprêtais à remonter à la maison quand j'ai aperçu la silhouette du frangin sous le porche, à contre-jour. J'avais l'impression d'être dans un film. Avant de disparaître, Vivi m'a demandé, intriguée, entre deux éclats de tonnerre :

— C'est ton frère Guy ?

Elle ne m'a pas laissé le temps de lui répondre. Elle a repris, les yeux brillants, avec un air de femme fatale :

— Il est drôlement beau. On dirait un acteur de cinéma...

J'ai oublié Vivi et, sans me soucier de l'averse, je me suis précipité en courant dans les bras de Bogart. Il sentait bon l'after shave et la cigarette américaine mentholée. Je ne sais pas pourquoi, j'ai éclaté en sanglots. Lui aussi, je crois qu'il était ému. La voix un peu rocailleuse, il m'a serré contre lui et a dit en me considérant de bas en haut :

— Que tu es grand ! Je ne t'avais pas reconnu sous le porche.

Il y a eu un dernier grondement et la pluie a cessé aussi vite qu'elle était tombée. Le soleil a fait aussitôt son apparition. Dans la cour grise, de la vapeur montait de la terre en volutes violettes, tels des feux follets. L'arrivée de mon aventurier de frère n'en paraissait que plus mystérieuse.

Je ne sais si Vivi l'avait prévenue, mais Mamoune a déboulé comme une folle, en larmes elle aussi. Humphrey Bogart l'a serrée longuement dans ses bras en caressant ses cheveux trempés qui lui collaient sur le front et les tempes.

Il faisait tellement chic, le frangin, avec son pantalon gris au pli impeccable et ses magnifiques chaussures en cuir marron, comme éternellement neuves. On aurait dit qu'il n'était pas de la famille, tellement il avait la classe...

Avec Mamoune, ils sont remontés bras dessus, bras dessous. Moi, je

me suis accroché à la ceinture du trench-coat, comme un petit chien marchant au côté de son maître, portant de l'autre main sa valise qui pesait une tonne...

— Je te fais chauffer un peu de café ? lui a demandé Mamoune, toute fébrile, une casserole à la main.

Chez nous, on fait toujours réchauffer le café. C'est à croire qu'il n'est jamais frais. Elle s'est dirigée prestement vers la gazinière en remettant en place la mèche de cheveux qui lui tombe toujours sur le front. Le visage rosi par l'émotion, Mamoune avait l'air subitement plus jeune, moins fatiguée. Elle ne le quittait pas des yeux, son fils aîné. Lui aussi n'avait d'yeux que pour elle. Heureusement qu'il ne regardait pas à quoi ressemblait notre cuisine et les pièces aux murs délavés, aux carrelages disjoints par les interstices desquels on pouvait, par endroits, voir chez le voisin du dessous. Ça me faisait honte d'accueillir un homme si élégant dans ce taudis. J'étais également gêné par l'odeur des poubelles entreposées dans un recoin de la cuisine, derrière un rideau un peu crasseux.

Mamoune a servi le café à l'aide d'une casserole au manche à moitié cramé, dans une tasse du service qu'elle ne sort que pour les grandes occasions, c'est-à-dire jamais. Humphrey Bogart lui a souri en révélant une belle rangée de dents blanches, comme celles de la fille qui fait la réclame pour le dentifrice Colgate. Puis il a posé deux paquets sur la table de la cuisine, m'a tendu le premier avec un air légèrement chagriné et m'a dit, en hochant la tête :

— Je ne suis pas sûr que ça te plaise, je ne pensais pas que tu étais si grand.

J'ai déchiré l'emballage sans empressement, pour faire durer le plaisir, car ce n'est pas souvent qu'on me fait des cadeaux. En découvrant le camion en métal rouge et bleu, aux roues noires en caoutchouc, je me suis dit que si j'avais reçu un cadeau pareil il y a deux ans, j'aurais été vachement heureux. Hélas, je n'avais vraiment plus l'âge de jouer aux petites voitures...

Quelques instants plus tard, en examinant le camion sous toutes ses coutures, j'ai senti remonter en moi toute ma petite enfance. C'était la première fois de ma vie qu'on m'offrait un jouet comme celui-là. La plupart du temps, quand je m'amusais aux petites voitures, c'était avec des boîtes de sardines vides que je bricolais en perçant des trous avec un clou de chaque côté, avec de vieux boutons de veste ou de gilet en guise de roues. Je les attachais les unes aux autres, pour former les wagons d'un train.

J'ai toujours eu des jouets fabriqués avec des bouts de ficelle et c'est aussi pour ça que je n'aime pas Noël. Je ne me souviens pas d'avoir eu, en ce jour tant attendu par les autres minots, le moindre truc d'enfant. On m'a toujours offert de l'utile. Mamoune se saigne aux

quatre veines pour m'acheter un pull-over ou un pantalon. À l'école, je déteste quand on me demande :

— Et toi, qu'est-ce que t'as eu pour Noël ?

Pour ne pas avoir l'air d'un malheureux, d'un petit indigent, je m'invente de superbes cadeaux et je réponds avec emphase :

— Cette année, une boîte de Meccano et un vélo.

Les copains ne me croient pas toujours, mais ils ne le montrent pas. Aussi, avec ce cadeau de mon grand frère, je n'avais qu'une hâte : me précipiter dans la cour, tracer un circuit sur la terre battue et faire circuler mon camion. Pris d'un nouvel élan d'affection et plein de reconnaissance, je me jetai une nouvelle fois dans les bras de mon frangin en respirant une lampée de son aftershave de riche.

Mamoune, qui venait d'ouvrir à son tour son paquet, était en extase. Elle tenait devant elle un chemisier en soie d'un vert lumineux, boutonné sur le côté à la mode indochinoise, avec des motifs brodés représentant des fleurs d'Extrême-Orient et des dragons. En frémissant, elle a murmuré d'une voix plaintive :

— Tu es fou, mon grand, c'est trop beau ! Jamais je n'oserai le porter, ce chemisier.

Humphrey Bogart l'a soulevée, et, tournant deux fois sur lui-même, il s'est exclamé en riant :

— Mais bien sûr que tu vas le porter, ma petite mère !

Tout émue, elle a balbutié :

— Même Mme Pozzi n'en a pas d'aussi élégant.

En reposant Mamoune, le frangin a ajouté :

— Et demain, avec le Petit, on ira faire des emplettes.

Il s'est tourné vers moi, m'a soulevé à mon tour et m'a demandé :

— T'es d'accord ? Je suppose que tu as besoin de chemisettes et de chaussures neuves. Ça te dirait, une belle paire de mocassins ?

La grosse boule que j'avais dans la gorge, qui ne cessait de monter et descendre, ne me permit pas de répondre. Je me suis contenté d'acquiescer par une succession de hochements de tête, tel un petit mulet heureux devant son seau d'avoine.

Je ne sais pas si ce sont mes « vroom, vroom », pour imiter le bruit d'un moteur de camion, qui ont alerté Vivi. J'étais sûr qu'elle allait se foutre de ma poire. Elle m'a surpris au moment où, à quatre pattes, je faisais rouler mon véhicule sur le parcours que j'avais tracé en toute hâte devant le cabanon du père Rode.

— Alors, morveux ? qu'elle a fait d'un œil soupçonneux. On fait joujou ?

Je me suis relevé d'un bond et, d'un ton misérable, je lui ai répondu en m'étrangeant :

— C'est mon frère qui me l'a rapporté d'Indochine.

J'ai cru qu'elle allait en rajouter en railleries, mais elle a saisi le

jouet qu'elle a examiné sous toutes ses faces, puis elle a ajouté avec un beau sourire, comme si elle voulait subitement me rassurer :

— Évidemment, si c'est Clark Gable qui t'a fait ce cadeau, ça change tout.

Elle m'a rendu le camion. À mon tour, je lui ai fait un généreux sourire et je lui ai demandé :

— Tu trouves qu'il ressemble à Clark Gable, le frangin ? Moi, il me fait plutôt penser à Bogart, avec son trench-coat.

— De visage, a réfléchi Vivi, c'est plutôt Clark Gable, avec sa petite moustache...

Elle s'est reprise en cillant exagérément :

— Ou alors Errol Flynn, dans *Robin des Bois*.

Elle a marqué un silence et elle a ajouté, avec son air de femme fatale :

— En tout cas, il est vachement beau, comme mec...

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander, avec une pointe de jalousie dans la voix :

— Plus beau que moi ?

— C'est pas pareil, a répondu Vivi en me toisant. Lui, c'est un homme...

Comme je ne savais plus quoi répondre, j'ai fait courir sur ma main les roues du camion et, cherchant à me justifier, j'ai dit à Vivi pour l'attendrir :

— Tu comprends, j'en ai jamais eu des comme ça, quand j'étais petit.

Elle a répliqué avec un air important, en tirant sur son tricot de corps pour faire pointer ses petits seins :

— T'es pas bien grand encore, t'as le droit de faire joujou.

Puis, avant de se retourner, elle m'a balancé, méchante comme une teigne :

— Vouais, t'es encore un minot ! Moi, je ne me vois pas jouer à la poupée. J'ai passé l'âge...

Je l'ai laissée s'éloigner sans réagir et, quand elle a disparu sous le porche, je me suis empressé de faire circuler à nouveau mon magnifique camion en fredonnant la chanson d'Yves Montand :

La route est un long ruban

Qui défile, qui défile...

J'ai senti quelque chose de gras me tomber sur la tête. J'ai levé les yeux au ciel. Juste au-dessus de moi, sur un fil électrique, une hirondelle venait de se libérer d'une fiente blanchâtre.

J'ai joué jusqu'au soir avec ce camion magnifique, comme un gamin, oubliant que j'allais avoir bientôt quatorze ans...

Puisque Humphrey Bogart était à la maison, je n'avais pas très envie d'aller goûter cette semaine chez Mme Pozzi. Mais Mamoune a insisté en me disant que sa patronne avait une surprise pour moi. Alors je me suis laissé convaincre.

Aujourd'hui encore, ça tape dur. Le ciel est blanc et, si on regarde le soleil, c'est sûr qu'on se crève les yeux. En partant, sous le porche de la villa La Plaine, j'ai croisé une colonie de chats squelettiques aux poils comme des épines. Ils se frottaient contre les murs, en quête d'un peu de fraîcheur.

En haut du chemin 108, le paysage flotte, danse comme un mirage dans le désert. Tout tremble. Tout est sec. Mes oreilles bourdonnent. Je n'ai plus de salive et je transpire autant que l'épicier-boulangier qui passe tous les jours avec sa camionnette et qui sent la sueur à des kilomètres. Il se donne des airs de Raimu dans *La Femme du boulanger*. Comme lui, il porte une calotte qui glisse régulièrement de son crâne et un tricot de corps auréolé de traces sous les aisselles. À vomir. Il a la taille prise dans une large bande de tissu noir qui accentue la rotondité de son ventre. Elle retient également un pantalon de toile bleu souillé de farine et de jaune d'œuf. Été comme hiver, il est chaussé des mêmes pantoufles éculées, véritables nids à puces. Son cou de taureau est cerné d'une couronne de poils de sanglier. Je ne l'aime pas trop, surtout depuis qu'il ne veut plus nous faire crédit. L'autre jour, il m'a filé la honte en me balançant devant tout le monde :

— Tu diras à ta mère qu'elle se dépêche de me payer la note... Ça commence à bien faire.

Mais cette honte-là, c'était pas la pire. Au moment où j'allais partir, il m'a fait en me tirant par les cheveux :

— Attends, je sers ma dernière cliente et je vais voir ce que je peux faire...

Sur le moment, je me suis dit : « Après tout, c'est peut-être pas une peau de vache, le sosie de Raimu. Il va nous prolonger le crédit... »

J'ai sorti la liste des commissions, qui était bien longue, et j'ai attendu au cul de la camionnette en reprenant espoir. La dernière bonne femme qui faisait la queue me regardait avec un drôle d'air, comme si elle n'avait jamais vu un petit pauvre. J'ai rougi comme un imbécile en croisant son regard. Quand elle s'est éloignée, le cabas débordant de victuailles, le Raimu m'a lancé en essuyant son front inondé de transpiration à l'aide d'un mouchoir sale comme une serpillière :

— Allez, grimpe dans la camionnette et montre-moi ta liste...

D'habitude, je ne monte jamais dans le Citroën et je ne comprenais pas pourquoi il me proposait de le faire. Il a insisté en me poussant du plat de la main dans le dos, puis il a ajouté :

— Va choisir ce qu'il te faut. J'en ai ma claque, ce matin, de servir tout le monde...

À peine avais-je mis un pied à l'intérieur, il a baissé l'auvent sur le côté de la camionnette et fait glisser la porte. Je me suis retrouvé dans la pénombre, coincé entre les cageots de fruits et le gros Raimu qui suait de plus en plus comme un porc. D'une voix aigrelette, il m'a dit :

— Tu sais, mon gars, dans la vie, on n'a rien sans rien... Si tu veux ramener à bouffer chez toi, faut que tu te montres bien gentil et que tu ne dises rien à personne...

Avant même que je comprenne ce qu'il me racontait, il m'a pris la main et l'a posée sur sa braguette en soufflant comme un bœuf. Avec sa pogne, il m'a serré la nuque en murmurant :

— Elle est pas si grosse, hein, la tienne...

Je me suis débattu en gueulant :

— Ça va pas, non ? Lâche-moi, vieux cochon !

Il m'a mis l'autre main sur la bouche en m'ordonnant de me taire et m'a forcé à me mettre à genoux. Il soufflait comme une vieille locomotive en me suppliant d'une voix geignarde :

— Allez, sois un bon gars...

Puis, soudain violent, il a dit en me tirant les cheveux :

— Allez, je te dis !

J'ai pincé mes lèvres plus fort en retenant une envie de vomir. J'ai rassemblé mes forces et j'ai réussi à le repousser. Il s'est affalé dans les cageots et j'en ai profité pour ouvrir la portière à glissière et prendre la fuite en courant...

Cette histoire, je ne l'ai racontée à personne, même pas à Vivi. J'avais trop honte. Je ne suis plus jamais retourné faire les commissions chez ce vieux dégueulasse. J'ai dit à Mamoune qu'il ne voulait plus nous faire crédit. On lui a laissé une belle ardoise, mais il n'a jamais réclamé l'argent qu'on lui devait.

Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Je n'y pense plus. Aujourd'hui, je me demande surtout ce que c'est que cette surprise qui m'attend chez la patronne de Mamoune.

Il n'y a pas un chat dans les rues. C'est vrai que c'est l'heure de la sieste. Je ne sais pas comment les gens parviennent à dormir avec le boucan que font les cigales dans notre coin. Leur « cré-cré-cré » me tape sur le ciboulot.

J'ai pris un raccourci en coupant par la voie ferrée qui conduit à la gare de triage. J'ai fait attention à ne pas me laisser surprendre, comme l'autre jour, par une de ces saloperies de vipères qui viennent

se faire bronzer entre les traverses, sur les cailloux chauffés à blanc. J'ai voulu, au passage, faire l'équilibriste sur les rails. Ils étaient si bouillants que je me suis cramé la plante des pieds à travers mes sandalettes. Quelquefois, quand je passe sur la voie, je pose mon oreille sur le métal, comme les Indiens, pour épier l'approche d'un train de visages pâles, quitte à me brûler la joue.

À l'entrée de la cité Million, dans les rues, le goudron fond et colle aux chaussures. À cette heure de l'après-midi, tous les volets sont clos. On n'entend rien. Ici, même les cigales la ferment. Comme si elles avaient reçu l'ordre de ne pas déranger les richards qui somnolent. C'est pour ça qu'elles viennent faire leur vacarme dans notre quartier, chez les pauvres. J'ai souvent remarqué que, dans les maisons des riches, il fait toujours frais l'été et chaud l'hiver. Chez nous, on crève de juin à septembre, surtout la nuit, et on se pèle le cul dès la rentrée des classes.

Ma gorge est sèche. J'ai soif. Mme Pozzi m'a certainement préparé, comme d'habitude, un Pschitt orange bien frais. Ça va être quoi, la surprise ? Pas une ombre le long des villas. Je commence à les connaître par cœur. C'est simple, elles sont toutes construites sur le même modèle. Finalement, elles ne me plaisent pas vraiment. Elles sont trop massives. Trop prétentieuses. Certaines ressemblent à de véritables bunkers, d'autres imitent les châteaux avec leurs tours, leur donjon, leurs mâchicoulis, prêts à verser de l'huile bouillante sur les gueux de mon quartier qui s'aventureraient aux portes des seigneurs de la cité Million.

On les voit rarement, ces seigneurs. Ils arrivent chez eux après le boulot, au volant de superbes bagnoles, des Versailles ou des Chambord aux vitres fumées, avant de disparaître derrière les portails électriques qu'ils actionnent depuis leur carrosse. On n'entend jamais rien derrière les murs de ces villas. Pas de cris, pas de rires d'enfants. Pas de vie. Silence total, comme au cimetière. J'ai parfois l'impression de passer devant des maisons fantômes. Même chez Mme Pozzi. Tout est feutré, étouffé. Parfois, tandis que je goûte tranquillement, elle surgit derrière moi sans que je l'aie entendue approcher. On dirait qu'elle glisse sur le marbre et que sa respiration est absorbée par les tentures.

Nous, à la villa La Plaine, on vit dans un trou à rats ; mais si l'on me donnait une maison comme celle-là, je crois que je la revendrais tout de suite. Je préférerais habiter un de ces immeubles qui viennent d'être construits près de la route qui mène à la mer, vers Palavas-les-Flots. Les voisins appellent ça des HLM. Je ne sais pas ce que ça veut dire, « HLM », mais je les trouve épatants. Chaque appartement a au minimum une cuisine, un salon-salle à manger, deux chambres et une salle de bains dans laquelle on peut se doucher chaque jour !

Pour avoir un appartement comme ça, il faut faire une demande aux services sociaux, mais la voisine du bas, Mme Mauriol, nous a dit qu'il faut avoir un sacré piston pour en décocher un. Où pourrait-on en trouver, nous, du piston ? On peut toujours courir avant de déménager... À moins qu'un de ces jours on passe à travers le carrelage pourri et qu'on se retrouve le cul en l'air au rez-de-chaussée, chez le père Rode ! Ils seraient bien obligés de nous reloger, ceux de l'administration. Du coup, je vais peut-être me décider à creuser un peu plus les trous au sol de notre gourbi pour provoquer un effondrement...

Ça serait vraiment chouette si on habitait une HLM. Peut-être que j'aurais pour voisine la belle Rita ? Elle est super, Rita. C'est la grande sœur de Latorre, un copain qui habite dans une des deux grandes barres d'immeubles. Elle est plus âgée que moi, elle doit avoir seize ans. Et si j'embrasse si bien avec la langue, c'est grâce à Rita. C'est elle qui m'a appris.

Une fois, je suis allé chercher mon copain. Il n'était pas chez lui et Rita m'a dit de l'attendre si je voulais. Comme je restais sur le pas de la porte, elle m'a proposé d'entrer. Dès qu'elle m'a parlé, j'ai rougi. Je n'osais pas la regarder car elle n'était pas très habillée. Elle portait un short vachement court qui révélait ses longues cuisses bronzées et un chemisier à carreaux rouges et blancs, noué sur le ventre, qui laissait voir son nombril. Elle n'avait pas pu fermer les trois boutons du haut et j'étais fasciné par ses nichons. De vrais nichons de femme. Elle était coiffée comme Brigitte Bardot, mais en brune. Moi, je l'aime pas trop, BB. Je préfère Claudia Cardinale ou Mylène Demongeot. Devant Rita, je ne savais plus où mettre mes yeux. Heureusement qu'elle m'a demandé si je voulais visiter les lieux, ça m'a permis de penser à autre chose...

D'emblée, j'ai été impressionné par cet appartement qui sentait encore la peinture fraîche. Rita m'a d'abord fait découvrir la salle à manger, avec ses meubles qui brillaient comme s'ils sortaient du magasin. On est passé très vite devant les chambres. J'ai été fasciné par la salle de bains, avec sa baignoire en forme de sabot. J'ai dit à Rita qu'elle avait de la chance de pouvoir se doucher tous les jours. Devant mon air plein d'envie, elle m'a proposé de m'y glisser vite fait. Je ne me le suis pas fait répéter deux fois. J'ai fait un signe de la tête, elle a poussé la porte et en trois secondes je me suis foutu à poil. Rita est revenue cinq minutes plus tard en tambourinant nerveusement. J'avais à peine enfilé mon short que j'ai senti sa bouche qui envahissait la mienne, sans comprendre comment ça s'était passé. J'ai cru que j'allais tomber dans les pommes.

Je crois que je me souviendrai toute ma vie des lèvres de la belle Rita. Elle m'avait inondé de sa salive et sa langue, un vrai tourbillon,

me fouillait délicieusement la bouche. J'en perdais la respiration. Je n'ai jamais dit à Vivi que je connaissais Rita et que j'avais visité un appartement d'HLM, car je sais qu'elle ne les aime pas, ceux des HLM. Elle dit souvent qu'ils se prennent pour des riches et qu'ils pètent plus haut que leur cul...

Un pain aux raisins, deux pâtes de coing, un chausson aux pommes, une part de tarte aux figues, un sorbet et un verre de Pschitt orange... Ce goûter est pour un ogre ! Je ne sais trop par quoi commencer. Mme Pozzi, debout à l'extrémité de la table, m'encourage par de petits coups du menton qui me disent : « Allez, allez, vas-y ! »

Je commence par la tarte. La première bouchée fond délicieusement sous le palais. Des effluves de pâte chaude me titillent les trous de nez. En trois bouchées, je lui fais un sort. Je ne sais pas pourquoi, après avoir goûté du bout des lèvres les pâtes de coing bien sucrées, des larmes me viennent aux yeux. J'absorbe un demi-verre de Pschitt qui me picote la langue et j'enchaîne avec le sorbet onctueux qui glisse au fond de ma gorge en rafraîchissant mes papilles reconnaissantes, au moment où Mamoune surgit en soupirant face au carnage.

— Tu vas te rendre malade, dit-elle en fronçant les sourcils.

Elle se tourne vers sa patronne et bafouille d'un air contrit :

— Vous me le gâtez trop, ce gosse, madame Pozzi.

Je n'aime pas quand ma mère fait l'humble devant sa patronne. Cette dernière papillonne des yeux, arbore un grand sourire de dame patronnesse et ajoute :

— Vous savez, Jeanne, que je l'aime bien votre garçon !

Elle renifle, ravale un début de sanglot et ajoute en croisant mon regard :

— Je n'ai pas eu, comme vous, la chance d'avoir des enfants.

Puis elle ajoute sur un ton plus joyeux en frappant dans ses mains :

— Allez, c'est le jour des surprises ! On descend au garage.

Elle me prend par le bras, me tire de la chaise. J'ai à peine le temps d'engloutir une dernière part de tarte qu'elle me dit, excitée comme une puce :

— Allez, viens voir. Tu vas être content.

Dans la pénombre du garage vide, briqué comme une salle de bal, je distingue à peine contre le mur, face aux escaliers, la surprise qui m'attend. Mme Pozzi allume et s'exclame sous l'éclat blanc des néons :

— Voilà, il est à toi. Il appartenait à ma petite nièce. Elle a dix-huit ans aujourd'hui, elle ne peut plus s'en servir.

Pour une surprise, c'est une sacrée surprise. J'en suis glacé d'étonnement. J'hérite d'un vélo de fille rose, couvert sur le cadre de décalcomanies représentant des oursons. Je reste sans voix, paralysé au milieu du garage.

— Alors, tu es content ? me demande la dame si généreuse.

— Dis merci à Mme Pozzi, renchérit Mamoune, visiblement ébahie par ce fabuleux cadeau.

— Tu sais en faire, au moins ? s'inquiète ma bienfaitrice.

Je fais un signe affirmatif de la tête. Mme Pozzi met sans doute sur le compte de l'émotion mon peu d'enthousiasme. Mais je comprends que je dois, pour Mamoune, me montrer comblé par ce cadeau inattendu. En me dandinant sans savoir pourquoi, je lance un discret : « Magnifique ! » Jamais je n'oserai me balader sur ce vélo de fille du côté de la villa La Plaine. J'ajoute en grimaçant malgré moi :

— Je viendrai le chercher demain.

— Je mérite bien une bise, soupire Mme Pozzi en se penchant.

Je lui claque un bécot rapide, sans oublier de jeter un coup d'œil dans son décolleté.

Un peu plus tard, sur le chemin du retour, je demande à Mamoune en aspirant une grande bouffée d'air sec et chaud :

— Pourquoi on me donne toujours des choses qui ont déjà servi aux autres ?

Il avait pourtant pris ses précautions avant de partir. Assis sur son lit, il avait vérifié l'état de ses chaussettes. Il n'avait pas constaté de trous aux talons ni aux extrémités. Il avait pris soin également de cracher dans ses mains pour plaquer ses cheveux frisés et de repasser lui-même son pantalon du dimanche, après avoir fait chauffer le fer sur le plus petit feu de la gazinière.

De la villa La Plaine, ils ont marché une bonne demi-heure avant d'atteindre le centre-ville et le magasin à l'enseigne d'André qui se vantait d'être, depuis des années, « le chausseur sachant chausser ». C'est quand il s'est défait de sa sandalette devant la jeune vendeuse aux cheveux blonds décolorés remontés en chignon, abondamment maquillée et parfumée, habillée d'une minijupe noire, qu'il s'est aperçu que son orteil avait jailli tout entier. La chaussette du pied droit, trop fine, trop usée, n'avait pas résisté. Dépité, il a cherché, pour se cacher, un trou de souris qu'il n'a pas trouvé. Il était d'autant plus gêné qu'il n'avait pas curé ni coupé depuis longtemps l'ongle de cet orteil. Si Vivi avait été là, il n'aurait pas échappé à ses sarcasmes. L'air désespéré, il a regardé autour de lui si d'autres clients, dans la boutique, pouvaient s'apercevoir de son infortune. Heureusement, il n'y avait pas grand monde à cette heure de la matinée. Humphrey Bogart, qui lui avait promis de l'habiller de pied en cap, a levé les yeux au ciel en lissant sa moustache à la Clark Gable et n'a pu s'empêcher de pouffer. Son rire communicatif a déclenché celui de la vendeuse, qui a murmuré en ouvrant une boîte de chaussures :

— C'est pas grave, j'ai l'habitude.

Elle a dévoré des yeux Bogart-Gable et, sur un ton plein de compassion, a ajouté à l'adresse du Petit :

— Ça arrive souvent, tu sais...

En cherchant à dissimuler son pied sous le tabouret, il a senti qu'une boule de sanglots qui lui encombrait la gorge était sur le point d'éclater et d'inonder tout le magasin.

— Mais oui, c'est pas grave, a repris le grand frère en posant une main affectueuse sur son épaule.

La vendeuse aux joues rondes piquetées de taches de rousseur s'est relevée en tirant sur sa jupette jusqu'à mi-cuisse – qu'elle avait assez musclée –, puis elle a disparu un instant derrière un rayon. Elle est réapparue une chaussette neuve à la main qu'elle balançait devant elle, bras tendu, comme le pompon des manèges que l'on doit attraper pour gagner un tour gratuit. Mais le Petit n'avait pas le cœur à ça. Il n'avait qu'une envie : sortir le plus vite possible de ce magasin.

— On va en prendre trois paires, a dit aussitôt Humphrey Bogart avec un clin d'œil complice à son petit frère, encore rouge de confusion.

Il l'a aidé à enfiler la chaussette en tournant le dos à la vendeuse, laquelle s'est exclamée quelques secondes plus tard :

— Les voilà, ces mocassins. Ils sont magnifiques.

Elle a présenté sous le nez du jeune garçon les chaussures tant attendues.

— Elles te plaisent ? a demandé l'aîné en prenant une cigarette qu'il a portée à sa bouche sans l'allumer.

— Vachement ! a répondu le Petit dans une exclamation d'émerveillement qui a ému le grand frère.

— C'est du chevreau, a précisé la vendeuse avec un air expert.

Sur le ton de la confiance, elle a ajouté en soupirant, avec un regard pour Clark Gable :

— On n'en vend pas tous les jours, vous savez...

La poitrine de la jeune femme, en se retournant, s'était subitement gonflée, jusqu'à tirer sur le troisième bouton de son chemisier, déjà largement décolleté. Le Petit s'est empressé d'enfiler la paire de chaussures neuves en faisant observer avec une certaine gravité :

— Ça fait riche, le chevreau !

Observation aussitôt suivie d'un soupir de désolation. Certes, il était enchanté d'avoir pareils souliers, mais il songea subitement qu'aucun de ses pauvres vêtements ne pourrait s'accorder avec des mocassins aussi luxueux.

Humphrey Bogart, l'air attendri, observait le Petit. Il s'appuya d'une main sur le bout du comptoir, près de la caisse, remit dans le paquet la cigarette qu'il avait à la bouche et jeta un coup d'œil rapide dans la glace en pied qui lui faisait face. Aujourd'hui, débarrassé de son trench-coat, il ressemblait bien plus à Clark Gable, en effet. Il portait un blouson souple en daim, une chemise bleutée, un pantalon à pinces marron au pli net et une paire de chaussures, en daim également, avec une boucle dorée sur le côté. Il avait un peu forcé sur la brillantine. Ses cheveux, qu'il avait assez courts, luisaient et embaumaient. Tout en lui semblait justifier les coups d'œil appuyés que lui lançait régulièrement la jeune vendeuse qui ne semblait pas insensible au charme ravageur de son client.

Enfin, chaussé de ses mocassins, le Petit se releva sans trop bouger, les yeux figés sur ses somptueuses chaussures.

— Fais quelques pas, commanda gentiment le grand frère.

Le garçon craignait de glisser sur le parquet. Raide, hésitant, il fit prudemment un pas devant l'autre, comme s'il avait chaussé une paire de patins à roulettes. Le cuir crissait à chaque mouvement.

— Elles te font mal ? s'inquiéta le grand frère d'un air perplexe.

Le Petit fit non de la tête, sans pouvoir dissimuler une légère moue. Il était surtout fasciné par l'élégance de ses chaussures. L'adulte se tourna vers la vendeuse et crut bon de préciser :

— Celles-ci, c'est pour le dimanche. Trouvez-moi une bonne paire de sandalettes en cuir pour tous les jours, quelque chose de très solide car il court partout, le drôle.

Appuyé sur le dos d'une chaise, le Petit, interloqué, s'exclama avec fougue :

— On en achète d'autres ?

L'aîné acquiesça en souriant. Il ôta son blouson qu'il jeta d'un geste souple sur ses épaules et remonta les manches de sa chemise, en révélant deux avant-bras musclés que la vendeuse observa d'un air rêveur. Le jeune garçon se frotta aussitôt les deux mains avec satisfaction et reprit sa place sur le tabouret, un large sourire aux lèvres auquel Humphrey Bogart répondit en découvrant sa dentition d'acteur de cinéma.

— Il est rudement content, votre fils, lança la jeune femme, les yeux papillonnants.

Surpris par cette méprise, le Petit resta bouche bée, les yeux écarquillés. Saisissant plusieurs boîtes à chaussures qu'elle empila avec adresse, elle ajouta sur un ton admiratif :

— On voit rarement les papas acheter des chaussures pour leurs enfants.

— Et c'est pas fini, répondit Humphrey Bogart. On va acheter également des chemises et des pantalons.

Avant de disparaître vers la réserve, les bras chargés, la marchande ajouta en direction du Petit :

— Tu as vraiment de la chance d'avoir un papa comme ça !

Elle marqua une brève pause, fronça les sourcils, détailla longuement le visage de son client et dit d'un air perplexe :

— Vous avez dû l'avoir jeune, je me trompe ?

Le Petit s'apprêtait à expliquer qu'il ne s'agissait pas de son père, mais il vit son grand frère, l'index sur les lèvres, qui l'invitait à se taire. Il se dit alors, en se précipitant dans ses bras, qu'il était l'enfant le plus heureux au monde. Enfin il l'avait, ce père dont il rêvait depuis toujours...

Il se prit à songer à sa grande sœur d'Algérie. N'aurait-elle pas fait, elle aussi, une maman idéale ? Une maman de substitution ? Il se dit aussitôt que Mamoune n'avait pas mérité pareille pensée. Il avait l'image d'une mère fatiguée, parfois lointaine, quoique aimante, mais soumise aux exigences et aux griefs d'un mari autoritaire et alcoolique. Alors que sa grande sœur, élégante, joyeuse, pleine d'assurance, lui renvoyait le modèle d'une femme parfaite. Elle et le grand frère représentaient sans nul doute, dans sa tête, les parents

exemplaires dont il rêvait. Image qui s'affirmait d'autant plus en lui qu'il les avait surpris s'éteignant avec émotion, tel un couple après une longue séparation. Lui vivait à Saïgon, elle en Algérie.

Le Petit les revoit dans le couloir de la maison, l'été passé. Elle vient d'arriver et se libère d'une capeline légère. Elle porte une robe en tissu fin imprimé de petites fleurs jaunes qui accentue la couleur de ses épaules bronzées et met en valeur sa silhouette élancée. Une bride sur son cou a laissé un trait blanc sur sa peau. Ses cheveux clairs, rassemblés en catogan, soulignent l'ovale harmonieux de son visage, rosi par le soleil d'Afrique du Nord. Sur la pointe des pieds, elle a enroulé ses deux bras autour de la nuque du grand frère. Ils se regardent, se scrutent longuement, les yeux mouillés de tendresse. Lui a posé ses mains sur la taille de la jeune femme. Chemise blanche aux manches relevées à demi sur les avant-bras, il porte un pantalon beige à plis avec des revers larges qui cassent sur des mocassins en daim marron. Il a retaillé ce matin sa délicate moustache à la Errol Flynn. Ils rient comme deux enfants.

— Tu m'as tellement manqué, dit-elle dans un souffle. Et moi, je t'ai manqué ?

— Quelle question. Bien sûr. Beaucoup, même.

Elle sourit encore, reconnaissante. Puis, avec un pli d'inquiétude sur le front :

— J'ai changé ?

— Tu es toujours la même. Toujours aussi belle.

De l'index, le grand frère fait le tour du visage de sa sœur, comme pour mieux s'en imprégner. Elle lui prend la main et l'embrasse dans le creux. D'un geste vif, elle défait son catogan. Ses cheveux roulent sur ses épaules. Les volets de la pièce sont à clés, seul un rayon de lumière éclaire leurs silhouettes tendues. Dehors, à cette heure de la sieste, les cigales s'en donnent à cœur joie.

— Tu as toujours la même eau de toilette, fait-elle remarquer d'une voix subitement rauque.

Il l'attire contre lui et glisse sa tête dans le cou de sa sœur en humant son odeur.

— Et toi, tu as toujours le même parfum qui doit affoler les hommes, là-bas, à Alger.

— Les hommes ? relève-t-elle, perplexe. Médecins et infirmiers n'ont guère le temps de prêter attention au parfum des femmes. Ils sont débordés. C'est la guerre, là-bas, tu le sais bien. On enchaîne les interventions. Il y a des attentats presque tous les jours.

— J'ai souvent peur pour toi... Mais tu m'as écrit que tu allais parfois à la plage. Tu ne vis pas comme une religieuse, tout de même. Tu as bien un ami. Tu n'as pas fait vœu de chasteté ?

Elle s'esclaffe, se détache légèrement de son frère, passe une main

dans sa chevelure qu'elle rejette d'un coup de tête sur le côté et répond, d'une voix saccadée :

— Sont-ce des choses que l'on raconte à son grand frère ?

Il l'attire une nouvelle fois contre lui. Elle se laisse aller. Ils ne parlent plus. Elle lève la tête. Leurs lèvres se rencontrent...

Le Petit, silencieux dans la pénombre, sur le seuil de la pièce voisine, n'en croit pas ses yeux : « J'ai pas rêvé, ils se sont embrassés sur la bouche ! »

Crédule, le lendemain, il demande à Vivi :

— Un frère et une sœur, ça peut s'embrasser sur la bouche ?

— Ça va pas la tête ? grogne-t-elle, assise près de lui sur la margelle du petit bassin en béton où les femmes de la villa La Plaine font leur lessive. Tu sais comment ça s'appelle, quand on fait ça ? fait-elle en levant les yeux au ciel.

— Non, répond le Petit en fixant sous ses pieds les dalles en ciment.

— Ça s'appelle de l'inceste.

Elle marque un temps, soupire, saute de son perchoir, se plante devant son copain et ajoute d'une voix blanche :

— C'est pas permis par la nature et c'est pas permis par la police.

— La police ? s'étonne le Petit en roulant des yeux.

— Je veux dire : la justice. C'est interdit par la justice. Et si on va plus loin...

— Où ça ? l'interrompt le Petit.

— Où ça, où ça ? Que tu es bête, mon garçon. Il faut tout t'expliquer. Aller plus loin, c'est faire l'amour. Et alors, là, t'es sûr d'avoir des enfants anormaux.

Puis, gravement, elle ajoute :

— Faut pas jouer à ce jeu-là ! Quand on est du même sang...

Le Petit saute à son tour du bassin, avance d'un pas traînant dans la cour bouillante de soleil, au moment où Vivi lui lance :

— Allez, l'innocent, je monte manger. À tout à l'heure !

Le Petit se pose sur le muret où les voisins se retrouvent le soir pour « prendre le frais », comme ils disent, dans les odeurs et les murmures de la nuit. Il se dit avec philosophie : « Je m'en fous pas mal de son inceste, à Vivi. Il faut toujours qu'elle fasse celle qui sait tout ! »

Finalement, il n'est pas choqué d'avoir vu son frère et sa sœur comme deux amoureux. Et, une fois de plus, il songe qu'il aurait été enchanté d'avoir des parents comme eux.

Il fallait bien que je la ramène, cette maudite bicyclette de fille. Le seul moment possible, c'était à l'heure de la sieste, quand tout le monde se met à l'abri du cagnard.

Aujourd'hui, il fait encore plus chaud que d'habitude. Sur le chemin 108, la terre fume, les chardons sur le bas-côté piquent du nez. Les scarabées se planquent sous les touffes d'herbe cramée. Les fleurs des lauriers-roses sont toutes flétries. Un soleil blanc martyrise les yeux. Et l'air sec, poussiéreux, coupe la respiration.

Mamoune, qui craint toujours que je me chope une insolation, m'a recommandé de mettre un béret, mais je n'aime pas les bérets. Ça me fait une grosse tête. L'autre jour, cette punaise de Vivi, quand elle a vu ma tronche avec un béret, elle s'est foutue de ma poire en s'esclaffant :

— Mais non, t'as pas une grosse tête ! Va me chercher dix kilos de pommes de terre dans ton béret !

Ça ne m'a pas fait rire.

C'est vrai que ça tape dur sur le ciboulot. Même quand on a la peau d'un bourricot comme moi, ça chauffe, ça pique l'épiderme. Même les fourmis font la sieste. Elles qui ont l'habitude de charrier des graines pour ne pas crier famine quand surgit la bise ont arrêté de bosser. Elles ne risquent plus de faire la morale à la cigale qui a chanté tout l'été ! C'est la fourmi, cette fois, qui s'en ira crier famine chez la cigale, la priant de lui prêter quelques vermisseaux jusqu'à la saison nouvelle.

À l'école, je suis le meilleur en récitation. Une fois, toute la classe et le maître m'ont applaudi après que j'ai déclamé « Le Cancre » de Jacques Prévert. Surtout qu'à la fin j'avais presque des sanglots dans la voix en lançant avec des trémolos :

*Sur le tableau noir du malheur
Il dessine le visage du bonheur.*

Si je ne fais pas pilote plus tard, je ferai acteur.

Il fait si chaud que les abricots se détachent des branches pour s'écraser sur le gravier de la cour du père Pancarel en laissant couler un jus putride, semblable à de la morve, dont se régalaient les guêpes et des frelons gros comme le pouce. Et le clébard du père Pancarel, affalé à l'ombre du jujubier centenaire qui ne donne plus de fruits à cause d'une maladie, tire une langue d'un kilomètre sur ses babines où stagne une bouillie blanche, comme s'il agonisait. C'était donc sûr qu'à cette heure-là je ne rencontrerais personne.

En sortant de chez Mme Pozzi, j'ai enfourché ce fameux vélo rose et j'ai pédalé comme un fada. Je me sentais capable de semer Louison Bobet. Inondé de sueur, rouge comme une poignée de coquelicots, j'ai traversé la cité Million, la poitrine en feu, les mollets tendus comme la corde d'un arc. La tête sur le guidon, pédalant en danseuse, j'avais l'air de faire une étape de montagne du Tour de France ou un contre-la-montre. Par deux fois, j'ai manqué me casser la margoulette. Une première fois, j'ai pris un virage trop vite et j'ai chassé de la roue arrière sur le gravillon. La seconde fois, j'ai failli passer par-dessus le guidon en freinant trop sec pour éviter un chat qui cherchait un coin d'ombre. Je ne sais pas comment je me suis rétabli. J'ai pensé à mon père, quand il rentre bourré à bicyclette, et je me suis dit qu'on est une vraie famille d'artistes de cirque et qu'il y a un bon Dieu pour les enfants d'alcooliques.

Mais je me suis foutu le doigt dans l'œil en pensant que je ne rencontrerais personne avec cette chaleur. Quand j'ai franchi le porche de la villa La Plaine, je suis tombé sur la seule que je ne souhaitais pas croiser : Vivi ! Elle était sous le porche, assise dans l'escalier de la famille Grandval. Je ne pouvais pas l'éviter. Avant qu'elle s'esclaffe en voyant mon vélo, j'ai pris les devants :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

J'ai vu dans ses yeux qu'elle se retenait d'éclater de rire. Elle a soupiré en agitant sa main comme un éventail et a dit :

— T'as pas remarqué que c'est l'endroit le plus frais, ici, quand il y a la cagnasse ? Il y a même des courants d'air.

Elle a respiré un grand coup, comme pour reprendre son souffle. Et, en ébouriffant ses cheveux, elle a aussitôt ajouté en ricanant :

— Et toi, t'es pas fada de te balader avec cette chaleur sur ce beau vélo de fille ?

Elle a marqué un silence, s'est éventée une nouvelle fois de la main et a poursuivi :

— Et tu l'as trouvée où, cette bécane ?

Elle s'était mise à parler vite, comme si elle ne voulait pas me laisser le temps de répondre. Elle a continué sur un ton plein d'ironie :

— Remarque, rose, c'est joli comme couleur. Mais je me demande si, pour un garçon, ça ne fait pas un peu fille, surtout avec les nounours collés sur le cadre...

J'ai fini par répondre sèchement en fuyant son regard de méchanceté et en posant ma bicyclette sur le côté :

— C'est Mme Pozzi qui m'en a fait cadeau. Je vais la repeindre en noir ou en bleu.

Vivi a fait une sorte de grimace en sortant de la petite poche de sa robe légère une plaquette de chewing-gum Hollywood. Puis, sans même m'en proposer un bout, elle a repris, de plus en plus revêche :

— En noir, en bleu ou en caca d'oie, ça sera toujours un vélo de fille.

Elle a fait une bulle de chewing-gum qui a éclaté en résonnant et elle a ajouté en fronçant les sourcils, pour se donner un air d'institutrice :

— Si je te croise là-dessus, je te préviens, je ferai celle qui ne te connaît pas.

La gorge sèche après mon Tour de France, j'ai dégluti plusieurs fois, avant de répondre d'un air désolé :

— Je ne pouvais pas refuser à Mme Pozzi...

— Mme Pozzi, Mme Pozzi..., a répété plusieurs fois Vivi, de plus en plus énervée.

Un courant d'air a balayé le porche, apportant un peu de fraîcheur, mais pas suffisamment pour apaiser l'humeur de Vivi qui a repris de plus belle :

— Vous en avez plein la bouche de Mme Pozzi, dans votre famille.

Elle a fait une nouvelle grimace en plissant ses lèvres et a ajouté, de plus en plus moqueuse, en dodelinant de la tête et en chantonant :

— Mme Pozzi par-ci, Mme Pozzi par-là... Les goûters chez Mme Pozzi, les cadeaux de Mme Pozzi, les vieilles fringues que vous refile Mme Pozzi... T'en as pas marre, à la fin, qu'elle te fasse l'aumône, ta Pozzi ?

Surpris par ses propos, j'ai haussé les épaules et j'ai répliqué brièvement, sans grande conviction :

— Elle me fait pas l'aumône...

— Si, elle te fait l'aumône ! a repris Vivi en criant.

Un flux de sang lui montait aux joues. À mon tour, j'ai élevé la voix et je lui ai balancé, avec un geste de la main au-dessus de la tête :

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre qu'elle me donne des trucs, Mme Pozzi ?

Vivi s'est plantée devant moi, les bras ballants et les yeux subitement mouillés, puis elle a ajouté, la voix un peu enrouée, comme Lauren Bacall dans *Le Grand Sommeil* :

— Ça me fait que ça te donne l'air d'un miséreux, et moi j'ai pas envie qu'on te prenne pour un miséreux...

Elle est retournée s'asseoir sur les marches avec son air boudeur, celui qui me plaît tant et qui la fait légèrement loucher, quand elle pince les lèvres en cherchant à atteindre son nez. Vraiment, ça m'a donné chaud au cœur qu'elle dise ça. J'ai respiré un grand coup, j'ai poussé le vélo contre le mur, sous les boîtes à lettres déglinguées, je me suis approché, je lui ai pris la main et je lui ai dit comme un acteur de cinéma, en articulant bien comme il faut :

— Tu m'aimes, alors ?

Elle a retiré sa main brutalement et a répondu en faisant l'étonnée :

— J'ai dit ça, moi ?

— Tu l'as pas dit, mais c'est pareil, puisque tu veux pas qu'on me considère comme un miséreux.

Elle a soupiré avec une expression de lassitude, puis elle a pris le bas de sa robe qu'elle a remontée à mi-cuisse en l'agitant pour se faire de l'air. Alors elle a dit d'une voix plus douce :

— Si on s'embrasse comme on s'embrasse dans le cabanon, avec la langue et tout, c'est que j'ai du sentiment.

Juste au moment où j'allais la prendre dans mes bras, la porte de l'appartement des Grandval s'est ouverte au-dessus et le grand Abel a surgi torse nu, en short, en maugréant :

— Vous en faites un boucan, vous deux ! Vous avez réveillé mon père, il est furibond.

Je n'ai pas demandé mon reste. J'ai sauté sur le vélo avant qu'Abel constate que j'enfourchais une bicyclette de fille et je me suis éloigné à grands coups de pédales. J'étais contrarié car je sais que celui-là en pince aussi pour Vivi. Comme il est plus vieux que moi, plus musclé et qu'il rentre en quatrième après l'été, j'en suis un peu jaloux, de ce dadais. Et je me dis qu'il faudra un jour que je lui foute un pain...

Il le craint, cet homme. Il craint surtout sa voix de stentor. Elle fait trembler les murs, frissonner les rideaux, ricoche sur le marbre des couloirs et briserait les coupes de cristal, si elles n'étaient protégées derrière une cloison de verre dans le buffet en acajou de la salle à manger. Trapu, les épaules massives, court sur pattes, les yeux enfoncés dans des orbites proéminentes, chauve, le menton carré, de petites oreilles boursouflées, légèrement décollées, d'épais sourcils, des mains velues, il a tout d'un ogre dont la croissance se serait interrompue à l'adolescence. Cette voix qui le précède explose au rez-de-chaussée, grimpe les escaliers, pousse les portes et fait sursauter le Petit quand elle surgit dans le salon.

Cet ogre n'est autre que le mari de Mme Pozzi. Comme dit Mamoune avec un air excessivement respectueux :

— Il est dans les affaires. Il gagne beaucoup d'argent, c'est un représentant multicartes.

L'adolescent ne comprend pas vraiment ce que signifie « multicartes ». Il songe à son père qui en connaît un rayon en matière de cartes, car il s'est toujours révélé, entre deux pastis, grand champion de belote.

Le premier éclat de voix de M. Pozzi a suffi à lui couper l'appétit. Il a abrégé son goûter en prétendant être rassasié, sous le regard navré de la bonne dame de la cité Mion. Et pourtant, aujourd'hui encore, les mets de son quatre-heures sont succulents. C'est à peine s'il a fait honneur au gâteau aux noix et à la meringue préparé par Mme Pozzi, à la glace à la pistache et aux habituelles pâtes de coing saupoudrées de sucre cristallisé...

L'ogre traverse la salle à manger en coup de vent pour rejoindre son bureau, à l'autre bout de la maison. Au passage, tout essoufflé, il lance au Petit de sa voix caverneuse, sans prendre le temps de le regarder :

— Prends garde à la crise de foie, mon gars !

Une porte claque derrière lui. Puis une seconde. Les rideaux de la pièce s'envolent jusqu'au plafond comme un cerf-volant.

— Attention aux courants d'air ! s'exclame Mme Pozzi en ramassant machinalement quelques miettes sur la table.

Elle ajoute :

— Le mistral s'est levé. On en a pour trois, six ou neuf jours...

Le Petit plonge sa cuiller dans la salade de fruits, sans grande conviction. Au moment où il la porte à sa bouche, l'homme de la maison réapparaît, libéré de sa veste, le pantalon soutenu par de larges bretelles, le col de chemise ouvert, un cigare à moitié consommé aux lèvres qui révèle des dents jaunies par le tabac. Il tient un dossier

rouge à la main. Les portes claquent une nouvelle fois derrière lui. Il demande à son épouse en fronçant ses épais sourcils noirs qui partent dans tous les sens :

— Tu as vu un dossier comme celui-ci ?

Mme Pozzi fait non de la tête. C'est entre le pouce et l'index qu'elle s'applique maintenant à faire la chasse aux miettes.

— Où ai-je pu fourrer ce satané dossier ? bougonne l'ogre de la cité Million avec un bruit de gorge.

Il jette un coup d'œil vers le jeune invité, oubliant sa préoccupation du moment. Ses yeux s'illuminent subitement et, sur un ton entre l'envie et le reproche, laissant le garçon dubitatif :

— Tu as de la chance d'avoir droit à tout ça, mon gars. Moi, avec mon cholestérol, c'est tintin !

Il accompagne ces mots d'un geste horizontal au niveau de la ceinture.

Le Petit, toujours impressionné par cette voix tonitruante, se recroqueville davantage sur sa chaise. Son attitude surprend l'ogre, qui hoche la tête et ajoute en tentant de parler moins fort et de paraître amical :

— Ça va, l'école ? Tu marches bien ?

— On est en vacances, répond un peu sèchement le garçon.

— Ah, j'avais oublié. Les vacances, moi, je ne sais pas trop ce que c'est !

Debout devant la table et les gâteaux, il jette un coup d'œil rapide à son épouse qui lui tourne le dos et plonge son index dans la glace à la pistache qu'il porte d'un geste rapide à sa bouche en roulant des yeux, avec un air de gamin qui vient de faire une grosse bêtise. Il esquisse une sorte de grimace complice vers le Petit et quitte la pièce en grondant :

— Mais où ai-je mis ce satané dossier ?

Les portes claquent une nouvelle fois. Mme Pozzi soupire avec lassitude :

— Ce mistral me rendra folle...

Les cyprès qui bordent le chemin vicinal 108 sont malmenés par le vent qui, comme le dit la mère du Petit, « fait tourner en bourrique ». Ce mistral chaud, bruyant, bondit, hulule et oblige le garçon à raser les murs des propriétés de la cité Mion. Les rafales soulèvent des nuages de poussière ocre qui le contraignent à mettre la main devant sa figure pour éviter d'absorber la poussière et le pollen flottant dans l'air sec...

C'est en traversant la voie de chemin de fer de la gare de triage qu'il rencontre Rita, qu'il compare à Brigitte Bardot en brune. Elle porte son short coupé très court sur ses cuisses longues et un chemisier blanc à pois rouges, largement échancré et noué à la taille. Son visage

d'adolescente hâlé, presque cuivré, met en valeur ses yeux vert amande, dont elle accentue l'ovale par un doux trait de crayon noir. Ses cheveux ramenés en queue de cheval, elle arbore un magnifique sourire qui révèle ses dents blanches, sans doute brossées au dentifrice Émail Diamant rouge, celui dont le tube montre un toréador.

Elle engage aussitôt la conversation sur un ton railleur en tirant l'élastique de sa queue de cheval :

— Dis donc, tu m'as l'air bien fier quand tu pédales sur ton vélo de fille... Je t'ai vu l'autre jour sous le cagnard, tu avais le feu au cul ou quoi ?

Embarrassé, le garçon baisse la tête, la relève légèrement, attiré comme un aimant par le nombril de Rita. Il bougonne :

— Je fonçais justement parce que je ne voulais pas qu'on me voie sur ce vélo qu'on m'a donné.

L'adolescente constate qu'il a les yeux obstinément fixés sur son ventre. Elle lui fait observer, l'air amusé :

— T'es pas obligé de reluquer mon nombril quand tu me parles...

Le visage du garçon s'empourpre. Il tente de se défendre en bafouillant :

— Je le regarde pas ton...

Un coup de vent violent couvre ses derniers mots. Le mistral siffle entre les rails tout proches et soulève un tourbillon de feuilles brulées par le soleil. Rita lui prend la main et dit :

— Tu as toujours l'air de débarquer de la lune, mais tu es mignon... Viens, on ne s'entend pas avec ce vent, on va se mettre à l'abri.

Il s'attendait à retrouver l'appartement de l'adolescente où il aurait eu le plaisir de prendre une douche, mais Rita l'entraîne dans les caves de l'HLM. Elle marche dans la pénombre en le tenant par la main. Le sol de terre battue sent le marc de raisin et la pisse de chat. Le Petit se pince le nez :

— Ça cocotte, par ici !

— C'est le pinard que des voisins entreposent dans des barriques, explique-t-elle. Il y en a même un qui a un pressoir pour faire de la piquette... C'est aussi le repère des chats de quartier. Ils font souvent la java, là-dedans. Ils s'accouplent et se bagarrent ! Ils se font des scènes terribles, comme nous...

Une faible lumière luit à travers quelques soupiraux qui distribuent dans les caves de fins rayons blancs zigzaguant sur les portes fermées par de lourds cadenas pris dans des chaînes épaisses.

— Où on va ? interroge le Petit d'une voix un peu tremblante.

— T'inquiète ! réplique Rita en lui serrant la main plus fermement.

— On va se faire choper, s'inquiète le garçon, ralentissant le pas pour résister à son emprise.

— Fais pas ta chochette. On est arrivés.

Au fond du couloir étroit aux murs de brique couverts de salpêtre et de toiles d'araignées, Rita pousse une lourde porte en planches bardée de lames de métal.

— C'est ma cave. Il n'y a rien dedans. On ne la ferme pas. Personne n'y vient, on sera tranquilles...

Ils passent le seuil et se retrouvent dans une plus grande obscurité. Rita referme la porte contre laquelle elle s'appuie aussitôt, défait son chemisier et commande au garçon :

— Suce-moi les seins !

Décontenancé, le Petit hésite, avance lentement ses lèvres vers les mamelons qu'il couvre de petits baisers furtifs. Rita soupire et dit sur un ton d'agacement :

— Pas comme ça ! Fais comme si tu tétais...

Elle saisit d'une main ferme la tête du garçon qu'elle plaque sur sa poitrine et, de l'autre, fouille dans le short du Petit dont la jeune virilité s'enflamme aussitôt.

— C'est mieux que de se toucher tout seul, non ? murmure Rita entre deux soupirs de plaisir.

Sans lâcher le sexe du garçon qui s'est libéré de la poche kangourou de son slip, elle ordonne maintenant :

— Embrasse-moi.

Le Petit retrouve ces lèvres pulpeuses, gourmandes, qui l'avaient si profondément troublé lors de leur première rencontre. Il reconnaît son goût mentholé. Cette bouche qui recouvre la sienne l'inonde de salive douce et libère une langue souple qui l'envahit, cherche en lui, provoquant mille sensations qui le bouleversent. Elles finissent par libérer trop vite sa semence. Il en éprouverait de la fierté, s'il ne sentait monter en lui des larmes que la pénombre dissimule.

Est-ce le soleil au zénith qui l'aveugle en sortant de la cave et qui l'empêche d'apercevoir, sur le parking de la cité, Vivi qui marche vers lui ? Il lâche aussitôt la main de Rita, mais Vivi a le temps de constater que ces deux-là sont liés comme le sont, sans équivoque, deux jeunes amoureux. Elle se détourne de son chemin, sans qu'il ait le temps de réagir. Il regarde sa silhouette s'éloigner, vibrant sous l'incendie de midi, avalée bientôt par l'éclat du ciel de cette matinée délicieuse et coupable...

Cette fois, ça s'est passé à table. La matinée avait pourtant bien commencé. J'aime le dimanche à la maison. En général, c'est plutôt paisible. On ressemble presque à une famille normale. Mamoune me prépare toujours une chemise propre, la chemise du dimanche qui sent le repassage frais et sur laquelle elle dépose quelques pièces de monnaie, ou parfois un billet pour aller au cinéma l'après-midi. Je vais toujours à l'ABC, le cinoche le plus proche, près de la gare. On n'y voit que des westerns et des séries B. Je ne rate jamais les films avec Eddie Constantine dans le rôle de Lemmy Caution. On accède à la salle par une porte sur le côté, sous l'écran. J'y vais généralement à 14 heures et, comme c'est permanent, j'enchaîne les deux séances. En entrant, on est suffoqué par des odeurs qui prennent à la gorge, mais on finit par s'y habituer. Les fauteuils sont imprégnés de relents de tabac et de transpiration.

Quand j'y vais avec Vivi, à la première séance, on regarde le film en se tenant sagement la main. À la seconde, on s'embrasse et on se caresse en jetant de temps à autre un vague coup d'œil au film...

Donc, la matinée avait bien commencé. Il ne faisait pas trop chaud. Les cigales ne semblaient pas d'accord entre elles pour commencer leur concert. Je m'étais lavé en grand dans la cuisine avec un gant propre. Je le change tous les dimanches. Je sentais bon le savon Palmolive et je n'avais plus les ongles des mains et des pieds en deuil. J'avais mis des chaussettes blanches et les mocassins en chevreau offerts par Humphrey Bogart. J'étais resté un long moment à la fenêtre de la chambre – je devrais dire de notre dortoir – à regarder au loin, dans le ciel, des parachutistes au-dessus du terrain d'aviation de Fréjorgues, près de Palavas-les-Flots. Ça me fascine toujours, ces hommes en grappes multicolores qui descendent lentement, en se balançant. Si je deviens pilote, il faudra forcément que j'apprenne à sauter en parachute.

Appuyé sur la balustrade de la fenêtre, au-dessus du jardin du père Rode, je me sentais bien. L'air n'était pas encore trop sec et portait des odeurs de lilas qui m'emplissaient les naseaux. Je respirais à pleins poumons et les parfums du matin m'évoquaient la peau des filles, sans savoir s'il s'agissait de Rita ou de Vivi.

Oui, ce dimanche-là, j'avais l'impression d'appartenir à une famille comme les autres ; j'étais heureux. Mamoune chantonnait en faisant son repassage sur la table de la cuisine. Le Pater s'activait au-dessus de l'évier avec un entonnoir, des filtres et des petites fioles mystérieuses. Il fabriquait lui-même son pastis avec des ingrédients piqués à la

pharmacie. Avait-il inhalé trop d'alcool dans ces manipulations de savant amateur ? Je ne saurais dire, mais à peine nous étions-nous retrouvés à midi, autour de la table, pour le repas avec mon frangin coiffeur, ma sœur Anne et mon frère aîné, qu'il a commencé à houspiller Mamoune en lui reprochant de ne pas avoir mis assez de moutarde dans le lapin en sauce, plat rituel du début de mois, quand on a reçu les allocations familiales.

— Tu ne vas pas commencer à agresser Mamoune ? a lancé mon grand frère à l'autre extrémité de la table.

— Laisse, a fait ma mère d'une voix fatiguée en me servant ma part – une cuisse qui baignait dans cette sauce que j'adore.

— Toi, l'étranger, tu la fermes ! a beuglé le Pater, ses yeux blancs pleins de hargne.

— Non, je ne la fermerai pas, a répliqué mon frère. Et je te rappelle que je suis ton fils, pas un étranger !

Il a cessé de manger en défiant du regard le trafiquant de pastis, puis il a ajouté d'une voix ferme, après un bref silence :

— Oui, je suis ton fils... et je ne suis pas fier de l'être, crois-moi !

Pour tenter de calmer le jeu, Mamoune s'est retournée vers l'aîné de la famille en murmurant :

— Je t'en supplie, ne lui réponds pas !

Vidant son verre de vin d'un seul trait, le père a repris, les lèvres pincées, en plissant ses yeux de serpent :

— Abruti ! Tu ne m'impressionnes pas avec tes grands airs. Tu te prends pour qui ?

Mon frère a posé sa main sur celle de ma frangine Anne, affolée par la tournure que prenait la discussion, puis il a ajouté sans élever la voix :

— Je me prends pour quelqu'un de responsable. Je ne suis pas comme toi, incapable de résister à l'alcool.

Vexé, pâle, les joues creusées par la colère, le père s'est levé brutalement en renversant sa chaise, a saisi son assiette et l'a lancée en direction du frangin qui a amorti le choc du plat de la main, pour éviter de prendre le projectile en pleine figure. La sauce et le lapin se sont répandus sur la belle nappe du dimanche. Le Pater a traversé la cuisine en bousculant Mamoune qui a failli perdre l'équilibre, puis il a claqué la porte en maugréant :

— Salut, la compagnie !

On a fini le repas en silence. Le lapin était vachement bon. J'en ai repris trois fois et j'ai même récupéré la part de mon père. Pour le dessert, Mamoune avait fait des oreillettes. J'adore ces petits beignets saupoudrés de sucre qui craquent sous les dents. Je m'en suis fait péter le bidon.

Mamoune, elle, n'a pas touché à son assiette. Elle a soupiré

plusieurs fois en levant les yeux au plafond :

— Dans quel état va-t-il encore me revenir ?

— Ne t'inquiète pas, a dit Humphrey Bogart en passant son bras autour de ses épaules, je vais rester là.

— Non, a fait ma mère en essuyant une larme. Il ne vaut mieux pas. Il va te provoquer. J'ai l'habitude de le calmer.

— Si jamais il te frappe, je le fais embarquer par la police, a prévenu le frangin en enfilant son blouson en daim.

Alors que j'achevais ma huitième oreillette, Christian, mon coiffeur à domicile, m'a proposé tout de go :

— Tu veux que je te coupe les cheveux ?

Je me suis levé d'un bond et j'ai beuglé à mon tour :

— Ça va pas, non ? La dernière fois, tu m'as massacré !

— J'ai fait des progrès depuis, s'est défendu mollement notre artiste.

Humphrey Bogart a éclaté de rire. Anne et Mamoune n'ont pu s'empêcher de pouffer à leur tour. Mais, rapide comme l'éclair, Christian a saisi sa trousse de travail sur le buffet, en a extrait une tondeuse, puis il s'est mis à me courser autour de la table en faisant claquer les dents de son outil diabolique. Le repas s'est achevé dans une bonne humeur inattendue...

Le soleil mord tout ce qui se trouve sur son passage. L'air, comme du métal, pétille sur le chemin vicinal. Les branches des cyprès et des acacias piquent du nez. Le ciel d'un bleu profond est zébré de traits blancs vaporeux laissés par les avions à réaction de la base d'Orange. Les bourdons ne bourdonnent plus. Pas un soupir derrière les portes closes de la villa La Plaine.

À cette heure de la journée, l'ombre est ce qu'il y a de plus précieux. Aussi le Petit s'est-il réfugié sous le porche, assis sur les marches de l'escalier, face à l'appartement des Palsan, près des boîtes à lettres disloquées. Sur l'une d'elles s'est posée une sauterelle qui, de temps à autre, soulève avec lenteur un élytre, pas vraiment résolue à prendre son envol. Le figuier de la mère Ozu, que les gamins d'ici traitent de vieille sorcière et ont surnommée « la mère Obus », parce qu'il en serait tombé un dans son jardin, près d'elle, pendant la guerre, semble exténué. Les figues ploient par-dessus le grillage rouillé qui sépare l'enclos de la sorcière de la cour de la villa La Plaine, et la couleur des feuilles torsadées, torturées par le tyrannique soleil de juillet, a viré du vert au jaune paille.

Le Petit, accablé par la chaleur, bâille à s'en décrocher la mâchoire. Ses paupières sont lourdes. Il résiste avec difficulté à l'engourdissement, au sommeil. Il est passé deux fois sous les fenêtres ouvertes de la chambre de Vivi. Il l'a appelée, mais elle n'a pas répondu. Il avait la certitude qu'elle l'entendait, alors il lui a dit qu'il l'attendait sous le porche. Il est persuadé qu'elle lui fait la tête depuis qu'elle l'a vu avec Rita. Il a décidé de lui glisser un mot qu'il a donné à sa sœur aînée Christiane, qui fraye avec son frère le coiffeur. Il a juré à Vivi que c'était elle qu'il aimait et pas Rita. Mais il a pensé aussitôt : « Avec sa tête de mule, rancunière comme elle est, je suis sûr qu'elle ne va pas me croire. »

Aujourd'hui, il voulait l'emmener au cinéma pour voir ensemble *Le train sifflera trois fois* avec Gary Cooper, son acteur préféré après Bogart et Gable. Il sait bien qu'elle n'aime pas les films de cow-boys, mais il sait aussi qu'elle apprécie la deuxième séance, celle où ils s'embrassent passionnément en s'écrasant les lèvres, s'inondant de salive avec la sensation d'avoir une crampe à la langue. Et parfois il a le sexe si dur, si tendu, qu'il en éprouve une douleur au ventre. Généralement, ils se mettent au dernier rang pour ne pas être vus. L'autre dimanche, ils ont dépassé le stade du baiser baveux. Le Petit s'est empressé de révéler à son copain Bioni, qui habite près de la voie ferrée, les détails de cette séance pas comme les autres. Passablement

hâbleur, il lui a raconté sur le ton de la confiance :

— J'ai glissé ma main dans sa culotte et je l'ai caressée comme elle aime. Ça m'a tellement excité que j'ai inondé mon « zlip », comme dit Vivi. J'ai dû aller m'essuyer aux cabinets du cinoche où je n'étais pas le seul à faire une petite toilette. J'ai gardé longtemps au bout des doigts l'odeur de la fente de Vivi que j'ai portée plusieurs fois à mon nez jusqu'au soir. J'avais pas envie de me laver les mains...

Bioni, les yeux ronds, médusé par ces confidences, a fini par lâcher, un filet de bave au coin des lèvres :

— La prochaine fois, tu me feras sentir tes doigts ?

— Ça va pas, non ? a répliqué le Petit, outragé.

Il a ajouté avec une mine d'enfant bien élevé :

— Ça ne se fait pas. C'est intime, ces choses-là...

Les bras croisés, coudes sur les genoux, les yeux mi-clos, il laisse aller un long soupir et murmure :

— C'est raté pour aujourd'hui. Elle ne viendra pas, la Vivi. Je ne sais pas trop comment je vais occuper mon après-midi... Avec cette fournaise qui tape sur le ciboulot, qui sèche la bouche, colle les paupières et brûle la plante des pieds, pas question d'aller se balader dans la garrigue. Si Vivi se pointait, on irait se rafraîchir sous le pont des crapauds...

Absorbé par ses réflexions, il ne voit pas venir le fourgon Citroën noir et blanc de la police qui stoppe devant la grille d'entrée de la villa La Plaine. Le gyrophare du véhicule lance un rayon bleuté qui balaie la pénombre du porche. C'est le grincement de la porte qui le fait sursauter. Il distingue alors son père, incapable de tenir sur ses jambes, soutenu par deux agents de police. Il éprouve une nouvelle fois l'envie de se cacher dans un trou de souris. Mais il reste pétrifié. Les agents arrivent à sa hauteur. L'un d'eux, chemise bleue aux manches retroussées, transpirant abondamment et le nez apparemment aussi piqué par l'alcool que celui de son père, lui demande en portant machinalement un doigt de salut à la visière de son képi :

— Tu sais où il habite, ce client ? Tu le connais ?

Le Petit fait non de la tête. Il est rouge comme s'il avait pris un coup de soleil. Une goutte de sueur glisse entre ses omoplates. Il n'a plus de salive dans la bouche et il lui semble avoir une poignée de graviers au fond de la gorge. Son père, la chemise à moitié déchirée sur son maigre poitrail, les yeux révulsés, ses quelques cheveux en bataille, une écume de bave sur le trait des lèvres, pousse une succession de borborygmes et de vagissements incompréhensibles en dodelinant de la tête. Le Petit repense à la réflexion de sa mère : « Dans quel état va-t-il me revenir ? » Un flot de larmes monte à ses yeux. Et, comme si cela ne suffisait pas en horreurs pour la journée, voici que derrière le

fourgon surgit Vivi en compagnie de... Palsan ! Ils rient comme les meilleurs amis du monde et même plus, constate avec dépit le Petit, qui part aussitôt en courant dans la direction opposée.

Il escalade le grillage de la mère Obus pour rejoindre les vignes du père Séguier. Il se faufile entre les rangées, écrasant rageusement sous ses sandalettes des mottes de terre granuleuse. Le visage exposé à la violence du soleil, il grommèle, la gorge sèche :

— Je m'en fous si je me tape une insolation. J'irai à l'hôpital, je serai plus tranquille. Ça sera bien fait pour eux ! J'en ai marre de cette famille, de ce père qui me fait honte. J'en ai trop marre de cette Vivi qui se fout de moi...

Il finit par se poser sous une treille grasse aux larges feuilles et saisit une grappe de raisin encore vert qu'il porte à sa bouche en maugréant :

— Et je m'en fous si j'attrape la chiasse !

Il éclate en sanglots en bégayant :

— Si ça continue, je me tue, je le jure...

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande le garçon, l'air stupéfait, grimaçant à demi.

Embarrassé, le feu aux joues, le Petit bafouille en toussotant :

— J'accompagne un copain...

— Quelle drôle d'idée d'accompagner un copain ici ! réplique, perplexe, ce compère d'école qu'il vient de rencontrer.

Ici, c'est le bureau d'aide sociale, dépendant de la caisse d'allocations familiales, qui fournit deux fois l'an pulls, chemises en coton, manteaux et chaussures pour les enfants de familles démunies. Ces familles sont convoquées dès le mois de juillet pour la distribution des affaires d'hiver. Le Petit a tenté, une nouvelle fois, de résister à sa mère quand elle lui a ordonné :

— Tu viens avec moi !

Il a bougonné :

— Tous ces vêtements sont moches. J'ai pas envie de ressembler à un gamin de l'Assistance publique ! Les chemises grattent, les manteaux sont lourds, surtout quand ils prennent la pluie, et les pulls sont trop étroits ou trop grands...

— Justement, c'est pour ça que tu dois venir avec moi : pour que tout soit à ta taille, lui a réexpliqué sa mère, qui entretient avec la directrice de cet établissement, Mlle Paldi, des relations de dépendance et de soumission qui déplaisent à son fils.

Il trouve que, face à cette vieille fille sans âge, Mamoune se montre trop modeste et trop déférente en multipliant les remerciements. La pauvreté, ça vole la dignité des gens. On se sent méprisable. On a l'impression d'être à la fois invisible et montré du doigt. Car la pauvreté ne se voit pas seulement à l'apparence ; on peut la lire dans les yeux, sur le visage, dans la façon de marcher, de regarder les autres avec gêne. Un pauvre, ça se repère facilement. « Moi, se dit-il, j'ai beau me laver, me coiffer en mettant du gel sur mes cheveux, je sais qu'on sait que je n'ai pas le sou... C'est comme si j'étais marqué au fer rouge ! »

Chaque fois qu'il pousse la lourde porte de l'établissement, et dès le hall, à peine éclairé hiver comme été par une lampe scellée dans un chandelier qui distribue une lumière jaunâtre sur les murs couverts de lattes sombres et sur les escaliers qui dégagent une odeur de cire qui prend à la gorge, le Petit éprouve comme un frisson, une nausée. Il s'enfuirait à grandes enjambées si sa mère ne le tenait fermement par la main, subodorant son envie de s'échapper, de se dérober.

— Il est où, ton copain ? reprend le compère d'école, l'air teigneux.

Il s'agite sur sa chaise dans le salon peuplé de mères de famille et de marmots étrangement calmes, impressionnés peut-être par l'austérité du lieu. Aux murs sont accrochés des panneaux de la Croix-Rouge qui recommandent de faire vacciner les enfants contre la tuberculose. Une autre affiche représente un homme au visage ravagé par l'alcool devant un verre de vin rouge ; derrière lui, on distingue une femme désespérée qui serre deux enfants dans ses bras. Le Petit ne peut s'empêcher de songer à son père. Il finit par répondre à son interlocuteur par un signe de tête, en direction de la porte capitonnée à deux battants derrière laquelle sont reçues les familles. Il fuit le regard scrutateur de ce garçon qu'il aurait préféré ne pas croiser et dont la réputation de bagarreur fait frémir la moitié de la cour de récréation. Issu d'une famille nombreuse dont les aînés ont eu affaire avec la police et la justice, il tire une certaine fierté de leurs exploits dont il se fait l'écho, pour impressionner les autres gamins. Il se tient sur sa chaise, le dos voûté, l'air hargneux, manifestant son impatience en agitant ses jambes, entrechoquant ses genoux, reniflant sans cesse, faisant remonter bruyamment des glaviots qu'il s'empresse d'avaler. Il passe une main nerveuse sur sa tête rasée, sans doute après une invasion de poux.

Par son apparence, ses vêtements qui crient misère, le Petit craint de lui ressembler. Il se mord la lèvre et jette un coup d'œil vers une des deux fenêtres entrouvertes. Dehors, le soleil manque de hardiesse. Le mistral s'est levé, accompagnant la course des nuages. Des martinets volent en tous sens, bec grand ouvert pour gober moucherons et moustiques.

La porte à deux battants s'ouvre. Surgit Mlle Paldi, qui appelle aussitôt le Petit par son nom de famille. Le sourire narquois de celui auquel il craignait de ressembler fait voler en éclats son mensonge. Quand il passe devant lui, ce dernier ricane :

— Ben, tu vois, c'était pas la peine de faire ton fier. T'es comme moi, t'es un miséreux !

Le Petit le fusille du regard. Sa mère le traîne à l'intérieur du bureau de Mlle Paldi, encombré d'une montagne de dossiers vacillants. Un téléphone sur pied, noir comme un corbeau, retentit. La vieille fille décroche le combiné et clame sèchement :

— Je vous ai dit que je ne pouvais rien faire, rappelez-moi plus tard !

Elle raccroche brutalement. Le garçon poursuit son observation, comme s'il découvrait cette pièce pour la première fois. Elle est vaste et haute de plafond. À droite et à gauche, sur deux grandes tables en chêne et quatre portants, sont disposés une multitude de vêtements imprégnés d'une forte odeur de naphtaline. Une glace sur pied occupe le centre de la salle.

La responsable du service, les cheveux grisonnants relevés en chignon, les joues creuses, le nez aquilin, les sourcils soulignés au crayon noir, les lèvres si fines qu'on les devine à peine, paraît plutôt austère. Le Petit lui trouve une ressemblance avec la sorcière de *Blanche-Neige*, habillée en dimanche. Il est fasciné par le gros scarabée d'argent au revers de son tailleur et par cette sorte de lavallière orange, autour de son cou, qui laisse à penser qu'elle n'a pas dénoué sa serviette de table. Il ne peut retenir un fou rire. Mamoune regarde confusément autour d'elle, sans comprendre ce qui provoque l'hilarité soudaine de son fils. D'une voix aiguë et l'air pincé, Mlle Paldi s'exclame en le saisissant par le poignet :

— Je ne vois pas ce qui t'amuse, mon garçon !

Elle soupire et se dirige vers l'une des deux grandes tables en poursuivant :

— Les gens qui viennent chez nous n'ont pas le cœur à rire.

Le Petit détourne les yeux et ne répond pas. Il se contente de regarder fixement le téléphone, au pied duquel il distingue un paquet de Gauloises à demi entamé. Sa mère fronce les sourcils, visiblement contrariée. Elle ne sait trop comment excuser son gamin et bredouille en quête d'un signe compréhensif de la directrice :

— Les enfants, vous savez...

— Oui, je sais, la coupe Mlle Paldi. Les enfants ne sont pas tous bien élevés. Nous en voyons de toutes les couleurs, ici. Nous avons l'habitude.

Elle pince le bras du Petit entre le pouce et l'index, le considère de bas en haut et dit avec un sourire forcé, en l'invitant ainsi à se placer près d'elle :

— Tu as grandi, à ce que je vois. Peut-être pas en sagesse, mais tu as poussé. Il faut passer au pantalon long, cette année...

Il répond en laissant échapper un « äie » bien sonore, pour alerter sa mère. Mais celle-ci feint de ne pas l'entendre, de crainte de contrarier la directrice. Le Petit se dégage d'un mouvement brusque, incommodé par l'odeur de sudation, d'eau de toilette et de tabac bon marché qu'exhale cette femme rigide, qu'il trouve inadaptée à son poste.

— Pour les pulls et les chemises, reprend-elle, on va te donner du quinze ans. Ça sera peut-être un peu grand, mais ça te fera de l'usage.

Sans la quitter des yeux, le Petit réplique :

— J'en veux pas, de vos pulls ! Ils piquent, ils grattent.

Sa mère l'interrompt en cherchant l'approbation de la directrice :

— Tous les ans, vous savez, il me fait la même comédie... Mais, l'hiver, il est bien content de les avoir, ces pulls et ces chemises, je vous assure.

Le Petit serre les dents. Son regard hargneux va d'une femme à l'autre. Il lance avec arrogance en secouant la tête :

— J'en veux pas cette année, je vous dis ! Tous ces habits, ça pue le renfermé, ça fait misérable ! Ils sont d'un autre temps...

La directrice semble horrifiée. Elle esquisse un geste de désapprobation, tire nerveusement sur sa lavallière et dit avec courroux :

— Mais... te rends-tu compte que des tas de gens qui n'ont pas les moyens attendent ici d'être habillés et secourus par nos services ? Ils ne font pas les difficiles, eux !

— Ben, moi, j'ai pas envie qu'on se retourne sur mon passage, réplique le Petit en défiant du regard la vieille fille, qui ne parvient plus à contenir sa colère.

— Ton comportement est scandaleux, mon garçon, laisse-moi te le dire ! éructe-t-elle en tremblant.

Le Petit hoche la tête, l'écoute à peine et regarde sa mère d'un air suppliant. Sensible au désarroi de son fils, et de peur que les choses ne s'enveniment davantage, elle murmure :

— Ne fais pas ta mauvaise tête. Essaie au moins un manteau. Tu as besoin d'un manteau pour cet hiver.

La directrice, décontenancée, rejoint son bureau, pose ses deux mains sur les piles de dossiers et, retrouvant son autorité, ajoute, droite comme un « I » :

— Vois-tu, mon garçon, ces dossiers sont remplis de demandes de gens qui n'ont pas de quoi se loger et se vêtir. C'est pour ta mère, une femme courageuse et que je connais bien, que tu as la chance de bénéficier de notre aide.

— Ça va, j'ai compris, dit le Petit en baissant les yeux et en fixant la pointe de ses sandalettes.

La femme marque un silence, s'écarte de la table, soupire longuement et, les yeux mi-clos, croisant les mains, elle ajoute :

— Tu es trop orgueilleux, mon garçon. Il ne faut pas faire l'arrogant quand on n'a pas le sou...

Elle défait nerveusement sa lavallière, qu'elle dépose sur le dos de son fauteuil. Le Petit s'aperçoit qu'elle porte autour du cou une croix argentée assez massive, semblable à celles que portent les religieuses.

Il préfère ne pas répondre et se contente de hausser les épaules. Ému par la mine sombre de sa mère, il finit par consentir en s'efforçant de sourire :

— Bon, Mamoune, d'accord pour le manteau.

La directrice, qui a repris sa place sur son siège, bondit derrière son bureau et lance sur un ton sentencieux :

— Il n'y a pas de manteaux cette année ! Nous fournissons essentiellement des capes.

— Des capes ! répète le Petit, horrifié. Alors ça, jamais ! Ça fait pension... orphelin. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un enfant

de troupe !

Il regarde sa mère d'un air désespéré et ajoute, presque pour lui-même :

— Et j'aurais l'air de quoi, si Vivi me voit avec une cape ? Je préfère me geler le cul cet hiver !

Sans réfléchir davantage, il bat en retraite, quitte la pièce à reculons, ouvre brutalement la porte à deux battants, traverse le salon sans regarder autour de lui, renverse une petite table sur son passage et s'élance dans les escaliers en meuglant :

— Jamais, jamais je porterai une cape !

Dans la rue déserte, un violent coup de vent le surprend, lui coupe le souffle et stoppe sa course. Le mistral siffle sur les tuiles et sous les portes. L'air est chargé d'odeurs piquantes et de poussière. Il lève machinalement la tête. Un trait de nuage s'étire du cœur de la ville vers la cité Mion, qu'il s'empresse de regagner en courant.

J'avais raconté mes aventures avec Rita à Maurice Bioni, le voisin qui habite en face de la villa La Plaine. Et ce traître s'est empressé de tout rapporter au frère de Rita, qui n'a pas manqué d'informer sa sœur... Du coup, elle me fait aussi la gueule, la Rita. Une de perdue, dix de retrouvées, dit-on. Moi, j'en perds deux et je ne suis pas sûr d'en retrouver vingt.

Je me suis enfermé dans la chambre. Le ciel est noir. Ça sent la terre mouillée, alors que l'orage n'a pas encore éclaté. L'air est lourd, étouffant. Torse nu sur mon lit, en « zlip », je viens de m'apercevoir que j'ai quelques poils sur les boules. Des gouttes de transpiration glissent sur mon torse. J'ai mis les volets en clé. Un trait de lumière partage la chambre à l'oblique en faisant scintiller des milliers de poussières. Je feuillette *Nous deux* sans grande conviction. C'est mon roman-photo préféré, mais aujourd'hui je n'ai pas le cœur à m'intéresser aux histoires d'amour des autres. J'ai assez à faire avec les miennes.

Je suis coincé dans cette pièce. Pour en sortir, il me faut traverser la chambre des parents. Or, pour le moment, elle est occupée par ma sœur Anne qui s'embrasse à bouche que veux-tu avec Jacques, son fiancé. Il est en permission. Il fait son service militaire chez les bérets rouges, les parachutistes. Je l'ai vu l'autre jour en uniforme, il était impressionnant. C'est un garçon très gentil. Il a un visage doux, des yeux bleus, des oreilles légèrement décollées et des gestes lents. Je ne l'imagine pas à la guerre. Ses parents tiennent une boulangerie-pâtisserie. Ils ont l'air riche. Chaque fois qu'il vient à la maison, il apporte des gâteaux. Moi, j'ai droit à mon millefeuille, des poignées de Mistral gagnant et des paillettes de coco. J'adore ! Vivement que la frangine se marie avec lui et qu'elle quitte cette famille de fadas.

Il va pourtant falloir que je sorte de cette pièce pour aller goûter chez Mme Pozzi.

Le tonnerre gronde. Deux éclairs jaunes percent le ciel ardoise. Il fait de plus en plus sombre. C'est vraiment un temps à se rouler des pelles. Rien que d'y penser, ça me fait chaud dans mon short... Ça y est, des flic-floc creusent la terre de la cour. Un coup de vent fait claquer un volet et ça commence à tambouriner sur les tuiles des cabanons. Allez, je me décide, je sors. J'espère qu'ils ne sont pas à poils tous les deux, à côté. Ça m'étonnerait que la frangine mette la charrue avant les bœufs. Elle est plutôt du genre à se réserver pour le mariage...

Je suis arrivé trempé chez Mme Pozzi. J'ai pas trouvé d'endroit pour

m'abriter. Et, comme un imbécile, j'ai mis mes mocassins en chevreau offerts par le frangin. J'espère ne pas les avoir bousillés. La dame de la cité Million m'a accueilli en levant les bras au ciel :

— Malheureux, tu vas attraper la mort ! Viens t'essuyer dans la salle de bains.

Au passage, dans le salon, j'ai vu qu'elle avait préparé mon goûter. J'ai aperçu un chausson aux pommes, deux brioches, de la confiture de figues, du clafoutis.

En me poussant dans le couloir, la patronne de Mamoune m'a lancé :

— J'ai envoyé ta mère faire les courses, j'espère qu'elle aura eu l'idée de s'abriter, elle...

Dans la salle de bains, elle s'est arrêtée dans l'encadrement de la porte et m'a ordonné avec un petit sourire qui m'a surpris :

— Enlève-moi tout ça !

J'ai demandé d'un air idiot, celui qui me va si bien, comme dit Vivi :

— Tout ?

— Oui, tout. Je vais te frictionner, grand nigaud !

Une odeur de savonnette Palmolive se mêlait aux parfums des divers flacons sur une étagère. Un miroir me renvoyait mon reflet de chien mouillé et celui de Mme Pozzi, que je ne reconnaissais pas. Je ne m'étais pas aperçu qu'elle avait défait ses cheveux noirs. Il m'a semblé qu'elle faisait plus jeune et moins dame bien comme il faut, qui s'ennuie à mourir à la cité Million. Elle m'a aidé à retirer mon tricot de corps mouillé qui me collait à la peau. Puis elle s'est penchée vers moi et je n'ai pu m'empêcher de jeter un coup d'œil sur le décolleté de son chemisier, révélant ce trait profond de chair qui partage les seins des femmes et dans lequel j'avais envie de fourrer mon nez. Je me suis trouvé un peu bête dans mon slip kangourou trop large.

— Tout, on a dit ! a répété Mme Pozzi en retenant un petit rire étrange.

Elle a ajouté en plissant des yeux :

— Ton slip aussi est trempé.

Je m'en suis débarrassé sans hâte, en posant aussitôt mes deux mains sur ma quéquette. Je ne voulais pas qu'elle la voie, je craignais qu'elle la trouve minuscule. J'ai senti ma gorge se serrer. Elle a commencé à me frictionner le dos énergiquement. Puis elle m'a fait face et m'a ordonné une nouvelle fois :

— Lève les bras !

J'ai hésité, troublé par sa poitrine qui m'effleurait le torse. Elle a répété en changeant de voix, comme si elle prenait celle d'une petite fille :

— Allons, lève les bras...

Quand elle a commencé à m'essuyer le ventre, je n'ai pas pu me contrôler. J'ai fermé les yeux et j'ai entendu Mme Pozzi s'extasier d'une voix rauque, lointaine comme dans un rêve :

— Eh bien, tu n'es pas en retard, pour ton âge !

J'ai compris que c'était un compliment et j'ai rougi, comme si j'avais eu une bonne note à un devoir. Ses cheveux ont frôlé mon ventre et, soudain, sa main a pris mon sexe. Je n'ai pas osé rouvrir les yeux. C'était doux. J'avais l'impression de flotter et j'ai murmuré :

— Merci...

Il fallait encore que je fasse mon bien élevé. Mme Pozzi m'a demandé, d'une drôle de voix que je ne lui connaissais pas :

— Tu aimes, mon petit chéri ?

Elle m'a embrassé et a ajouté en plantant sévèrement ses yeux dans les miens :

— Il ne faudra rien dire à personne. C'est notre secret.

Incapable d'articuler le moindre mot, j'ai acquiescé de la tête. Elle s'est relevée lentement, a soulevé sa jupe, a pris ma tête entre ses mains et m'a forcé à me baisser. J'avais les oreilles et les joues bouillantes. Elle a gémi.

Après, elle s'est relevée et m'a dit sans me regarder :

— Rhabille-toi vite, ton goûter t'attend.

J'en avais rien à faire, de mon goûter. Aucun gâteau, aucune sucrerie ne pourrait me faire autant de bien que le cadeau qu'elle venait de m'offrir. Son visage est soudain devenu grave. Elle a passé une main dans ses cheveux pour les remettre en place et elle est sortie de la salle de bains en tirant sur sa jupe...

J'ai mangé mon goûter du bout des lèvres. Pour la première fois, je n'avais pas trop d'appétit. J'ai à peine effleuré le chausson aux pommes et je n'ai pas touché au clafoutis.

En revenant des courses pour sa patronne, Mamoune, qui était passée entre les gouttes, m'a demandé l'air soucieux :

— Tu n'as pas faim ? Tu me couves quelque chose !

Je lui ai répondu par un demi-sourire. J'avais la tête ailleurs, pas très loin, encore dans la salle de bains.

J'ai guetté un long moment le retour de Mme Pozzi dans le salon, mais je ne l'ai pas revue. Le jeudi suivant non plus. Mon goûter était prêt comme d'habitude. Mamoune m'a dit :

— La patronne t'a préparé des meringues, une crème brûlée, et elle a acheté un millefeuille. Elle sait que tu adores le millefeuille.

Je n'ai pas répondu. J'ai repoussé l'assiette devant moi, je me suis levé et j'ai quitté le salon en martelant le parquet pour me faire entendre. Puis j'ai claqué la porte sous le regard stupéfait de Mamoune. J'ai traversé la cité Million au pas de course.

Heureusement, le soleil tapait un peu moins fort. Le ciel était encore blanc, mais les hirondelles volaient en rase-mottes – signe de pluie, comme dit toujours le père Rode. J'ai songé qu'au prochain orage je me pointerai trempé chez Mme Pozzi. Peut-être qu'elle aura envie de me frictionner...

Depuis que cette histoire est arrivée, j'y pense sans arrêt. C'était si bon, si doux, que j'en rêve presque toutes les nuits. Je me caresse souvent le soir sous les draps avant de m'endormir en fouillant ma mémoire pour retrouver chaque seconde de cet après-midi-là dans la salle de bains. Je me dis que s'il y avait un paradis, j'aimerais qu'il ressemble à une salle de bains où m'accueillerait une Mme Pozzi. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'une femme si bien habillée, si bien élevée, si distinguée, pouvait faire des choses comme ça. Dans ma petite tête, je pensais que c'était juste les prostituées qui faisaient des trucs pareils...

J'ai du mal à imaginer Vivi ou Rita prendre aussi ma quéquette dans leur bouche. Jamais je n'oserai leur demander. Mais peut-être que ça ne se demande pas, que ça se fait naturellement. J'ai bien envie, moi, de lécher la fente de Vivi. Pour le moment, ça ne risque pas d'arriver avec l'une ou l'autre. Elles me font la gueule toutes les deux...

Après ce que j'avais vécu chez Mlle Paldi, j'avais les nerfs. Alors, quand cet abruti de Palsan a lancé : « Té, voilà le fils de l'alcool du quartier », je lui ai sauté dessus sans plus réfléchir. J'ai oublié que cette sale tronche de crapaud était plus grand que moi. J'avais la rage et il ne s'attendait pas à me voir bondir sur lui. Il s'est retrouvé le cul par terre. J'ai pesé de tout mon poids sur sa poitrine et je l'ai saisi à la gorge, bien décidé à l'étrangler. Ses jambes et ses pieds battaient l'air. Il a cherché à me saisir par le cou, mais il avait les bras trop courts. Il s'est accroché avec ses mains autour de mes poignets pour me faire lâcher prise. Le fils Grandval tournait autour de nous en jappant comme un chien excité. Seul le frère de Rita, qui devait avoir peur de se prendre une mandale, se tenait à l'écart.

Vivi s'est précipitée en me tirant par la chemise et en me suppliant de lâcher prise. Finalement, en commettant mon premier crime, je me suis dit que ce n'était pas parce qu'il m'avait traité de fils d'alcool que j'avais sauté sur cet ahuri. J'avais tout simplement envie de lui régler son compte, par pure jalousie. J'en avais marre de le voir faire le joli cœur avec Vivi. Et, comme elle avait l'air de vouloir le défendre, cela a décuplé mes forces, ma hargne. Elle a crié plusieurs fois :

— Arrête, mais arrête, t'es fou ! Tu vas le tuer !

Et l'autre imbécile de Grandval a repris avec frénésie en sautant à pieds joints et en levant les bras au ciel :

— Oui, c'est ça, c'est ça, vas-y ! Tue-le, tue-le !

Et, subitement, toute une série d'images m'est passée par la tête. Je me suis d'abord vu en couverture du magazine de faits divers *Détective*, avec ma photo et un gros titre : « Jaloux, il étrangle son rival. » Je me suis vu menotté entre deux gendarmes, comme mon frère Jean-Louis. Je me suis vu derrière les barreaux et j'ai vu Vivi qui venait me visiter en prison... Je me suis rendu compte alors que je perdais la boule. Et, au moment où j'allais desserrer mon étreinte, je me suis senti saisi vigoureusement par les épaules et projeté en arrière. J'ai découvert le père Rode, debout les poings sur les hanches, le chapeau de jardinier rejeté sur la nuque, beuglant et fronçant ses sourcils broussailleux :

— Ça va pas, non ? Vous êtes complètement fadas, les minots ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est lui ! a bredouillé le grand Palsan en se relevant sur un genou, en se massant le cou d'une main et en me désignant de l'autre.

— Comment ça, c'est lui ? a repris le père Rode en me jetant un regard d'inspecteur de police.

Il a enlevé son chapeau. Des mouchérons et des fourmis ailées couraient sur son crâne nu. Il a ajouté en lissant sa moustache en friche :

— C'est le p'tit chiot maintenant qui s'attaque au bouledogue ? On aura tout vu !

— Il m'a eu par surprise, s'est défendu mollement le grand dadais, tandis que je me remettais debout en époussetant mon short et ma chemisette, dont la plupart des boutons avaient valdingué lors de l'assaut.

Je crois que j'avais encore l'air méchant.

— Le combat est fini, serrez-vous la main ! a ordonné le père Rode en nous regardant l'un après l'autre, d'un air finalement accommodant.

Mais j'ai fait non de la tête et l'autre ahuri m'a gratifié d'un sauvage bras d'honneur qui m'a donné envie de lui sauter dessus une nouvelle fois. Grandval me fixait avec un regard que j'ai pris pour de l'admiration. Lui non plus n'en revenait pas que j'aie eu le dessus sur le grand pingouin. En vérité, moi non plus !

Devant notre refus de réconciliation, le père Rode a haussé les épaules en s'exclamant :

— Ennemi un jour, ami un autre jour. Ça arrive, les gamins. Ça arrive... Tenez, moi, après la guerre...

Il a fouillé dans sa poche, a sorti un paquet de Gitanes mais tout froissé et a porté une cigarette à sa bouche sans l'allumer. J'ai compris qu'il s'apprêtait à nous entreprendre une nouvelle fois sur ses souvenirs de soldat, qu'il nous a si souvent rabâchés les soirs d'été sur le mur où les voisins, parents et enfants, se retrouvent après le dîner, sous un ciel embrasé d'étoiles qui excite les chauves-souris. On goûte là, après les journées de fournaise, des moments paisibles. Chacun semble recueilli dans la pénombre où l'on se distingue à peine, sous l'odeur piquante des produits acides qui nous protègent de l'assaut des moustiques. Seul le rouge incandescent de la cigarette sur laquelle tire inlassablement le père Rode trouble l'épaisseur de la nuit. C'est en général au cours de ces moments-là, dans le noir, que je prends à l'insu de tous la main de Vivi. Et c'est aussi dans ces moments-là que l'ancien combattant nous fait le récit détaillé de ses années de guerre que nous commençons à connaître par cœur.

Aussi, pour échapper cette fois au nouvel épisode de son feuilleton, j'ai préféré m'enfuir sans demander mon reste et sans me retourner, laissant Vivi, la traîtresse, prendre soin du grand Palsan, qu'elle ne quitte plus depuis plusieurs jours.

Parvenu sous le porche, j'ai entendu des pas claquer dans mon dos. J'ai pensé aussitôt que mon rival voulait prendre sa revanche. J'ai serré les poings, décidé à me retourner au dernier moment pour lui en

balancer une qui le surprendrait une nouvelle fois. Quand l'adversaire m'a paru à ma portée, je me suis retourné vivement en frappant dans l'estomac de... Vivi. Elle s'est retrouvée aussitôt le cul par terre, en larmes, gémissante, robe par-dessus tête, le souffle coupé. Elle a balbutié entre deux sanglots, un peu pâlotte :

— Im... imbécile ! Idiot du village ! Je venais te dire que c'est toi que...

Elle s'est penchée sur le côté sans finir sa phrase, pour vomir sur mes sandalettes. Je me suis mis à genoux et, honteux, j'ai bafouillé en lui prenant la main, sans me soucier de l'état de mes pieds :

— Tu as mal ? Tu as mal, Vivi ? Pardonne-moi... J'ai cru que c'était l'autre andouille qui voulait que je lui foute encore une avoinée...

Un coup de vent sous le porche a charrié des pages perdues du roman-photo de *Nous deux* qui, comme par hasard, sont venues mourir entre nous. J'ai redemandé à Vivi :

— Tu as mal ?

— Non ! Tu m'as fait du bien, espèce de fada. J'avais du mal à digérer, tu m'as libérée ! m'a-t-elle répondu en se massant l'estomac.

Au ton de sa voix, j'ai compris qu'elle avait repris ses esprits. Elle avait retrouvé l'habitude de se foutre de moi. Et, sans réfléchir davantage, oubliant qu'elle venait de vomir, je lui ai pris la tête entre les mains et je lui ai écrasé les lèvres.

Au début, elle s'est défendue en bougonnant :

— T'es fou ! Je sens pas bon de la bouche !

J'avais tellement à me faire pardonner que, même si elle avait fait pipi sur moi, je lui aurais dit merci !

Puis elle s'est laissée aller, jusqu'au moment où nous avons entendu la sonnette du vélo de mon père annonçant son arrivée sous le portail de la villa La Plaine. Il est passé devant nous, droit comme un gendarme, paraissant ne pas remarquer notre présence. Seul le vélo qui tanguait légèrement m'a indiqué qu'une fois de plus il rentrait plus ou moins engourdi par l'alcool. Mais son état, cette fois, ne me contrariait pas plus que ça, tout content que j'étais de retrouver Vivi, ses bras, son ironie, sa fantaisie, son sale caractère, sa tête rigolote et sa bouche – même si, aujourd'hui, elle ne sentait pas le chewing-gum Hollywood.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire tout à l'heure ? lui ai-je demandé en reprenant mon souffle entre deux pelles.

Elle a hésité un instant avant de répondre, puis elle a tiré sur sa robe qui remontait sur ses cuisses et a murmuré en soupirant :

— Je voulais te dire, espèce de bêta, que c'est toi que j'aime !

Une grosse boule s'est coincée dans ma gorge. Je ne m'étais pas senti aussi heureux depuis l'achat de mes mocassins en chevreau. J'ai embrassé Vivi comme au cinéma, oubliant Mlle Paldi, ses vêtements

d'orphelins, mon ivrogne de père, Mme Pozzi, le grand Palsan et mes
stigmates de pauvre...

La maison est étonnamment silencieuse. Sur le seuil de la chambre des garçons, le Petit regarde sa sœur Anne assise sur le bord du lit, comme pétrifiée. Sa mère se tient devant elle. Le garçon ne la voit que de dos. Elle porte la blouse grise de son travail. Elle tend un verre d'eau que sa grande sœur ignore. Le Petit ne peut distinguer son visage ravagé. La jeune fille est prise de tremblements qu'elle ne parvient pas à maîtriser. Dehors, depuis une semaine, le mistral fouille, court, gifle les toitures, soulève des nuages de poussière qui tourbillonnent sous le porche, emportant papier, feuilles sèches et boules de platanes...

Les yeux rougis, après avoir éclaté en sanglots en poussant un cri terrible, elle semble maintenant vidée de ses forces. Le Petit s'approche lentement, s'assied à son côté en lui passant un bras autour du cou. Elle murmure :

— C'est pas vrai, c'est pas vrai... Ce n'est pas arrivé, ce n'est pas arrivé...

Le Petit aussi a bien envie de lui dire : « Non, tu as raison, ce n'est pas arrivé ! » Et pourtant, il était là, dans la cuisine, quand on est venu porter la terrible nouvelle. C'est son oncle qui est venu l'annoncer : Jacques s'est tué en parachute à Collioure. Un coup de vent violent l'a déporté en pleine mer avec d'autres camarades. Avec ses bottes de saut et son treillis très lourd, Jacques s'est noyé. La grande sœur s'est effondrée.

Pour la première fois, le jeune garçon était confronté à la mort d'un proche. L'image du fiancé lui est revenue à l'esprit. Il l'a revu devant lui, joyeux, séduisant dans sa tenue de sortie, prenant sa sœur dans ses bras, offrant les gâteaux du dimanche. Tant de vie, d'exubérance, de gentillesse ne peuvent disparaître comme ça du jour au lendemain ! s'est dit le Petit en secouant la tête. Sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, il est sorti, a dévalé l'escalier, a traversé la cour de la villa La Plaine et s'est engagé sur le chemin 108 en courant jusqu'à perdre haleine, indifférent à la présence du chien du père Rode qui sautait autour de lui en jappant.

La gorge en feu, le visage inondé de larmes, épuisé, il a fini par ralentir sa course et s'est arrêté à proximité de la voie ferrée en gémissant, tel un enfant perdu. Le chien s'est posé près de lui en distribuant de généreux coups de langue sur ses mains et sur son visage.

Quelques minutes plus tard, il a fait demi-tour et s'est enfermé dans la chambre des garçons, avant de se décider à rejoindre sa sœur au

bord du lit. Il n'osait pas la regarder. Il n'osait pas affronter son chagrin. Il s'est tourné vers la fenêtre qu'un coup de vent a ouverte en grand. Des odeurs de fruits mûrs ont envahi la pièce. Sur le fil électrique qui traverse la cour, des hirondelles paraissent prêtes à s'envoler pour porter la nouvelle aux voisins et, bien au-delà, jusqu'au fin fond de la garrigue.

Dans les heures qui ont suivi, tout s'est passé très vite. Avec un étonnant sang-froid, la grande sœur a préparé un bagage pour se rendre à Collioure, voir une dernière fois ce fiancé aimé qui lui aurait permis de se tenir à distance de la maison, de ses discordes, de son climat si souvent détestable et de vivre une nouvelle existence.

Assis sur une planche qui fait banc posée sur deux parpaings, le Petit est là, près du cabanon du père Rode. Vivi se tient à côté de lui. Ils sont silencieux. Il voudrait hurler, expliquer ce qu'il ressent, mais les mots ne viennent pas. Il craint que la boule dans sa gorge se transforme une fois de plus en sanglots. Il éternue et crache plusieurs fois à ses pieds, comme s'il voulait expulser sa colère, son chagrin. Vivi l'observe à son insu et tente elle aussi de masquer la peine qu'elle éprouve pour son ami malheureux – car le fiancé disparu, elle l'a peu connu. Il voudrait dire encore et crier qu'il n'est pas possible de mourir si jeune, qu'un garçon comme Jacques, paisible et généreux, ne peut disparaître pour toujours. Il se dit qu'il va le voir surgir sous le porche bras dessus, bras dessous avec sa sœur. Il l'entend encore évoquer son premier saut en parachute, l'appréhension avant le deuxième et le plaisir pour tous les sauts qui ont suivi...

— Il me faisait envie, se rappelle le Petit. J'étais fier de le connaître et je savais qu'il m'aimait bien.

Le regard perdu, il ajoute :

— J'étais content pour ma frangine qu'elle ait rencontré un garçon comme lui.

Les larmes aux yeux, la gorge sèche, la voix cassée, il se tourne lentement vers Vivi et demande :

— Pourquoi la vie est si méchante ? On avait bien assez de malheur avec le père. C'est pas juste, Vivi... c'est pas juste.

Il se relève et frappe du pied une touffe d'herbe sèche qui éclate en poussière. Puis il tourne sur lui-même, les bras ballants, les poings fermés. Le visage crispé, les lèvres pincées, il dit encore avec un rictus de dépit :

— Ça me fout la rage, ça me serre le cœur !

Vivi le prend par la main et le ramène sur le banc. Il enfouit sa tête au creux de son épaule.

— Tu sais, dit-elle, les gens qu'on aime, quand ils disparaissent, ils ne partent pas vraiment. Il suffit de penser à eux et ils sont là. Ce sont des invisibles, mais on les sent près de nous. Ils vivent en nous !

Insensible aux propos de son amie, le Petit se frappe la tête des deux poings.

— Arrête ! crie Vivi. Ça ne sert à rien de faire ça ! Je t'assure, dit-elle avec douceur, quand ma grand-mère que j'adorais est partie, j'ai cru que je ne m'en remettrais jamais. Aujourd'hui, je sais qu'elle est toujours à mes côtés. Je me demande même si elle ne me fait pas des signes. Il se passe parfois des choses étranges. Elles se répètent si souvent que j'y vois comme des signes, répète l'adolescente.

— Ça se peut pas, Vivi, murmure dans un souffle le garçon.

Il soupire et reprend pour lui-même :

— Ça se peut pas. Quand on est mort, on est mort. Il ne se passe plus rien.

— Qu'est-ce que t'en sais ? fait remarquer Vivi, l'air un peu contrarié. On ne sait pas d'où on vient, et sait-on ce qui se passe après ?

— Personne n'est revenu pour nous le dire, réplique le Petit d'un ton las.

Il marque un silence, se baisse, tire une lanière de sa sandalette et affirme derechef :

— Moi, je suis sûr qu'il n'y a plus rien, une fois qu'on est mort.

— Et l'âme, qu'est-ce que tu en fais, alors ?

— Quelle âme ? C'est des histoires de curé, ça ! C'est des bondieuseries, s'agace le garçon qui passe une main sur ses yeux en reniflant longuement.

Vivi s'obstine. Elle se plante devant lui en le regardant fixement et reprend :

— Et comment tu expliques qu'on a parfois l'impression d'avoir déjà vécu une situation, un événement ? Ou qu'on a déjà été dans tel ou tel endroit ? Moi, ça m'est arrivé plusieurs fois.

Perplexe, il fronce les sourcils, secoue la tête en signe de dénégation et finit par répondre sur un ton caustique :

— C'est qu'une impression, une coïncidence, un truc comme ça ! C'est des conneries. Tu vas pas me dire aussi que tu crois à la réincarnation ?

— Et ben si, j'y crois ! dit-elle avec une gaieté un peu forcée. Peut-être que, dans une autre vie, j'étais un animal. Peut-être un chat. Oui, un chat, j'en suis sûre !

Le Petit se retient de s'esclaffer et réplique :

— Ça, j'ai bien envie de le croire, vu que tu as toujours les griffes dehors !

— Que tu es bête, fait Vivi en lui passant un bras autour du cou.

Ils restent un instant sans bouger, puis elle suggère du bout des lèvres :

— Tu veux qu'on aille dans mon cabanon ?

Le visage fermé, fixant le déplacement d'une colonne de fourmis à ses pieds, le Petit répond sans lever la tête :

— Aujourd'hui, j'ai pas trop le cœur à la bagatelle. Si on fait les amoureux, ça va me faire encore plus songer à ma sœur et à Jacques.

Il se lève, Vivi le retient par le bras et convient docilement :

— On fait comme tu veux...

— On peut aller se rafraîchir sous le pont des crapauds, propose le Petit en s'efforçant de sourire.

Regardant vaguement autour d'eux, ils s'engagent sous le porche de la villa La Plaine. Au fond de la cour, le père Rode brise des sarments de vigne pour une de ses habituelles grillades. Un filet de fumée bleue grimpe de l'autre côté du grillage, entre les figuiers de la mère Obus. Un coup de vent fait claquer la porte des cabinets au fond de la cour. Près du portail d'entrée, deux chats s'observent, dos arc-bouté, poil hérissé. L'un d'eux lâche un long miaulement, tel un cri de guerre, et passe à l'assaut.

— Regarde, fait le Petit avec un sourire énigmatique. On dirait Palsan et moi !

— Alors, tu y crois à la réincarnation ? reprend Vivi sur un ton triomphal.

— D'abord, faudrait que je sois mort pour revenir sur Terre en chat, non ?

— Peut-être qu'on n'est plus vivants et qu'on ne le sait pas...

— Et on serait morts de quoi ?

— On serait morts de rire, fada ! lance Vivi en prenant le bras du garçon, l'invitant à rejoindre le chemin vicinal.

Ils courent en laissant derrière eux la douleur inopinée surgie par ce joyeux matin de vacances, dans l'ardente lumière estivale et les voluptueux parfums méditerranéens qui les invitent à l'insouciance, aux plaisirs de leur âge, aux désirs naissants...

Arrivés au pont des crapauds, Vivi se plante devant son ami et, l'air grave, tirant sur le haut de sa robe :

— Tu ne trouves pas que mes seins ont poussé, cette fois ?

En partant pour Collioure, ma pauvre sœur a croisé le Pater dans la cuisine. Il se rasait méticuleusement. Les bretelles du pantalon défaits sur le côté, le col de la chemise largement échancré, il se livre toujours avec le même sérieux à ce rite quotidien. C'est fou la quantité de savon à barbe qu'il met sur son blaireau en poils noirs de sanglier.

Je le regardais essayer avec application son coupe-chou sur le rebord de la cuvette en émail pleine d'eau chaude dont il se sert toujours. Sa technique est impressionnante. Il tire sur sa joue avec l'index et le pouce pour mieux faire glisser le rasoir. Le crissement de la lame sur sa peau me fait toujours frémir. Il était midi et il écoutait à la radio Pierre Dac, dont les blagues lui arrachaient un demi-sourire, le rire n'étant pas sa spécialité. Il est vrai que ce n'était pas un jour de franche rigolade.

Quand il a vu la frangine, il s'est essuyé les mains avec un torchon posé sur le dos d'une chaise, a fermé le bouton du poste, les bras ballants, s'est éclairci la voix en toussant et a fini par bredouiller d'un souffle :

— Sois courageuse, ma fille !

Il m'a semblé sincèrement ému. Deux heures plus tard, on l'a vu revenir du bistrot sincèrement bourré.

Décidément, cette semaine était la semaine des larmes, du malheur et des regrets. Le lendemain du départ de ma sœur, Humphrey Bogart nous a annoncé qu'il retournait en Indochine. Je savais bien que ça devait arriver un jour ou l'autre, mais je m'efforçais de ne pas y penser. Tant qu'il était là, mon père se tenait à peu près à carreau. Il ne harcelait plus Mamoune et il avait l'alcool moins fréquent, moins agressif. Son départ nous rapprochait aussi de la fin des vacances, de nos joyeuses journées d'enfants du Sud, la bride sur le cou, indépendants, gavés de soleil, profitant au maximum d'une liberté totale.

Quand je l'ai vu avec son blouson, ses chaussures en daim, sa chemise blanche impeccable, le trench-coat sur l'épaule et la valise couverte d'autocollants de compagnies aériennes à ses pieds, sous le portail de la villa La Plaine, j'ai éclaté en sanglots en même temps que Mamoune. Le moteur d'un taxi G7 bleu et rouge ronronnait. Le chauffeur, un gros rougeaud inondé de transpiration, affublé d'une moustache en guidon de vélo, le crâne rasé, les sourcils en broussaille, tapotait son volant d'impatience. Nos effusions avaient l'air de l'agacer.

Quelques voisins se tenaient à distance, mais semblaient ne pas

vouloir rater le départ du fils prodigue, mon héros d'Indochine, ce frère-père dont j'étais si fier... Les mères Mauriol et Palsan faisaient mine de relever le courrier dans les boîtes à lettres. Le père Rode n'en finissait plus de regonfler la roue arrière de son vélo de la dernière guerre, sous le regard de deux chats accroupis les yeux mi-clos, balançant leur queue au même rythme, indifférents à mon chagrin. J'étais à la fois malheureux et fier de voir partir mon aventurier de frère. Ça me paraissait chic de prendre le taxi, et puis ça rendait les voisins fous de jalousie. Je me suis dit que plus tard, quand je serai riche, j'irai chercher Mamoune en taxi à son travail, à la cité Million.

Un violent coup de vent a soulevé la robe évasée de la mère Palsan presque au-dessus de sa tête. Tentant de plaquer de la main le tissu rebelle, elle a laissé échapper un rire idiot, accompagné d'un « ah ! mon Dieu ». Le père Rode s'est retourné et son œil s'est illuminé en voyant les dessous de sa voisine.

Le frangin m'a serré longuement contre lui en ébouriffant mes cheveux que j'avais pris la peine de coiffer à grand renfort de gel. D'habitude, je me mets en pétard quand on touche à mes cheveux. Mais lui, il a tous les droits. Il a planté ses yeux dans les miens. Une ride a creusé son front et il m'a dit d'une voix éraillée, tandis que je respirais une dernière fois l'odeur de son aftershave :

— Travaille bien à l'école. Prends soin de toi et de Mamoune. Je compte sur toi. Et n'abîme pas trop vite tes chaussures en chevreau. Je reviendrai vite...

J'ai reniflé un grand coup, résolu à prendre sur moi, comme un homme. Pour éviter le dernier regard du grand frère, qui aurait pu me faire chialer, j'ai levé la tête. Devant la maison, sur le fil électrique qui traverse la route, une nouvelle colonie d'hirondelles semblait observer la scène. L'air était déjà chaud. Le ciel blanchissait à vue d'œil.

Le frangin a sauté dans le taxi. Le claquement de la porte m'a fait mal aux oreilles. Le chauffeur, cet abruti, a démarré sur les chapeaux de roue. Les hirondelles se sont envolées en piaillant. Leurs cris d'adieu m'ont déchiré le cœur. Mamoune a enfoui son visage dans ses mains et s'est enfuie sous le porche, sans un regard pour les commères figées devant les boîtes à lettres. Le père Rode a agrafé le bas de sa salopette de jardinier avec deux pinces à linge en bois, puis il a relevé une pédale, a grimpé sur la selle en cuir craquelé, dure comme du fer, et s'est engagé sous le portail en faisant tinter la sonnette de son antique vélo.

Moi, je me suis mis à courir comme un chien fou derrière le taxi, qui m'a vite distancé. Mon héros m'a fait un dernier signe de la main à travers la lunette arrière, avant de disparaître dans un nuage de poussière, tout au bout du chemin vicinal. Je suis resté sonné quelques minutes, appuyé sur le mur des Pancarel couvert de graffitis à la craie

et au charbon de bois. J'ai ramassé un bout de plâtre et j'ai écrit sur le mur, en lettres capitales :

VIVE MON FRANGIN !

Quand je suis revenu à la villa La Plaine, Vivi m'attendait sous le porche. Quand elle a vu ma tête d'enterrement, elle s'est faite toute douce. Ses doigts ont effleuré mon bras. Elle m'a parlé comme si j'avais mal quelque part et qu'elle était une infirmière :

— Allez, fais pas ton triste, t'es plus un minot ! Tu le reverras bientôt, ton Clark Gable...

J'ai rectifié en haussant les épaules :

— Pas Clark Gable... Humphrey Bogart !

Elle a insisté d'un ton enjoué :

— Je t'ai déjà dit qu'il ressemble plus à l'autre, avec sa petite moustache. *Autant en emporte le vent*, j'ai cru que c'était ton frère qui jouait dedans.

Je n'ai pas voulu poursuivre. Le chien du père Rode est venu se frotter contre mes jambes, comme si lui aussi avait envie de me consoler, de me montrer que je n'étais pas seul. Vivi a tiré sur une branche de figuier qui dépassait du jardin de la mère Obus. Elle a arraché une figue bien mûre qu'elle a partagée en deux.

— T'en veux ?

J'ai fait non de la tête. Elle l'a croquée en faisant couler le jus sur son menton. J'ai eu envie de lui lécher la bouche. Elle a gloussé et s'est essuyée de l'avant-bras, m'a pris par la main et m'a proposé d'une voix chantante, avec son sourire de séductrice à la Sophia Loren :

— Viens, on va au cabanon.

J'ai fait une grimace et j'ai répondu, embarrassé :

— Je peux pas !

— Et pourquoi tu peux pas ? s'est emportée Vivi en me donnant un coup de coude dans les côtes.

— Je dois aller goûter chez Mme Pozzi...

Elle s'est raidie et a répété, moqueuse, en cherchant à m'imiter :

— *Je dois aller goûter chez Mme Pozzi !*

Elle a levé les yeux au ciel, a tourné sur elle-même comme une toupie folle et m'a dit une nouvelle fois, l'air renfrogné :

— T'en as pas marre qu'on te propose à goûter comme à un petit pauvre ?

Je me suis défendu comme j'ai pu en bredouillant :

— Tu me l'as déjà fait, le coup du petit pauvre. Tu radotes, ma vieille ! Si j'y vais pas, ça va la vexer. Et si je la vexé, ça va retomber sur ma mère...

Elle m'a regardé d'un air de défi et a shooté dans une boîte de conserve qui traînait dans la cour. Puis elle a ajouté en me saisissant

par le poignet et en cherchant visiblement à me vexer :

— Ça ne te gêne donc pas, qu'on te fasse l'aumône ? Elle a bon dos, ta mère. Dis plutôt...

Elle a marqué un silence. Ses yeux se sont éclaircis, elle a ressorti son sourire de séductrice et a poursuivi en me pinçant le bras avec un clin d'œil :

— Dis plutôt que tu préfères les sucreries de Mme Pozzi aux miennes...

J'ai éclaté de rire :

— Tu sais bien que ce sont les tiennes que je préfère, de friandises !

Je l'ai prise à mon tour par la main. Son rire m'a fait fondre. Et je l'ai entraînée en courant vers son cabanon, décidé à oublier le goûter à la cité Million, qui ne m'aurait vraisemblablement pas consolé du départ de mon frère. Alors que Vivi, elle...

Je pensais en avoir fini avec les larmes. Mais, après avoir passé un long moment avec Vivi dans le cabanon, j'ai vu deux hommes en blouse blanche qui portaient un brancard. Mon cœur s'est mis à battre à cent à l'heure et ma gorge à me gratter. Mauvais signe. J'ai piqué un sprint en traversant la cour plus vite que Zátopak. J'ai déboulé dans le couloir. Au pied de l'escalier, accrochée à la rampe, la mère Mauriol m'a empêché de passer. Vu sa corpulence, je ne pouvais pas me faufiler.

— Ne monte pas, Petit ! qu'elle a fait d'une voix de croquemort qui ne risquait pas de me rassurer.

Elle a ajouté en papillonnant des sourcils et en soufflant comme un boeuf :

— Tu vas gêner là-haut...

J'ai balbutié en essayant de forcer le passage :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est ma mère ?

Elle m'a interrompu en me saisissant par le bras et m'a serré contre ses gros nichons.

— Non, c'est ton père. Il a fait un malaise. Il a perdu connaissance en montant.

J'ai poussé un grand « ouf ! » et je me suis laissé choir sur la dernière marche, un peu gêné de me sentir soulagé, puisque Mamoune n'avait rien. Vivi est venue s'asseoir à mon côté. Elle a posé un bras sur mes épaules et, prenant son air de je-sais-tout, elle a soupiré :

— Les ennuis, c'est comme le papier-cul : tu en prends un, tu as tout le rouleau qui vient...

Ce n'était pas vraiment ce qu'il fallait me dire, mais je me suis contenté de lever les yeux au plafond sans rien dire.

On a dû débarrasser l'escalier pour laisser passer le brancard. C'est à peine si j'ai vu le Pater, une couverture marron remontée jusque sous le nez. Un de ses pieds dépassait, il avait un trou à l'extrémité de sa chaussette. Comme ça ne lui ressemblait pas, j'ai tiré vite fait sur la couverture. Mamoune se tenait près de lui, très pâle, les yeux rougis. Elle avait mis son tailleur gris des grandes occasions, acheté voilà pas mal d'années pour la communion solennelle de mon frère Christian. Elle tenait à la main un petit sac en cuir noir à fermeture dorée, offert par Humphrey Bogart avant son retour en Indochine. En passant devant moi, elle m'a dit la voix prise :

— Tu dîners et tu coucheras chez Vivi. Je me suis arrangée avec sa mère. Je vais devoir rester avec ton père...

Elle a fait volte-face et je l'ai regardée s'éloigner, accablé et honteux

de ne pouvoir m'empêcher de penser qu'il n'y avait pas que de mauvaises nouvelles. La journée ne finissait pas trop mal. Je me réjouissais de coucher dans la chambre de Vivi, projetant de la rejoindre dans son lit en pleine nuit.

Nous avons longuement chuchoté dans la pénombre, la fenêtre de la chambre grande ouverte. On entendait le chant lancinant des grillons et les appels têtus de la chouette, perchée sur le figuier de la mère Obus. Les ombres des nuages glissaient sur le plafond. Au bout d'un moment, j'ai murmuré :

— Tu viendras tout à l'heure ?

Elle m'a répondu par un gémissement incompréhensible, suivi d'un bâillement d'éléphant. J'ai repris :

— Tu viendras me rejoindre, cette nuit ?

Le sommeil semblait l'avoir déjà gagnée, ou elle faisait semblant de dormir. J'ai plongé ma tête dans son oreiller, à la recherche de son odeur que je n'ai pas retrouvée. Ça sentait seulement la lessive, le propre. Je me suis retourné plusieurs fois sur moi-même et j'ai compté jusqu'à cent. Mais j'étais trop énervé pour trouver le sommeil. Le sang battait à mes oreilles par à-coups. Il s'était passé trop de choses dans la journée. J'ai repoussé les draps et j'ai appelé Vivi à voix basse. Elle n'a pas réagi. Elle avait préféré les bras de Morphée. Je me suis relevé, je me suis agenouillé à la tête de son lit et je l'ai écoutée respirer. Elle dormait la bouche ouverte. Un filet d'air glissait entre ses dents du bonheur. J'ai remis en place une mèche de ses cheveux. Je l'ai trouvée jolie, douce dans son sommeil. Quelquefois, souvent même, elle a l'air d'un garçon manqué. Là, le visage éclairé par un rayon de lune, j'ai trouvé qu'elle faisait fille.

Elle a gémi une nouvelle fois comme un chiot. Je me suis remis debout et je suis allé me planter à la fenêtre. La Voie lactée s'étirait comme le tulle d'une robe de mariée, au milieu du feu blanc des étoiles. J'ai pensé que j'avais toutes les chances de me marier avec Vivi, qu'il faudrait qu'on en parle sérieusement un de ces jours.

J'ai entendu un bruit, comme un frottement sous la fenêtre, accompagné de petits cris aigus. En me penchant, j'ai aperçu deux masses rondes et sombres qui tournaient sur place. Je n'ai pas su distinguer s'il s'agissait de hérissons ou de rats. Ils faisaient un tel raffut que j'ai craint qu'ils ne réveillent Vivi. Alors j'ai tiré une chaise, je suis monté dessus et j'ai pissé sur les bestioles. Je les ai entendues déguerpir à toute vitesse et le calme est revenu. Une étoile filante a traversé la nuit. Je me suis recouché, décidé cette fois à dormir. Une heure plus tard, ou peut-être un peu plus, je me suis retrouvé en larmes, hoquetant, secoué de sanglots, tremblant de tous mes membres. Vivi, réveillée en sursaut, s'est précipitée. Elle m'a caressé le visage en murmurant sur un ton plein de douceur, comme une maman

consolerait un petit enfant :

— Allons, allons, calme-toi... Chut, tu vas réveiller toute la maison. Calme-toi...

Je sentais son souffle sur ma bouche. Mes larmes ont redoublé. Il s'était passé trop de choses tristes. La nuit me délivrait de tout ce que j'avais si longtemps retenu.

Quand Vivi s'est glissée dans les draps, mon chagrin et mes pleurs se sont aussitôt atténués. J'ai enfoui mon visage dans son cou en murmurant :

— On se mariera ensemble, hein, Vivi ?

Cette année, les vacances ont filé à grande vitesse et l'été s'achève.

Nous avons dû quitter la villa La Plaine il y a trois semaines. Expulsés. Trop de loyers impayés. Mlle Paldi, l'assistante sociale qui pue le tabac, nous a relogés dans un petit appartement triste, dans un vieil immeuble du centre-ville. Deux chambres, une cuisine minuscule desservie par un couloir étroit, humide, avec vue sur les toits. Pas terrible ! Cette vieille peau aurait pu nous pistonner pour qu'on déménage dans une HLM.

Le Pater vient de sortir de l'hôpital. Mamoune a expliqué à Mme Pozzi qu'il a fait un accident cérébral. Il traîne la jambe désormais et son bras gauche répond mal. Il ne peut plus travailler. Il passe ses journées à regarder les allées et venues des chats entre les poubelles, dans la petite cour exiguë et sale. Cet homme au visage creux, à la barbe de plusieurs jours, aux yeux gris enfoncés, aux cheveux filasses éparpillés sur son crâne osseux, aux mains décharnées, la chemise tachée entrouverte sur un torse frêle, les pieds pris dans de vieilles charentaises, ce vieil homme, cet ancien champion de mots croisés au regard qui n'a plus rien à dire, c'est mon père. D'un signe de la main, il montre sur la toile cirée son paquet de tabac et son papier Job. Je m'exécute. Ses pauvres doigts qui tremblent renversent la moitié du tabac sur son pantalon. Je l'aide à en ramasser quelques bribes. Alors que je ne m'y attends pas, il pose une main sur ma tête. Son premier geste d'affection ? Je ne bouge pas. Je me sens tout chose. Deux larmes coulent sur mes joues. La nuit tombe doucement. Une odeur de soupe plane dans la cage d'escalier. Après un long silence, la voix éraillée, le Pater me demande en fixant la poignée de la porte :

— Elle arrive bientôt, ta mère ? Elle est où ?

Je réponds la gorge serrée :

— Elle était chez Mme Pozzi. Elle ne va pas tarder.

Une toux grasse secoue sa poitrine. Il lui vient un tremblement du menton. Nos regards se croisent, ma gorge se serre davantage. Que me disent-ils, ses yeux si souvent silencieux ? J'ai peine à le voir comme ça. Pourtant, quand je l'ai découvert la tête bandée, le visage bleuté, creusé, dans son lit d'hôpital, j'ai tout de suite pensé : « C'est bien fait pour ta gueule. Tu nous emmerderas plus, maintenant... » Mais il a sorti une main de sous les draps qu'il a tendue avec effort vers ma mère, et je me suis aperçu qu'il n'avait plus ses yeux froids de serpent. Son regard brillait. C'était plus qu'un tas d'os, cette main. Mamoune l'a saisie en se forçant à sourire. Et j'ai entendu le Pater dire d'une

voix rauque et tremblante :

— Je t'en ai fait baver, ma pauvre Jeannette. Tu ne me pardonneras jamais...

Il a tenté de se redresser. Mamoune lui a soulevé la tête doucement et l'a embrassé sur le front en murmurant :

— Ne dis pas de bêtises... Repose-toi...

Elle avait la larme à l'œil. Je me suis demandé : « Est-ce qu'elle l'aime encore ? Ça peut s'aimer toute une vie, un père et une mère ? Même quand il y a des disputes ? Quand c'est l'enfer tous les jours ? Peut-être qu'ils s'aiment encore en se souvenant de leur amour, quand ils étaient jeunes... » Ça m'a fait réfléchir un moment, sur les parents et l'amour en général. Et moi, Vivi, est-ce que je l'aimerai toujours ?

Cette année, j'ai décidé de ne plus aller goûter à la cité Million. Vivi avait raison : ça fait pauvre d'aller goûter chez les autres...

Voilà plusieurs semaines que je ne l'ai pas revue. Quand la reverrai-je ?

— Je t'assure, Mamoune, ça serait bien pour lui...

— Alors, tu me prends mon Petit ?

— Mais non, il viendra aux vacances scolaires.

Elles se tiennent là, debout dans la cuisine, côte à côte. Mamoune finit la vaisselle avec des gestes automatiques et la grande sœur d'Algérie, en vacances à la maison, un torchon à la main, essuie machinalement assiettes et couverts. Elle a rassemblé ses cheveux en queue de cheval, nouée d'un ruban rouge. Sa robe noire, fendue à mi-mollet sur le côté, ne convient guère à une tâche ménagère. Elle était sur le point de descendre en ville, quand elle s'est décidée à faire cette proposition à Mamoune. Elle m'a d'abord demandé mon avis sur la plage de Palavas, hier, où nous avons passé l'après-midi ensemble, allongés l'un près de l'autre sur le sable. Elle portait des lunettes de soleil avec de grands verres ovales, comme celles des pilotes américains dans les magazines. Quand je suis sorti de l'eau, j'ai vu qu'elle m'observait en fronçant les sourcils. Elle m'a saisi au niveau des biceps et m'a dit d'un air désolé :

— Tu n'es pas bien gros !

Je n'ai pas répondu. J'ai juste haussé les épaules, incapable de réagir autrement à cette évidence. Je n'avais pas envie de lui dire qu'à la maison je ne mange pas toujours à ma faim et qu'on ne voit pas souvent la couleur de la viande. C'était bien le diable si je trouvais, une fois par semaine, un steak de cheval dans mon assiette. Mamoune prétend que le cheval est ce qui nourrit le mieux et donne des forces.

À la plage, quand je sors de la flotte, je me précipite toujours sur ma serviette pour dissimuler mon sac d'os. Je ne veux pas que les gens aient le temps de constater que je suis rachitique. Trop souvent, les copains se foutent de ma gueule en me surnommant « le Racho ». Combien de fois les ai-je entendus me dire :

— Eh, le Racho, tu descends ? Eh, le Racho, tu te grouilles ?

Heureusement, Vivi me console souvent :

— C'est moche, les gros ! Quand t'es maigre, c'est plus facile de grossir. Quand t'es gros, tu en baves pour maigrir... Ma frangine, elle fait le régime depuis la primaire, elle est maintenant en troisième et elle n'a pas perdu un gramme...

Malgré ces paroles réconfortantes, je n'aime pas aller à la mer. J'ai honte de me mettre en maillot. D'autant que mon maillot à la Tarzan en faux léopard est un peu grand. Quand je me baisse, on me voit les roupettes. Mais je ne pouvais pas refuser à la grande sœur de l'accompagner. Trop fier de m'allonger à côté d'une pin-up en bikini

rose digne de poser en couverture de *Cinéma*, comme Lolobrigida ou Brigitte Bardot !

Alors que le soleil me piquait les épaules et la poitrine – un coup à revenir rouge comme une tomate –, la grande sœur s'est penchée sur moi, un coude sur le sable, et m'a demandé en relevant ses lunettes sur son front :

— Dis donc, ça te dirait de venir vivre avec moi à Paris ?

— À Paris ? j'ai fait en écarquillant les yeux comme des soucoupes.

— Oui, à Paris. Je ne retourne pas en Algérie. J'ai trouvé un poste à la capitale, dans une clinique.

Elle a marqué un silence, jeté un coup d'œil aux vagues qui venaient mourir à nos pieds, puis elle a ajouté en me prenant la main :

— Je te confie un secret ?

Sans me laisser le temps de réagir, elle a lancé d'une voix très gaie :

— Je vais me marier !

Ce qui m'a le plus surpris sur le moment, ce n'est pas qu'elle me propose de monter à Paris. J'ai baissé la tête. Un rire étrange est sorti de ma gorge. J'ai soupiré et j'ai demandé, sur un ton qui dissimulait mal ma déception :

— Te marier ? Mais avec qui ?

Elle a répondu sans hésiter, avec un air de gamine qui m'a déplu :

— Avec un scientifique.

— Un scientifique de quoi ?

— Des mathématiques.

Elle a soupiré, a remonté la bretelle de son bikini et a ajouté :

— C'est une tête !

J'ai failli laisser échapper : « Une tête de quoi ? de cochon ? » Je n'ai rien dit, mais la grande sœur s'est sentie obligée de préciser :

— Ça veut dire qu'il est très diplômé. Qu'il a fait de très grandes et très longues études.

— C'est pour ça que tu te maries avec lui, parce qu'il a plein de diplômes ?

Je n'avais plus envie de la regarder, la frangine. J'ai plongé mon nez dans les serviettes de bain qui sentaient le sable chaud et elle m'a répondu avec un petit ricanement :

— Mais non, que tu es bête !

Elle m'a frictionné la tête, m'a donné une tape sur les fesses et a repris d'une voix plus grave :

— Allons, ne parlons plus de mon mariage. Tu ne m'as pas répondu : ça te plairait ou pas, de venir vivre à Paris avec moi ?

— Qu'avec toi ? j'ai fait en me remettant à plat dos sur ma serviette.

— Non, pas seulement. Avec Pierre, aussi. C'est son prénom, à mon futur.

Avec une petite crispation d'inquiétude, je lui ai demandé en

regardant du côté de la jetée, encombrée de dizaines de pêcheurs à la ligne :

— Et il est d'accord, ton Pierre ?

— Tout à fait. Je lui ai montré des photos de toi, il a trouvé que tu as une bonne tête.

— Et lui, à quoi il ressemble ?

La frangine s'est tournée sur le côté. Fouillant dans son sac de plage, elle a sorti un porte-cartes, en a extrait une photo. J'ai découvert un homme déguisé en tennisman, très brun, un peu velu, avec une moustache poivre et sel, des jambes arquées et des lunettes aux verres épais avec des branches dorées. Je ne l'ai pas trouvé très jojo, mais je me suis contenté de faire remarquer :

— Il fait sévère !

— Il ne l'est pas, a répliqué la grande sœur en clignant des yeux. Il a de l'humour et il joue très bien au tennis. Il t'apprendra.

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer avec un sourire forcé :

— C'est un sport de riches, le tennis...

— Plus maintenant, a répondu la grande sœur. C'est un sport qui se démocratise.

Sans comprendre ce qu'elle voulait dire par là, j'ai demandé d'un air prudent :

— Ça me servirait à quoi, d'aller à Paris ? Je suis bien, ici. J'ai tous mes copains...

À cet instant, je songeais surtout à Vivi. Ça me ferait tout drôle de ne plus la voir... Mais aussi, là-bas, on penserait que ma grande sœur, c'est ma mère et que j'ai de la chance d'en avoir une aussi belle...

Elle m'a arraché à mes étranges pensées pour m'expliquer, en me prenant par le menton et en plongeant ses yeux dans les miens :

— C'est pour te permettre de poursuivre tes études, d'aller plus loin. Que feras-tu ici après le certificat d'études ? Tu entreras en apprentissage pour devenir plombier ou coiffeur ?

Là, j'ai eu envie de lui répondre, comme dit souvent Mamoune : « Il n'y a pas de sot métier. » Mais j'ai préféré me taire en creusant nerveusement le sable.

— Alors, tu es d'accord ?

— Mamoune sera triste si je m'en vais, j'ai répondu d'un air préoccupé. Je suis son petit dernier.

— Tu viendras la voir souvent, a tenté de me rassurer la frangine en me fixant de ses yeux clairs.

Et puis, tout à coup, sans réfléchir, j'ai demandé :

— J'aurai une chambre à moi ?

— Bien sûr.

— À moi tout seul ?

— Mais oui, à toi tout seul. Alors, c'est oui ? a-t-elle fait en me

prenant la main et en m'attirant vers elle.

— C'est oui, mais il faut que tu parles à Mamoune. Le Pater, lui, il s'en fout que je monte à Paris.

Elle s'est penchée et m'a déposé un gros bécot sur le nez. Puis elle a défait le cordon de son soutien-gorge, a posé ses deux mains sur sa poitrine et m'a ordonné :

— Allez, passe-moi de l'ambre solaire dans le dos. On est en train de cuire. Je t'en passerai aussi tout à l'heure.

Sans discuter, j'ai versé le liquide huileux au creux de ma main et j'ai badigeonné la frangine qui faisait le gros dos comme un chaton, chaque fois que ma main remontait de ses reins à sa nuque. Je ne sais trop si c'est son parfum ou celui de l'onguent qui m'a troublé. J'ai retenu ma respiration. J'avais le cœur serré. Le feu me montait aux joues. J'ai eu honte un instant de sentir mon truc se raidir dans mon maillot de Tarzan. J'ai pensé à Vivi et je me suis demandé comment elle allait accueillir la nouvelle.

Les mottes de terre ocre craquent sous nos pieds, une poussière fine s'insinue dans les sandalettes. Il est huit heures. Le soleil est encore bas dans les vignes aux larges feuilles vertes et aux grappes dodues et violacées. Des odeurs de marc de raisin se mêlent à celles de la transpiration et de l'ambre solaire, attirant les abeilles.

Les vendangeurs s'agitent depuis un quart d'heure dans les rangées, sécateurs et seaux à la main. Les plus costauds portent sur leurs épaules, protégées par des coussinets de chiffon, ces demi-barils en bois appelés « comportes » qu'ils déversent, quand ils sont pleins, dans la cuve d'une remorque accrochée à un tracteur poussif.

Cette année, avant la rentrée scolaire, c'est la mère de Vivi qui nous a embarqués pour cette vendange sur un coteau de Maugio, près de la route de Nîmes. Elle nous a recommandé de travailler à notre rythme pour éviter de nous esquinter le dos, à force d'être accroupis, et de faire bien gaffe à ne pas nous sectionner un doigt avec le sécateur. C'est sûr qu'on ne peut pas fournir et être efficaces comme les adultes. On n'est pas non plus payés pareil. Mais on se fait un peu d'argent de poche et on a droit tous les jours à une bouteille de vin rouge qu'on rapporte à la maison. On ne se gêne pas non plus, avec Vivi, pour se gaver de raisin jusqu'à avoir la chiasse.

D'une rangée à l'autre, on s'interpelle, on chante, on parle patois, italien, espagnol. Les Italiens chantent des tarentelles très entraînantes de leur pays. Il y a toujours de la bonne humeur dans l'air. Les hommes échangent des propos grivois en regardant les femmes ou en les serrant de trop près... La plupart d'entre elles ont sur la tête un chapeau de paille tressée ou ont les cheveux pris dans un foulard bariolé. Certaines portent des pantalons en toile ou une salopette bleue maintenus à la taille par de grosses ceintures. Elles les remontent à mi-mollet, au-dessus de leurs bottes ou de leurs sandales à semelle de corde. D'autres ont gardé des robes légères un peu décolorées avec de larges volants, comme les robes des danseuses de flamenco. Quand elles se baissent sous les pieds de vigne, elles n'hésitent pas à les remonter, en découvrant parfois des cuisses blanches qui troublent les hommes. Il n'est pas rare non plus que les chemisiers échancrés révèlent la naissance de seins rougis par le soleil. J'avoue que je ne suis pas le dernier à lancer quelques coups d'œil sur ces poitrines avenantes dans lesquelles je me nicherais bien. Hier, m'ayant surpris dans mon observation innocente, Vivi m'a lancé, un peu jalouse :

— Les hommes, même tout minots, ça vous fascine, les nichons des

bonnes femmes !

Elle a marqué un silence avant de poursuivre en me menaçant du doigt et en fronçant les sourcils :

— Tu n'as pas intérêt à regarder ceux de ma mère, sinon je te crève les yeux !

Je crois qu'elle est jalouse car les nichons de Vivi, eux, ne sont pas encore au rendez-vous.

Dans les rangées, ça gueule dans tous les coins : « Seau... seau... seau ! » Les videurs ont pour tâche de vider les seaux dans les comportes que soutiennent les hommes les plus forts, aux muscles saillants, à la peau tannée, au poil dru. Ces derniers passent, aux yeux des vengeuses, pour les seigneurs de la vigne. Plus tard, si je deviens costaud, je serai porteur.

À midi pile, le régisseur du mas de Maugio porte à sa bouche une sorte de cornet et sonne l'heure de la pause. On se relève, inondés de transpiration. Vivi a les mains toute violettes de jus de raisin. Je lui en fais la remarque, elle me répond en ricanant :

— Tu t'es vu, toi, banane ? Ta bouche est toute noire. Tu en manges plus que tu n'en coupes, du raisin ! Tu vas avoir encore la coulante...

On se rassemble tous pour grimper sur la remorque brinquebalante du tracteur, qui s'engage sur un chemin caillouteux et jonché d'ornières. On se tient là debout, accrochés les uns aux autres. Les femmes poussent de petits cris, pas forcément de frayeur. Il y a surtout des mains baladeuses qui circulent...

Une longue table de planches posées sur des tréteaux nous attend, dressée dans un hangar devant une muraille de ballots de paille. Des paniers d'osier et des musettes sortent charcuterie, salade, poulet et omelette froides, fruits. Tout est plus ou moins mis en commun. Et ça parle fort, ça crie, ça rit pour un rien. La femme du régisseur dépose des bouteilles de vin sur lesquelles les hommes se ruent, tandis que les femmes se servent de grands verres d'eau. Juste avant, nous sommes passés sous la fontaine, que l'on actionne en manipulant un grand bras en fonte, pour nous laver les mains et nous rafraîchir les bras, le visage, la nuque.

Je me suis collé à Vivi en bout de table. Elle me tend une cuisse de poulet et me dit sur son ton habituel de reproches :

— Si tu crois que je ne t'ai pas vu, tout à l'heure, en train de zyeuter du côté des bonnes femmes ?

Je ne réponds pas tout de suite. Je me contente de croquer à pleines dents la cuisse de poulet, puis je bafouille, pour éviter d'aborder le sujet :

— On ne parle pas la bouche pleine.

Je vois qu'elle fulmine. Son regard court d'un bout à l'autre de la table. Moins d'une demi-heure plus tard, on se lève. Les uns et les

autres s'éparpillent, cherchant un coin d'ombre pour une petite sieste. Vivi, qui fait toujours la trogne, m'informe de sa voix chantante :

— Je vais pisser. Tu m'attends ?

Elle s'éloigne à l'autre extrémité de la cour, accablée de soleil, vers le cabanon qui sert de cabinets et devant lequel plusieurs femmes font la queue.

Je décide d'aller m'allonger derrière le mur de paille. Au moment où je me glisse derrière un tas de bottes, j'aperçois deux silhouettes allongées et gémissantes. Malgré la pénombre, j'ai le temps de reconnaître la mère de Vivi. Je ne m'attarde pas et fais marche arrière. Vivi me l'avait bien dit, que sa mère trompait son père à tire-larigot...

En sortant de la grange, je l'aperçois justement qui s'approche. Malgré sa robe tachée de raisin, je la trouve jolie.

— Où vas-tu sous ce cagnard ? On n'est pas bien, dans la paille ? me demande-t-elle avec son air de commandante.

Sans réfléchir, je réponds en me pinçant le nez :

— Ça pue, là-dedans. Les moutons ont dû chier partout et ça pullule de toiles d'araignées.

Je l'entraîne par le bras du côté du château d'eau du mas, qui déploie une ombre gigantesque où nous serons à l'abri. On se pose en se glissant contre la porte. Je soupire longuement en regardant le va-et-vient d'une colonie de fourmis rouges agglutinées sur la carapace d'un hanneton. Vivi, les yeux mi-clos, me demande à brûle-pourpoint :

— Et c'est quand que tu pars faire le Parisien ?

Depuis que je lui ai annoncé la nouvelle, juste avant les vendanges, elle n'a pas vraiment réagi. Elle a fait son indifférente. Je lui réponds avec un accent de tristesse un peu forcé :

— Dans dix jours.

— C'est bientôt, alors, dit-elle en plissant les yeux. Et tu reviendras quand ? Jamais ?

— Dès les vacances je rapplique, crois-moi.

D'un air outré, elle me demande en croisant les bras :

— Et ta mère ? Ça te fait rien, de laisser ta mère ? Ton père, j'en parle pas de cet oiseau. Mais ta mère, quand même...

Tête basse, toujours absorbé par le manège des fourmis à mes pieds, je réponds d'une voix un peu blanche :

— Bien sûr que ça me fait de la peine... mais elle aussi, elle pense que c'est bien pour moi d'aller faire mes études à Paris.

— Mazette, fait Vivi d'une voix éraillée et d'un air pénétré. Tes études ?... Tu veux devenir ministre ?

— Mais non, que tu es bête...

— Monsieur le futur Parisien me trouve bête ! Pour qui tu te prends, maintenant ? Bientôt, je ne serai pas assez bien pour toi, s'étrangle-t-elle en se levant d'un bond.

Puis elle ajoute, encore plus énervée :

— Et quand tu reviendras, tu parleras avec l'accent pointu et tu nous regarderas plus ! Tu feras ton fier...

Je me lève à mon tour, cherche ses yeux et déclare avec conviction, pour la rassurer :

— Bien sûr que si, je te regarderai encore... puisqu'on doit se marier.

— C'est pas demain la veille, réplique-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Elle s'essuie le visage avec le bas de sa robe, révélant sans gêne sa culotte blanche Petit Bateau, puis ajoute :

— Tu ne crois pas quand même que je vais me marier chez ces fadas de Parisiens ? Moi, je ne quitterai jamais le Sud.

Pour tenter une nouvelle fois de la rassurer, je murmure en relevant le menton et en m'approchant d'elle :

— Je te le jure, je reviendrai dans le Midi après mes études.

Elle fait un grand pas en arrière et, haletante, me lance d'un air contrarié :

— Tes études, tes études... T'en as plein la bouche, de ce mot-là ! Voilà que tu fais déjà ton Parigot... Tu me fais rire avec tes études !

Au moment où je m'apprête à lui répondre et à lui prendre la main, le régisseur du mas de Maugio sonne le retour à la vigne. Vivi s'éloigne en courant vers la remorque dans laquelle grimpent les vendangeurs. Je crie derrière elle :

— Je t'écirai toutes les semaines !

Elle ne m'entend pas. Mes paroles sont couvertes par le bruit du tracteur qui crache un gros nuage de fumée noire...

Avec mes cheveux courts et mes habits de Parisien, je ne me suis pas reconnu dans la glace, ce matin, chez la frangine d'Algérie. Je porte une chemise blanche à manches courtes avec des poches sur la poitrine, un pantalon long en velours marron et des mocassins noirs qui me font mal.

— C'est normal, m'assure Pierre, le compagnon de ma sœur. Ils vont se faire à tes pieds.

En attendant, j'ai une belle ampoule au talon qui me fait souffrir et boiter.

Voilà maintenant dix jours que je suis installé à Paris. Enfin, pas vraiment. Nous habitons en banlieue, à deux pas de l'aéroport du Bourget. C'est au poil pour moi, qui adore les avions. Sur le balcon de l'appartement, au troisième étage, je reste de longs moments à regarder les Caravelle, les Boeing et les vieux DC3 qui décollent juste en face. Je ne m'en lasse pas. Normal, puisque je veux devenir pilote.

Dimanche dernier, à peine arrivé, il y a eu un meeting aérien. J'étais aux premières loges pour admirer les acrobaties des Fouga Magister de la Patrouille de France. Je me suis exclamé :

— C'est ça que je veux faire plus tard.

— Pour être pilote, il faut être bon en maths, mon gars ! m'a répondu Pierre le mathématicien, avec son air de professeur.

Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais dû la fermer ce jour-là. Je ne me doutais pas que j'allais passer tous mes jeudis et presque tous mes dimanches à faire des exercices d'algèbre sous sa haute surveillance !

L'appartement de la grande sœur est très agréable. Il fait riche. Les meubles sont aussi beaux que chez la mère Pozzi. Les pièces sont distribuées de chaque côté d'un long couloir. À gauche, la cuisine et la salle de bains rutilante. À droite, la chambre de la frangine, tendue de rideaux épais et meublée de fauteuils recouverts de tissu écossais. En face, une salle à manger de style Regency, très classe. Autour de la table qui brille comme un miroir, six chaises hautes avec des dossiers de couleur mauve, comme à la cour de Louis XIV. Sur le côté, un salon qui me sert de chambre, avec un lit collé à l'angle de deux murs. En fait, je suis un peu déçu car la frangine m'avait juré que j'aurais une vraie chambre. Mais c'est quand même bien et très agréable d'avoir des draps qui sentent le propre. Ce n'était pas toujours le cas à la villa La Plaine. J'ai même deux pyjamas qui embaument la lessive et qui ressemblent plus à des costumes. Je pourrais sortir avec dans la rue !

Ici, fini les slips un peu douteux. J'en change sans arrêt. Je peux me doucher tous les jours et même plusieurs fois par jour, si je veux.

Quand je suis arrivé, la grande sœur et le prof m'ont d'abord fait visiter la capitale. J'en ai pris plein les mirettes. Je savais que c'était grand, Paris, mais pas à ce point ! On a commencé par les Champs-Élysées, la plus grande avenue du monde. Sur la place de l'Arc de triomphe, j'ai eu la trouille qu'on se prenne une bagnole en pleine tronche. Je ne sais pas comment font les conducteurs pour ne pas s'accrocher ou se rentrer dedans : ça roule dans tous les sens ! Le mathématicien n'avait pas l'air inquiet, il était même très à l'aise. Il sifflotait, comme moi quand je conduisais des auto-scooters à la fête foraine. Puis on s'est retrouvés à la tour Eiffel. J'ai été sacrément impressionné par ce gigantesque Meccano. Nous sommes montés par les ascenseurs jusqu'au deuxième étage, d'où j'ai observé la Seine, les bateaux-mouches et les touristes minuscules sur le pont qui conduit au Trocadéro. J'ai pensé à Vivi. J'aurais aimé qu'elle découvre tout ça avec moi. La frangine m'a acheté des cartes postales pour Mamoune et pour ma copine.

Sous la tour Eiffel, le prof a voulu faire une photo avec son Polaroid. J'étais fier de poser au côté de la grande sœur. Les gens nous regardaient en passant. Perchée sur des escarpins à talons très hauts, pointus comme ceux de Martine Carol, elle était habillée d'une belle gabardine légère, beige, très serrée à la taille. Ses cheveux étaient pris dans un foulard Hermès (il paraît qu'il faut toujours préciser la marque, car c'est ce qui se fait de plus chic. On en voit beaucoup dans les quartiers snobs).

Ensuite, nous sommes allés sur la butte Montmartre pour admirer la basilique du Sacré-Cœur. Nous sommes restés un bon moment en haut des marches, à observer Paris au pied de cette grosse église en forme de chou à la crème. Le prof nous a payé une limonade sur la place du Tertre, qui ressemblait à un village en fête. J'ai adoré voir tous ces peintres peindre les touristes en cinq minutes.

En rentrant au Bourget, le mathématicien a tenu à faire un détour par le Quartier latin. J'ai demandé s'il y avait beaucoup de Latins qui vivaient là. Pierre a sourcillé en me regardant comme un Martien. Il a fini par me répondre que c'était le quartier des étudiants et que beaucoup d'entre eux apprenaient le latin – une langue morte, a-t-il précisé. J'ai failli lancer : « Si elle est morte, à quoi ça sert de l'étudier ? » Mais je n'ai pas insisté car je le prof donne toujours des explications qui n'en finissent plus. Je ne les comprends pas toujours et je vois bien qu'il comprend que je ne comprends pas...

Je suis rentré fourbu. Avec une aiguille chauffée à blanc, la grande sœur a crevé l'ampoule au pied qui me faisait souffrir. Puis nous avons dîné dans la salle à manger Regency. J'apprends à me tenir sans mettre les coudes sur la table, ainsi qu'à manger ce que je n'aimais pas, ou que je croyais ne pas aimer. Après les endives, les épinards, le

thon saignant, la choucroute, je viens de faire connaissance, sous le regard inquisiteur du prof, avec le foie de veau. Et ça ne passe pas très bien. Je fais la grimace, mais je parviens à maîtriser mon envie de rendre.

Je ne tarde pas à piquer du nez dans mon assiette. Il est temps de rejoindre ma pseudo-chambre. Je pensais m'endormir rapidement, mais je ne peux m'empêcher de revoir mon départ du Sud... Mamoune pleure à chaudes larmes dans la cuisine. Elle me serre contre elle. Je suffoque. La frangine lui susurre à l'oreille :

— Il sera de retour pour les vacances de la Toussaint, dans un mois...

Elle lui caresse le visage, puis, d'une main, elle m'arrache lentement à l'étreinte de ma mère. Ses pleurs redoublent. Les miens aussi. Mon autre sœur, Anne, celle qui est aux cours Pigier, s'en mêle. Elle saisit Mamoune dans ses bras. Nous prenons la fuite. J'entends encore la porte claquer et mes pas résonner dans l'escalier qui sent la pisse de chat. Je traverse la cour de la villa La Plaine, blanche sous le soleil. Des odeurs de figues mûres, de résine et de marc de raisin me prennent à la gorge. Je ne sais pas encore que ces senteurs méditerranéennes vont me manquer terriblement. Je ravale mes larmes.

Hier, j'ai fait mes adieux à Vivi. On s'est embrassés en mettant la langue, après avoir avalé une plaquette de chewing-gums Hollywood. Elle n'a pas dit grand-chose, la Vivi. Elle m'a simplement demandé si j'étais content de partir. J'ai répondu en me forçant :

— Non, mais tu sais bien que je suis obligé... pour mes études.

Quand je dis ce mot-là, elle fait toujours une grimace. On dirait qu'elle n'y croit pas trop, à mes études. En marmonnant du bout des lèvres, fixant la pointe de ses sandalettes de corde, elle a ajouté :

— Moi aussi, je peux en faire, des études. Je travaille mieux que toi à l'école. J'ai de meilleures notes !

La nuit était de plus en plus sombre et ça sentait fort les tilleuls autour de nous. Pour changer de discussion, je me suis exclamé en pointant un doigt vers le ciel :

— Vé ! la belle étoile filante...

J'espérais la croiser dans la cour, mais la cour est déserte. La grande sœur a ouvert le coffre de sa belle Renault, une Ondine blanche avec des roues à rayons. Elle m'a commandé gentiment :

— Allez, grimpe, on a beaucoup de route à faire...

Au moment où je fermais la portière pour baisser la vitre, Vivi a surgi de je ne sais où et m'a lancé d'une voix enrouée :

— Tu m'écriras, hein, fada ? Et ne deviens pas trop parisien !...

La grande sœur a mis le contact et on est sortis de la villa La Plaine. Une grosse boule m'est montée à la gorge. Je retenais mon souffle.

J'étais sur le point de sauter de la bagnole et de renoncer à Paris. Vivi, les yeux tout mouillés, s'est accrochée à la poignée de la portière en courant. La frangine lui a ordonné de s'écarter. Elle a fini par lâcher prise et elle est restée là, plantée au milieu de la route. Je me suis retourné pour la regarder par la lunette arrière. Vivi était figée, une main appuyée sur un platane, les cheveux au vent, sa petite robe plaquée contre elle. C'était la dernière image que j'emportais d'elle. J'ai reniflé longuement.

— T'inquiète pas, tu la reverras bientôt, m'a fait la grande sœur en m'ébouriffant les cheveux.

Je ne savais pas encore que je quittais mon enfance au soleil.

Ici, je suis redevenu un mioche. Dans le Sud, je ne portais pas de pantalons longs, mais j'avais l'impression d'être un grand. J'avais la bride sur le cou. Je passais mes journées dehors avec Vivi. On restait des heures entières à glander dans la cour de la villa La Plaine, assis sur la margelle de la cuve à lessive, ou bien on s'enfermait dans les cabanons pour s'embrasser. Souvent, l'après-midi, on se baladait seuls dans la garrigue ou dans les champs d'abricotiers, d'amandiers ou de pêcheurs, pour y piquer des fruits. Pas de compte à rendre. Je passais ma vie dehors. Je ne rentrais à la maison que pour manger. Les soirs d'été, je traînais jusqu'à des onze heures, minuit. Sur la pointe des pieds, je regagnais la chambre que j'occupais avec mon frère, l'apprenti coiffeur, en traversant celle des parents. La puissance des ronflements du Pater m'indiquait s'il avait plus ou moins picolé.

À Paris, ou plutôt au Bourget, je ne sors seul que pour me rendre au collège ou pour aller chercher le pain à la boulangerie en face de l'aéroport. La frangine et Pierre, le prof, me parlent comme à un gamin de dix ans. Avant de passer à table, ils me demandent systématiquement :

— Tu as lavé tes mains ? Tu as fini tes devoirs ? Alors, c'était comment, aujourd'hui, au collège ?

Ils me reprennent aussi régulièrement, comme si j'étais un étranger qui parle mal le français. Dorénavant, je ne vais plus *au* coiffeur, mais *chez* le coiffeur. Je ne dis plus « je m'excuse », mais « excusez-moi »...

Mais j'aurais tort de me plaindre car la grande sœur est très gentille. Je reconnais aussi que le prof fait des efforts. Il m'a acheté une raquette de tennis et ne me trouve pas maladroit. Je suis moins doué pour l'algèbre. Aujourd'hui, il m'a collé dix exercices et, pourtant, on est dimanche. Il aurait pu me laisser souffler un peu ! Heureusement, on a joué au tennis ce matin. Comme je l'ai fait courir, il s'est peut-être vengé en me bombardant de maths ? Je ne comprends rien à tous ces chiffres, ces équations sous mon nez. Les nombres dansent sur la feuille de papier. Scellé à la table de la salle à manger, je mordille mon stylo Bic. Il ne restera bientôt plus rien du capuchon.

En fait, je suis là et je ne suis pas là. Mon esprit vagabonde. Les mathématiques me font rêver. Elles ne devraient pas. Les yeux mi-clos, je me retrouve avec Vivi sous le pont des crapauds, là où commence la garrigue, à un petit quart d'heure de la villa La Plaine. C'est la cagnasse. On est presque à poil. On a les pieds dans une eau fraîche qui chantonne entre les pierres couvertes de mousse jaune et verte. Des libellules aux ailes bleutées virevoltent au-dessus de cette

minuscule rivière sur laquelle flottent des radeaux qu'on a fabriqués avec des bouts de bois et des feuilles de platanes en guise de voiles. Sous le pont, des toiles d'araignées brillent au soleil. Ça sent la vase et l'herbe sèche. Il y a beaucoup d'orties, on fait gaffe de ne pas s'y piquer. Des fougères folles viennent nous caresser le visage. Des moustiques dodus tournent autour de Vivi. Quand elle en chope un, elle l'éclate sur son bras et fait gicler le sang. Parfois, on tente d'attraper des têtards, ces bébés crapauds qui frétille sur les cailloux affleurant à la surface. Une fois, Vivi m'en a glissé un dans le slip. Je me suis mis à hurler en la traitant de foldingue.

Rouvrant les yeux, je retombe nez à nez avec une équation qui me regarde d'un air méchant. Armé de mon stylo Bic, j'ai des envies de meurtre. Heureusement, Vivi vient me retrouver. Nous marchons dans la garrigue, au milieu d'un bataillon de cigales. Le sentier est couvert de rocaillies effilées. Nous cherchons du thym pour en faire des bouquets que nous irons vendre au marché de la place Saint-François. Plus d'une heure que nous déambulons sous le cagnard et notre récolte n'est pas fameuse. Quelqu'un a dû passer avant nous. Sur le point de faire demi-tour, Vivi pousse un cri, suivi d'un juron. Je l'entends encore hurler à mes oreilles :

— Elle m'a mordue, la salope !

J'ai juste le temps de voir un serpent disparaître dans un éboulis. Je demande à Vivi si c'était une vipère. Elle me répond que c'était une couleuvre car la sale bête n'avait pas une tête triangulaire. Pour plus de sûreté, je propose de lui faire une petite entaille sur le dos de la main avec mon Opinel et d'aspirer le venin. Elle me répond en levant les yeux au ciel :

— Ça va pas, non ? Espèce de vampire !

Je n'insiste pas. Je range l'Opinel dans ma poche, déçu de ne pouvoir lui sucer le sang, comme dans les films d'Indiens et de cow-boys.

Sur le chemin du retour, nous croisons à vélo Jeannot Latore, le voisin qui habite en face de la villa La Plaine. Il a dix-sept ans et a gagné pas mal de courses cyclistes. C'est un bon ! Il nous lance, rigolard :

— Alors, ça va, les amoureux ?

Pour faire le mariole devant Vivi, il zigzague, lâche le guidon, lève les bras au-dessus de la tête comme s'il passait une ligne d'arrivée et se ramasse une belle gamelle. Vivi éclate de rire. Ah ! le rire de Vivi... Il résonne encore dans mes oreilles.

— Pour résoudre une équation simple, il faut d'abord isoler l'inconnue...

Je ne l'avais pas entendu arriver dans mon dos, le prof. Par-dessus mon épaule, il constate que je n'ai guère avancé. M'arrachant le stylo,

il commence à calculer à haute voix et à la vitesse grand V :

— Si $x + 6 = 4,8$, si $2 + x = 5$, et si $-2x = 5$, alors...

J'ai l'impression qu'il me parle en hébreu. Je dodeline de la tête pour faire celui qui comprend, mais je ne comprends rien du tout. Heureusement, la frangine surgit pour abrégéer mon supplice. Elle nous propose d'aller manger au restaurant. C'est la deuxième fois que j'y vais depuis mon installation au Bourget. Dans le Midi, je n'y avais jamais mis les pieds. La première fois, nous sommes allés dans un restaurant marocain où j'ai découvert le couscous. Pierre nous a confié que ce plat était sa « madeleine de Proust ». Je n'ai pas compris pourquoi il comparait du couscous à une madeleine ! Il en a profité pour nous raconter son enfance en Algérie. Au bout d'un moment, la gorge nouée, il nous a expliqué combien ç'avait été douloureux pour lui de quitter Alger la Blanche, où il avait laissé tous ses copains. Il a tenu à préciser que la plupart d'entre eux étaient arabes. Puis il s'est mis en colère en nommant le général de Gaulle qui a « trahi les pieds-noirs », tous ces Européens installés depuis plus d'un siècle en Afrique du Nord et qui, d'après lui, ont contribué à « développer » le pays. Après la madeleine, nouveau mystère : je me suis demandé pourquoi ces Blancs avaient les pieds noirs. Le prof m'a dit qu'il y avait deux explications. L'une fait allusion aux souliers noirs des premiers arrivants en Algérie ou aux bottes des soldats d'Afrique ; l'autre, aux jambes des colons noircies en nettoyant et asséchant les marécages.

Ce soir encore, je me réjouis d'aller au restaurant. La grande sœur me suggère d'enfiler le blazer bleu à boutons dorés qu'elle vient de m'offrir et de mettre une chemise blanche propre. Je m'exécute aussitôt. Mais une fois de plus, vérifiant mon allure devant la glace, je m'interroge : « Qui c'est, ce mec-là ? Heureusement que Vivi ne me voit pas déguisé comme ça, en Parisien ! »

Ils n'ont pas tardé à se foutre de ma gueule, avec mon accent du Midi.

— Et pourquoi tu chantes quand tu parles ? m'a lancé le plus couillon d'entre eux dans le gymnase du collège.

Je n'ai pas encore réussi à me faire un vrai copain. Il n'y en a qu'un avec lequel j'arrive à communiquer. Il s'appelle Piortosky, d'origine polonaise. C'est presque un étranger, et, moi aussi, je me sens un peu comme un étranger, ici. C'est peut-être cela qui nous rapproche.

Jeudi dernier, il m'a proposé de venir écouter des disques chez lui, à Drancy. Son idole est un jeune chanteur de dix-sept ans coiffé avec la banane et qui, sur scène, se déhanche comme pas un. Il s'appelle, je crois, Hallyday, Johnny Hallyday. Un nom pareil, ça fait américain, sauf qu'il n'est pas américain. Piort – c'est le diminutif de mon presque copain – m'a dit que le père de son Johnny était belge. Sur le tourne-disque, on a écouté plusieurs fois un de ses grands succès, qu'on a repris en chœur en l'imitant :

*Et l'on m'appelle l'idole des jeunes,
Il en est même qui m'envient...*

Et puis, à cinq heures de l'après-midi, on a écouté sur Europe, à la radio, l'émission « Salut les copains ». J'ai découvert un nouveau groupe, Les Chats sauvages. Le soliste est un copain de Johnny. Lui aussi a une sacrée banane. Il s'appelle Eddy Mitchell. Je crois que je le préfère à Hallyday. Mais j'ai expliqué à Piort que, de tous, mon préféré reste le chanteur aveugle Ray Charles. Un vrai Américain, lui. Quand il chante un de ses grands succès, « Georgia », j'en ai la gorge serrée. Je ne sais pas pourquoi, cette chanson me fait penser à Vivi. Je m'imaginais en train de danser avec elle en la serrant très fort contre moi. L'autre jeudi, j'ai écouté Ray Charles en dansant le twist devant la frangine. Elle a trouvé que je me débrouillais comme un chef et m'a fait avec un sourire encourageant et attendri :

— Tu as le rythme, c'est bien...

Puis, avec un brin de regret dans la voix, elle a ajouté :

— Tu grandis. Tu n'es plus un petit garçon...

Ça m'a ému qu'elle me dise ça.

La grande sœur, quand elle parle, elle n'a pas l'accent du Sud. C'est vrai qu'elle est partie très jeune de la maison. Je lui ai demandé comment je pouvais faire pour perdre le mien, qui fait rire tous les Parigots du collège. Les professeurs aussi, quand ils m'interrogent, ont

un petit sourire moqueur...

Je ne suis pas très brillant en classe. Il est vrai que je n'ai pas fait de sixième et que je suis passé directement en cinquième, après la classe du certif à Montpellier. Malgré les exercices de maths que me colle Pierre chaque semaine, mes résultats ne sont pas terribles. En anglais non plus, je ne fais pas d'étincelles. Quand je m'exprime dans cette langue avec mon accent du Sud, toute la classe s'esclaffe. Je ne suis pas très bon non plus en physique-chimie. Lors du dernier contrôle, le prof, qui a un cheveu sur la langue, a écrit sur ma copie : « Tenez-vous à acquérir la légendaire conception méridionale du travail ? » J'ai pas vraiment apprécié ce commentaire, qui sous-entend que tous les gens du Midi seraient des fainéants.

Heureusement, en français, je fais la différence. Je suis dans les meilleurs de la classe. L'autre jour, le professeur a lu ma rédaction. Cette fois, je crois qu'on m'a regardé différemment. Si je suis bon en français, c'est parce que je lis beaucoup. Chez la grande sœur, quand je ne fais pas des maths, je passe tout mon temps à bouquiner. Pierre, le prof, a une superbe bibliothèque. En quelques semaines, j'ai découvert Mark Twain, Victor Hugo, Alphonse Daudet, George Sand et Joseph Kessel. J'ai vu une photo de ce dernier. Il portait un trench-coat comme mon frère Guy, qui fait l'aventurier en Indochine. J'y pense souvent, au grand frangin. Lui aussi me manque, comme Mamoune.

Au collège, je dois reconnaître que les gars sont moins moqueurs depuis quelques jours. En gym, au stade, je suis arrivé le premier après avoir couru le mille mètres en moins de trois minutes. Le prof, qui est très chouette, m'a longuement félicité et les Parigots-têtes-de-veaux m'ont applaudi.

Pour en terminer « avé » l'accent, la grande sœur me fait lire tous les jours à voix haute et me corrige dès que je me mets à chanter. Mais mon accent ne déplaît pas à tout le monde. Une fille que je croise tous les jours dans le bus, et qui descend au même arrêt que moi, m'a demandé si j'habite dans le coin. Je lui ai expliqué que je vis en face l'aéroport. Elle m'a dit que sa maison ne se trouve pas très loin. Puis elle a ajouté avec un joli sourire :

— J'aime bien ton accent. Oui, il me plaît bien...

J'ai rougi comme un imbécile.

Maintenant, on se voit souvent et on se parle beaucoup. Elle est plus grande que moi, elle doit être en quatrième. J'aime son visage. Elle a les cheveux courts, des lèvres bien dessinées et des yeux en amandes. Elle s'appelle Chantal, c'est un prénom chic. J'ai remarqué que sa poitrine est bien formée sous son pull. Par rapport à Vivi, ça change – mais je m'en voudrais de la critiquer sur ce point. J'ai aussi observé que ma nouvelle voisine est bien habillée. Elle porte toujours une robe

plissée bleue, des ballerines de la même couleur, un chemisier et des socquettes blanches. Elle va dans une école religieuse, mais ça ne lui plaît pas car les bonnes sœurs sont des peaux de vaches, d'après elle. Hier, elle m'a dit :

— Avec moi, pas la peine de parler pointu !

Depuis le balcon de l'appartement, je vois très nettement la maison de Chantal. Le soir, quand la nuit est tombée, on s'envoie des signaux avec des lampes de poche. On a un code. Deux éclats : « Tu vas bien ? » Trois éclats : « Je pense à toi. » Je lui enverrais bien quatre éclats pour lui dire : « J'ai envie de t'embrasser... »

On se fait de plus en plus trois éclats. Mais on se donne aussi rendez-vous pour aller chercher le pain. On se retrouve dans une impasse déserte, derrière la boulangerie. C'est là qu'on a fini par s'embrasser. Comme elle est plus grande que moi, je suis obligé de me mettre sur la pointe des pieds pour lui rouler une pelle. Et puis sa bouche aussi est très grande. Plus grande que la mienne, en tout cas. Si bien que, parfois, elle me bouche le nez. Je m'étouffe au bout de quelques secondes et je suis obligé de m'écarter. Au bout d'un moment, je me suis retrouvé la bouche et le menton inondés de sa salive. Elle ne doit pas me prendre pour un champion du roulage de galoche ! Je suis parvenu, malgré tout, à glisser ma main sous son pull. Ses seins étaient tout chauds. Elle m'a murmuré :

— Caresse-moi les bouts...

Mais je m'y suis pris comme un manche. Alors elle m'a ordonné :

— Serre-les un peu...

Je n'osais pas trop. J'avais peur de lui faire mal, mais ça n'avait pas l'air de lui déplaire. Il faut qu'on trouve une solution pour parvenir à se voir plus longuement, d'autant que la frangine m'a fait remarquer :

— Tu mets de plus en plus de temps pour aller chercher le pain...

J'ai expliqué que je m'arrête souvent près des grillages de l'aéroport, pour regarder les avions décoller.

Je reviens souvent avec l'odeur de Chantal. Ce n'est pas parce que je l'embrasse que je ne pense plus à Vivi, mais j'avoue que ma voisine du Bourget m'impressionne. Elle fait presque femme. Dimanche dernier, je l'ai croisée dans la rue avec sa mère. Elle portait une sorte de tailleur gris, des bas de soie et des chaussures à talons plus hauts que d'habitude qui la grandissaient encore. Je me suis senti minus et je n'ai pas osé lui dire bonjour. Mais, quand on s'est croisés, elle m'a fait un clin d'œil qui n'était vraiment pas discret. J'étais quand même fier, après coup, d'avoir levé une si belle fille.

En réalité, c'est plutôt elle qui m'a mis le grappin. Le soir, dans mon lit, quand il m'arrive de me caresser l'oiseau, je songe plus à Chantal qu'à Vivi. J'ai l'impression qu'avec elle je pourrais vraiment faire l'amour. Car, depuis mon histoire avec la mère Pozzi, il ne s'est plus

rien passé de ce côté-là.

Chantal m'a dit que ses parents partaient ce week-end, qu'elle sera seule chez elle et que je pourrai la rejoindre. En prévision, je suis allé dans la chambre de la grande sœur et, dans le tiroir de la table de nuit, j'ai piqué au prof un préservatif. J'espère que je saurai le mettre...

J'ai failli me faire surprendre car le prof est rentré plus tôt du boulot. Il avait l'air de mauvaise humeur. J'ai cru qu'il en avait après moi, à cause de mes résultats lamentables en maths. En réalité, il venait de se disputer avec la frangine. Depuis quelque temps, je les entends se parler vivement dans leur chambre. Je comprendrai bientôt pourquoi.

Il éprouve un grand plaisir d'enfant à se rouler dans les feuilles de platane rousses aux côtés de Vivi. Ils les projettent en l'air par brassées, s'en couvrent le corps en poussant des cris et en riant, insensibles aux premiers froids de décembre. Ils sont heureux de se retrouver.

Les parents du Petit habitant désormais un vieil immeuble du centre-ville, c'est à pied qu'il est venu la rejoindre. Il a traversé la cité Mion en courant, impatient de la serrer dans ses bras et de renouer avec la villa La Plaine, cette bâtisse imprégnée de tant de souvenirs, de jeux, de bavardages, de disputes, de rencontres, de parfums d'abricotiers, de thym, de lilas, mais aussi de pisse de chat et, l'été, d'émanations fétides de la fosse septique.

Pourtant, quand le Petit a débarqué pour les vacances de Noël, Vivi ne s'est guère montrée accueillante. Devant la cuve à lessive où ils ont toujours eu l'habitude de se rencontrer, les yeux mouillés d'émotion et de tristesse, il lui a demandé :

— Pourquoi tu fais la tronche ? T'es pas contente de me revoir ?

Le regard fuyant, après un bref bâillement, elle a répondu d'une voix incisive :

— Tu avais dit que tu reviendrais pour la Toussaint et on t'a pas vu, bougre d'âne... Tu n'as pas tenu tes promesses.

— C'est pas ma faute, c'est pas moi qui décide, s'est-il hâté de protester.

Vivi, la tête obstinément baissée, tapotait avec une branche morte la dépouille d'un crapaud qui n'avait pas résisté au froid.

— Laisse-le tranquille, ce crapaud, il ne t'a rien fait, s'est énervé le Petit en cherchant à arracher le bout de bois des mains de sa copine.

— Il ne risque plus rien. Je tape sur lui, mais c'est sur toi que j'ai envie de taper, menteur de Parisien qui ne tient pas ses promesses ! a-t-elle répliqué sur un ton sentencieux.

Elle a aussitôt ajouté, un brin sarcastique :

— Tu as vu l'allure que tu as, en plus ?

Le Petit a eu la maladresse de surgir dans la cour de la villa La Plaine habillé de son blazer à boutons dorés, d'un pantalon gris en flanelle et de mocassins parfaitement cirés. Quand elle l'a vu ainsi déguisé, Vivi s'est exclamée :

— Boudiou, qui c'est celui-là ?

Tournant autour de lui, le détaillant de la tête aux pieds, elle s'est mise à le railler sans scrupules :

— Alors là, on peut dire que tu l'as, la figure du Parigot ! Moi qui

t'ai toujours vu avec des guenilles, comme un gitan... Mais où tu vas comme ça ? À la messe ? On n'est pas dimanche, banane ! Si tu pensais m'en jeter plein les yeux, c'est raté ! On dirait un communiant, ou plutôt un fils de riche, en pension chez les curés. Il te manque plus que les boutons pleins de pus sur la figure ! Et tes cheveux ? Pourquoi ils sont si courts ? Ils t'ont tondu, les Parigots ? Ils t'ont refilé des poux ?

Penaud, le Petit a tenté de se justifier d'une voix épuisée, s'exclamant avec un regard blessé :

— Je voulais te faire une bonne impression !

Et encore, Vivi ne l'a pas vu descendre du train en gare de Montpellier ! Il portait un grand loden vert à col relevé sur la nuque, tenait dans les mains un bagage en cuir et une raquette de tennis dans une housse écossaise. En le voyant, sa mère a écrasé une larme et s'est exclamée :

— T'es habillé comme un ministre !

Et, désignant la raquette :

— Et c'est quoi, dans cette housse... une poêle à frire ?

Le Petit a songé qu'il était ridicule d'avoir apporté cette raquette dont il ne risquait pas de se servir.

— Oui, c'était pour te faire une bonne impression, a répété le jeune garçon, sans enthousiasme.

— Et comment tu parles ! s'est étranglée Vivi en soulevant les épaules.

Le Petit, après ces trois premiers mois en région parisienne, grâce aux leçons de bien parler de sa sœur, a légèrement atténué son accent du Midi. Et ce n'est pas du goût de Vivi, qui ajoute avec reproche :

— C'est le bouquet, monsieur le Parisien ! Si tu as choisi de parler pointu, eh ben, moi, je te parle plus !

Après avoir été longuement sermonné, le Petit est revenu le lendemain. Il a demandé à sa mère de lui ressortir un vieux pull, un pantalon court et des sandalettes éculées. Dans cette tenue, il ne craint pas de plonger dans les feuilles de platane qui éclatent autour d'eux en libérant une poussière âcre qui pique les yeux et le nez et à laquelle le Petit trouve un relent de feuilles de tabac.

En quelques jours, sous la tutelle de Vivi, le Parisien redevient l'enfant des vignes et de la garrigue qu'il n'a jamais vraiment cessé d'être. Les voici maintenant dans le cabanon du père de Vivi. Ils viennent de prendre la pluie, une pluie glacée d'hiver qui mouille jusqu'aux os et qui stagne en grosses gouttes à l'extrémité des branches noires du figuier, avant d'éclater sur la lucarne de l'abri des deux amis où la mère de Vivi a remisé les « affaires d'été », comme elle dit. C'est un véritable fourbi encombré de chaises et de tables pliantes, de parasols décolorés, de cannes à pêche, de bidons d'huile,

d'épuisettes, de seaux et d'un grand fauteuil à deux places, encore confortable mais soumis à l'assaut des mites, dans lequel Vivi et le Petit s'assoient parmi les crottes de souris.

Vivi s'essuie les cheveux avec une serviette de bain extraite d'un coffre en osier et demande d'un air innocent :

— T'as une amoureuse, à Paris ?

— Ça va pas, non ? se hâte de mentir le Petit en attrapant la serviette que lui tend sa copine.

La réponse est sortie si vite de sa bouche, si naturellement, qu'il n'a pas vraiment conscience d'avoir menti. Il se lève, fait deux pas vers la porte du cabanon, retourne vers le fauteuil et lance dans un souffle :

— Et toi, t'en as un, d'amoureux ? Tu m'as remplacé ?

Vivi lève les yeux au plafond, observe un instant une araignée qui se déplace entre deux poutres et répond d'une voix irritée :

— Certainement pas. Je suis fidèle, moi.

Elle marque un temps, passe une main nerveuse dans ses cheveux et reprend sur un ton subitement adouci, quoique un peu sombre :

— Je ne suis pas comme ma mère, moi. Je ne suis pas du genre à faire cocu !

Le Petit se pose face à son amie, sous le faible éclairage de la lucarne du cabanon souillé de déjections d'hirondelles. D'une voix incisive, il tente d'ironiser et de rebondir sur la réflexion de Vivi :

— Décidément, les grands, la fidélité, c'est pas leur truc.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que le prof...

— Le prof ? Quel prof ?

— Tu sais bien, Pierre, le compagnon de ma sœur...

À son tour, le Petit observe un silence, comme s'il hésitait à poursuivre. Le regard dans le vide, il dit d'une voix rauque :

— Lui aussi, il a été faire des fredaines ailleurs. Je l'ai entendu se disputer avec la frangine.

— Ils vont se séparer ? coupe-t-elle, intriguée.

— Je ne sais pas...

— S'ils se quittent, tu rappliques ici, décrète Vivi avec autorité.

— Je ne sais pas, répète son ami sur un ton un peu abattu.

Il quitte le fauteuil une nouvelle fois, entrouvre la porte du cabanon, respire à pleins poumons les odeurs de pluie, de terre mouillée, et ajoute sans se retourner :

— De toute façon, je n'ai pas très envie de remonter à Paris. J'en ai marre du prof et des exercices de maths qu'il me colle sans arrêt. C'est pas marrant. Tu sais ce qui aurait été super bien ?

— Non.

— C'est que je vive avec ma sœur et mon frère aîné d'Indochine comme s'ils étaient mes parents.

— Ça va pas, la tête ? Tu vas pas recommencer avec ces histoires d'inceste ?

Feignant de n'avoir rien entendu, le Petit murmure, comme s'il s'adressait à lui-même :

— N'empêche, il me manque énormément, le frangin.

Revenant s'asseoir près de Vivi, il la regarde fixement et lui dit, sur le ton de la confiance :

— J'en ai marre aussi du collègue. Tellement marre que je fais souvent l'école buissonnière...

— C'est pas vrai ? s'exclame Vivi, l'air horrifié.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Et qu'est-ce que tu fais, alors ? Tu vas où ?

— Je me balade. Je planque mon cartable dans un fourré, je vais voir les avions décoller au bout des pistes du Bourget. Ou bien je vais à Paris. Je traîne souvent à Montmartre. Place du Tertre, il y a plein de peintres. Tu verrais, c'est génial. Tu adorerais. On dirait un village. Il y a même une petite vigne qu'ils vendangent chaque année ! Je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait penser à un village du Sud.

— Et à moi aussi ? demande Vivi avec une naïveté à peine feinte.

— À toi aussi, ment effrontément le Petit, se gardant de révéler qu'il lui est arrivé plusieurs fois d'emmener sa petite amie parisienne à Montmartre.

Il ne peut évidemment pas lui dire que, là-bas, Chantal occupe toutes ses pensées. Surtout depuis qu'il s'est retrouvé tout un week-end, en l'absence des parents, dans la chambre de son amie, partageant son lit et découvrant son corps de presque femme. Chantal, qui ne devait pas en être à sa première expérience, a comblé ses maladresses avec tendresse, enfilant notamment le préservatif volé au prof.

À la pluie qui vient de cesser succède le mistral qui nettoie en quelques minutes le ciel et siffle sur le toit du cabanon.

— Tu rêves ? T'es où ? demande Vivi avec un regard assassin, comme si elle avait lu dans les pensées de son copain.

— Non, je ne rêve pas. Je me demande si je vais y retourner, chez les Parisiens...

Il jette un coup d'œil à sa montre, une Kelton que la grande sœur lui a offerte pour son anniversaire, au mois d'octobre. Son geste n'échappe pas à Vivi, qui réagit aussitôt :

— Tu t'ennuies ? T'es pressé ? Ça fait deux fois que tu regardes ta montre de Parigot.

— Non, je ne m'ennuie pas. Mais je ne voudrais pas que ma mère s'inquiète.

— Moi, je serais contente si tu ne remontais pas chez les fadas, reprend Vivi, débordant soudain de tendresse.

Elle prend une main du garçon, tourne son visage vers lui et, de sa bouche qui a toujours le goût du chewing-gum Hollywood, elle effleure les lèvres du Petit.

Finalement, je suis remonté à Paris. Mamoune m'a dit, la gorge serrée :

— Sois raisonnable pour tes études. C'est important si tu veux devenir un monsieur...

Pour Mamoune, un « monsieur », c'est quelqu'un comme le mari de sa patronne, Mme Pozzi : un représentant multicartes qui a une grosse bagnole, une grande maison avec du marbre et une femme qui ne fout rien. Ou alors un docteur, quelqu'un qui a une bonne situation dans une banque ou un professeur bardé de diplômes comme le compagnon de la grande sœur.

Moi, je ne veux pas devenir un « monsieur ». Je veux devenir pilote. Je sais bien que, pour ça, je dois en mettre un sacré coup en maths. J'ai quand même fait des progrès, je dois le reconnaître, grâce à « monsieur le prof » qui n'a cessé de me harceler avec ses exercices d'algèbre. Et je suis encore plus déterminé depuis que j'ai lu *Pilote de guerre* de Saint Exupéry. Je me vois bien survoler l'Afrique ou la cordillère des Andes à bord de mon bimoteur Lockheed Electra tout en métal argenté, le même qu'Amelia Earhart, la première femme qui ait traversé l'Atlantique en solitaire, en 1932.

Il se trouve que le prof est aussi pilote amateur de petits coucous. Le dimanche matin, il m'embarque quelquefois à Toussus-le-Noble, un aérodrome près de Versailles. Mon premier vol, je l'ai fait sur un Jodel, un petit avion aux ailes relevées aux extrémités. Alors que nous venions à peine de décoller et que j'observais stupéfait le paysage, il m'a confié le manche. Pour virer à droite ou à gauche, m'a-t-il expliqué, il suffit de le tourner dans un sens ou dans l'autre en appuyant simultanément sur les palonniers, des sortes de pédales sous le tableau de bord. Je n'en croyais pas mes yeux. Je pilotais un avion, et sans aucune appréhension.

Mais l'émotion la plus forte, je l'ai éprouvée quand le prof m'a confié à un spécialiste de voltige et d'acrobaties aériennes, sur un biplan Stamp. Je me suis retrouvé à l'air libre, ficelé par des sangles derrière le pilote. Dès le décollage, il m'a prévenu dans le casque, pourvu d'écouteurs et d'un micro, qu'il allait renverser l'appareil sur le dos. Je me suis retrouvé la tête à l'envers, après une petite secousse dans les sangles qui m'a un peu effrayé. Un instant, j'ai pensé que je ne reverrais plus Vivi, Mamoune, Chantal, ma grande sœur et mon grand frère ! Le pilote a remis l'appareil d'aplomb, m'a demandé si je me sentais bien et, sans attendre ma réponse, il a mis l'avion à la verticale pour enchaîner un looping, puis une vrille...

Quand je suis redescendu, il m'a semblé que le sol tremblait. En réalité, c'était moi qui tremblais, mais j'avais éprouvé des sensations extraordinaires, inoubliables. On m'a remis un diplôme de premier vol en acrobatie, comme passager.

Au collège, je n'ai pas manqué de raconter mes exploits aériens à l'ami Piortorsky. J'ai même envoyé à Vivi une photo de moi au pied du Stamp.

Je l'avais quittée le cœur gros, la Vivi.

— J'ai cru, m'avait-elle dit la veille de mon départ, que tu ne repartirais pas.

J'ai dû lui expliquer que même ma mère pensait que c'était mieux pour moi, pour mon avenir. Mais je n'ai pas dit à Vivi que Mamoune souhaite que je devienne un « monsieur ». Ça l'aurait agacée. On a passé le dernier après-midi ensemble à se balader dans la garrigue, malgré le froid. Comme on se les gelait, j'avais mis mon loden. Bien sûr, Vivi s'est fichue de moi quand elle m'a vu avec ce manteau de Parisien. Elle m'a balancé avec une grimace :

— On dirait un curé, habillé comme ça !

Elle n'avait pas meilleure allure dans la canadienne de son père doublée en fourrure, qui lui tombait à mi-mollet. Le col relevé, c'est à peine si on voyait sa tête. Et les manches trop longues dissimulaient ses mains. Je lui ai lancé à mon tour :

— Tu ressembles à un sac de pommes de terre ! Tu n'avais pas autre chose à te mettre ?

Elle m'a répondu sèchement :

— Moi, je cherche pas à plaire !

Elle a tiré sur les manches de cette veste d'adulte, a libéré ses mains sur lesquelles elle a soufflé pour les réchauffer et elle a ajouté :

— Tu crois pas que je vais mettre mon manteau du dimanche pour me balader avec toi, non ?

Je n'ai pas insisté, je ne voulais pas gâcher les dernières heures que nous passions ensemble.

Vers les cinq heures, nous nous sommes retrouvés sur le pont des crapauds. On s'est assis sur le parapet et on a jeté des cailloux sur l'eau gelée du ruisseau, sans parvenir à briser la glace bleutée. Un soleil rouge sang a fini par s'écraser sur les vignes noires, squelettiques, et on a regagné la villa La Plaine avant la nuit, en courant pour échapper au mistral glacial.

Dans l'escalier qu'éclairait une ampoule jaune sinistre, malgré l'odeur de pisser de chat, Vivi m'a pris la bouche et m'a embrassé longuement, comme au cinéma. Puis elle a grimpé les dernières marches pour rentrer chez elle et m'a fait :

— Celui-là, de bécot, j'espère que tu ne l'oublieras pas, chez les Parigots...

Avant qu'elle disparaisse, je lui ai promis de revenir pour les vacances de Pâques. J'espère, cette fois, que je tiendrai ma promesse.

En arrivant au Bourget, j'ai eu une sale surprise. Sans crier gare, Chantal avait déménagé et je n'ai pas sa nouvelle adresse.

À la maison, chez la grande sœur, l'ambiance n'est pas terrible. Presque chaque nuit, je l'entends discuter vivement avec le prof. Puis ils font l'amour. Je n'aime pas les entendre faire l'amour.

Avant de quitter le Midi, j'ai quand même eu une bonne nouvelle. Chez Mamoune, nous avons reçu une photo, une lettre et une carte postale d'Humphrey Bogart. Il pose en short, torse nu devant une jeep. C'est vrai qu'avec sa petite moustache il ressemble plus à Clark Gable. La carte postale était pour moi. Elle représente une jonque dans la baie de Ha Long. Il m'écrit : « Je pense à toi, petit frère. Tu me manques. J'espère qu'un jour toi aussi tu découvriras le monde. Je t'embrasse tendrement. »

La photo, je l'ai collée sur la page de garde de mon cahier de texte. Souvent, en classe, je la fixe longuement, puis je ferme les yeux. Je me vois naviguer là-bas, dans la baie de Ha Long. Je m'imagine auprès de cet aventurier que j'ai choisi pour père. Je suis fier de lui. Il est fier de moi. Je suis attentif à ses remarques, à ses conseils. Il m'enjoint d'empoigner la barre de notre jonque, me demande si j'ai bien pris soin de mes chaussures en chevreau.

Assoupi sur la page de mon cahier de texte, je rêve. C'est doux. C'est bon. Nous glissons sous les feuilles géantes des bananiers, des manguiers, dans une forêt luxuriante d'arbres aux fleurs exotiques. Des enfants aux yeux bridés, au teint cuivré, naviguent en souriant sur des coques en bois. Ils paient avec leurs mains et se rassemblent autour de notre bateau en chantonnant. Le grand frère leur tend quelques pièces. Ils s'éloignent en poussant des cris joyeux et des exclamations que je ne comprends pas...

Je regarde longuement mon grand frère. Comme il est fort et beau, ce père d'Extrême-Orient. Je n'ai pas envie de me réveiller...

Épilogue

Guy, mon frère aîné aimé, mon héros d'Indochine, vient de nous quitter à quatre-vingt-cinq ans en ce mois de juillet accablé de chaleur, après avoir résisté longuement aux méfaits du tabac.

Cinquante années se sont écoulées. Après son retour des colonies, comme on disait à l'époque, il s'est marié et a eu deux enfants, Hélène et Laurent. Il a vécu une vie d'honnête homme au côté de sa compagne, évoquant souvent, avec nostalgie, ses années en Extrême-Orient.

Jusqu'au bout, il est resté élégant, digne, généreux, sans se départir de son sens de l'humour... J'écris ces lignes avec son stylo Mont-Blanc, que m'a légué sa fille : « Il te revenait de droit », m'a-t-elle dit. Mon index et mon pouce épousent le corps noir du stylo, juste au-dessus de la partie supérieure dorée où ses doigts se sont posés. Je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose de lui rencontre quelque chose de moi.

J'ai quitté le Sud au début des années 1960, quelques semaines après avoir emménagé dans le sordide petit appartement du centre-ville dans lequel dépérissait mon père de jour en jour, malgré tous les soins, toute l'attention que lui prodiguait Mamoune.

J'ai donc été confié à la tutelle de ma sœur aînée Jacqueline et de son compagnon, à Paris. Mamoune, après une vie de dur labeur, est partie quelques années après le Pater dévoré par l'alcool. Mes autres frères et sœurs, avec l'aide, le soutien de leurs conjoints respectifs, sont parvenus à se remettre en grande partie des blessures de leur enfance.

Si le gamin du Sud que j'étais a pleuré la séparation d'avec Vivi et regretté les escapades dans les vignes, la garrigue, les goûters chez Mme Pozzi et les soirées d'été à la villa La Plaine, j'ai pourtant apprécié de me retrouver du jour au lendemain enfant de la ville, à Paris, dans un cadre qui m'a permis de découvrir les livres et d'enrichir une curiosité, un désir d'apprendre qui m'ont conduit à devenir journaliste et réalisateur. Et tout cela, grâce à la grande sœur d'Algérie que l'existence n'aura pas épargnée. Après sa séparation d'avec le prof, quelques années plus tard, et un nouveau mariage, une sale maladie neurologique devait l'emporter, laissant deux enfants désorientés.

Jeune adulte, comme pour combler un manque, j'ai constitué à mon tour, très vite, une famille de quatre enfants qui a illuminé ma vie.

Au fil des ans, le grand frère n'a cessé de suivre mon évolution, les événements qui m'ont concerné, guettant chacun de mes reportages,

documentaires, livres publiés et articles dans la presse évoquant mon travail. Ne retrouvait-il pas un peu de sa vie, un peu de lui-même à travers certains aspects de mon métier qui me permettaient de sillonner les États-Unis, la Russie, l'Afghanistan, l'Afrique, le Grand Nord canadien et de découvrir les plus belles villes du monde, lui qui avait tant aimé l'exotisme du voyage ? Je le savais heureux, fier de mon parcours, comme un père peut l'être de la réussite de son fils. Réussite que j'ai toujours considérée comme toute relative, étant en permanence habité par le doute et un sentiment constant d'insatisfaction, sans pouvoir me défaire du poids de mes origines.

En donnant l'impression d'être à l'aise, intégré dans les milieux que je fréquentais, je sentais confusément que je n'appartenais pas pleinement au monde de la presse, du spectacle, de la télévision. Au fond, je restais à l'écart, à distance. Le petit pauvre que j'avais été subsistait toujours en moi. Ils n'étaient pas si loin, finalement, les délicieux et pernicious goûters de Mme Pozzi. S'ils ont rempli un ventre souvent affamé et ravi les papilles gourmandes d'un enfant, ils l'ont aussi, d'une certaine manière, stigmatisé, humilié, en lui rappelant son dénuement, ses manques, son extraction sociale. Non, on ne se défait pas de son enfance, de son appartenance, même si un certain travail de résilience a atténué les violences du passé et m'a permis de considérer et d'inculquer aussi à mes enfants que « le seul fait d'exister est un véritable bonheur », comme aimait à le clamer Blaise Cendrars.

L'adulte que je suis aujourd'hui, s'il n'a pas toujours été cohérent, s'il n'a pas toujours su se défaire de ses contradictions, s'il a fait preuve de faiblesses, a atteint malgré tout, l'âge venant, une certaine sérénité. Après avoir consacré une grande partie de son activité professionnelle à témoigner de problèmes de société souvent liés aux enfants, il a appris à relativiser bien des choses et à se satisfaire de plaisirs simples, liés à la nature, à l'émotion que provoquent une variation de lumière, un poème, un air d'opéra, le regard d'un enfant, la présence de la compagne aimée. Mais, au fond de lui-même, il nourrit toujours la honte d'avoir eu honte, de sa mère femme de ménage, de son père alcoolique, de la pauvreté qu'il a vécue tout au long de ses jeunes années...

En feuilletant encore ma mémoire, il m'arrive parfois de retrouver l'exubérante, la troublante Vivi que je n'ai plus vraiment revue, si ce n'est brièvement et incidemment dans un commerce, un jour de passage dans le Midi. Je l'ai reconnue malgré les années passées, à l'expression mutine de son visage, au ton de sa voix, à ses yeux qui avaient gardé quelque chose d'espiègle, de malicieux. Pris par l'émotion, embarrassés, nous n'avons pas trouvé les mots qu'il fallait pour nous revoir. Le destin en avait décidé ainsi.

Aujourd'hui, au moment où j'écris en Bretagne où je demeure fréquemment, face aux bouleversantes lumières bretonnes sur la mer bleutée, hachurée de blanc, survolée par des mouettes ivres, j'entends dans la pièce voisine les rires de mes petits-enfants. J'irai goûter tout à l'heure avec eux. Nous mangerons des crêpes au Nutella. Je n'ai pas perdu l'habitude de goûter à quatre heures.

Sans parvenir à considérer vraiment que je suis en âge d'être grand-père, je suis heureux de compter quelque neuf petits-enfants dans la maison familiale, sous le regard aimant, apaisant de ma Rieuse, ma compagne depuis plus de quarante ans, qui ne cesse de me consoler d'un terrible drame : le départ d'un fils de quinze ans qui nous a blessés pour le restant de notre vie. Adrien, volé par la maladie dans la grâce étincelante de son adolescence, à l'appétit de vie insatiable, aux désirs multiples sans cesse renouvelés, aimant tout ce qui s'offrait à lui, luttant avec dignité contre la souffrance, ne se défaisant jamais de son sourire tendre, cherchant à apaiser nos inquiétudes, nos peurs et perpétuant à jamais en nous son amour, son exubérance, sa douceur, sa gentillesse...

Mais j'ai envie de croire que, dans un ailleurs inaccessible pour nous, l'enfant lumineux est sous la protection de ma grande sœur d'Algérie, qui fut pour moi si maternelle. J'ai envie de croire également qu'il rit aux éclats avec celui qui ressemblait à Humphrey Bogart pour le trench-coat, à Clark Gable pour la moustache, et qui pour toute ma vie est resté mon inoubliable « frère-père ».

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achevé de numériser en avril 2018
par Atlant'Communication